

n° 24 - 25 F - Diskar Amzer 1988

Dalc'homp soñj

Revue Historique
Bretonne

● Les Clans d'Écosse ● Roparz Hemon (1900-1978) ●
François II, dernier duc de Bretagne ● Le Fédéralisme breton ●



EDITIONS DALC'HOMP SONJ



NOUVEAU

Yann Ber Kalloc'h
par Guenaël Le Bras
préface Jorj Belz
56 pages
25 francs franco

Pâques 1916
la Révolution irlandaise
Dossier réalisé
par des historiens irlandais
et bretons
avec de nombreuses illustrations
60 francs franco



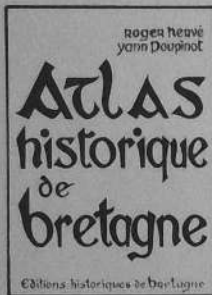
Des Bretons
en Andalousie
aux XVI^e-XVII^e siècles

Anne Pennanguer



NOUVEAU

Des Bretons
en Andalousie
aux XVI^e-XVII^e siècles
par Anne Pennanguer
55 francs franco



Atlas historique de Bretagne
par Yann Poupinot et Roger Hervé
17 cartes en couleur retraçant l'histoire
des Bretons depuis les origines
150 francs franco

Les chances culturelles
de la Bretagne
par Pierre Bernard
bilan et perspectives culturelles
en Bretagne
45 francs franco

LES CHANCES
CULTURELLES
EN
BRETAGNE



Bretagne en tête à tête
par Michel Deligne, préface Youenn Gwernig
Caricatures et biographies critiques de personnalités du mouvement breton
et du monde politique breton depuis un siècle
75 francs franco

CATALOGUE COMPLET SUR DEMANDE

ADHEREZ A L'ASSOCIATION DALC'HOMP SONJ!

Dalc'homp soñj !

Revue Historique Bretonne

SOMMAIRE

N° 24

- Page 2:** **Il y a 500 ans mourait François II, dernier Duc de Bretagne**
par Jean Kerhervé
- Page 5:** **Le Fureteur breton**
- Page 6:** **Roparz Hemon (1900-1978)**
par Per Denez
- Page 11:** **L'influence de Gwalarn**
par Vefa de Bellaing
- Page 14:** **Comment j'ai connu Louis Némo**
par Pierre Laurent
- Page 16:** **Les clans écossais**
par Jakez Gaucher
- Page 24:** **La Révolution française et l'Ordre symbolique**
par Suzanne Citron
- Page 25:** **Le visage et les masques du fédéralisme breton**
par Daniel Le Couédic
- Page 37:** **Les Gallois de Patagonie (2)**
par Ivan Guehennec
- Page 40:** **Bretagne-Flandres, les retrouvailles**
Par Bernez Rouz
- Page 42:** **Les Bretons en Andalousie aux XVI^e et XVII^e siècles**
par Anne Pennanguer
- Page 43:** **A lire**
- Page 46:** **Keleier berr ha berr**
- Page 47:** **Dalc'homp Soñj**
- Page 48:** **On recherche
Courier des lecteurs**

Ont collaboré à ce numéro :

Jean Kerhervé, Per Denez, Vefa de Bellaing, Pierre Laurent, Yves Tymen, Jakez Gaucher,
Suzanne Citron, Daniel Le Couédic, Bernard Le Nail, Bibliothèque Nationale du Pays de Galles, Ivan Guehennec, Bernez Rouz,
Anne Pennanguer, Yann Bouéssel du Bourg, François Herry, Eamonn O Ciasain

Dalc'homp Soñj, revue historique trimestrielle, numéro 24, 1988. Publiée avec le concours du Centre National des Lettres.

Rédaction-Secrétariat : 36, rue Emile-Zola, 56100 An Oriant-Lorient. Tél. 97.85.22.01

Présidente : Pascale Guillou.

Directeur de la publication : Jacques-Yves Le Touze

Commission paritaire : CPPAP numéro 64566 ISSN 0294-4162

Composition : Atelier Le Dœuff, Lorient Impression : Imprimerie Régionale, Bannalec

* La publication d'extraits des articles est autorisée sous réserve de mention d'origine

* La revue se réserve le droit de publier tout ou partie des lettres qu'elle reçoit, sauf indication expressément formulée.

* La direction de la revue laisse aux auteurs l'entière responsabilité de leurs articles

Couverture :

Page 1 : Miniature représentant un tournoi entre chevaliers bretons et chevaliers français (Livre des tournois, René d'Anjou, XV^e siècle) (BN).

Page 4 : Gravure XIX^e siècle représentant un homme du clan Mac Lachlan (Coll. privée).

Il y a 500 ans mourait François II dernier duc de Bretagne

par Jean Kerhervé

Cet article était primitivement destiné à paraître dans le journal *Le Monde* qui a finalement décidé de l'écarter, passant délibérément sous silence l'anniversaire de la mort du dernier duc de Bretagne. Les raisons invoquées — une actualité trop chargée — laissent songeur, et l'on ne peut s'empêcher de penser que le 500^e anniversaire de la mort du dernier duc de Bourgogne (1477-1977) avait bénéficié dans le même journal d'un accueil sensiblement différent. Dalc'homp Soñj, qui ne pouvait manquer de souligner l'importance de la disparition de François II, a pris l'initiative de publier le texte dans sa version initiale, ce qui explique la philosophie générale des lignes qui suivent. Visant l'information d'un public majoritairement non breton et par conséquent peu au fait de l'histoire de la Bretagne médiévale, elles n'ont pas pour but d'entrer dans le détail d'un règne fertile en événements, mais bien de faire le point sur la situation générale du duché en 1488, à la lueur des derniers développements de la recherche, pour marquer clairement les enjeux véritables de la lutte ouverte depuis 1487 entre le royaume et la principauté.

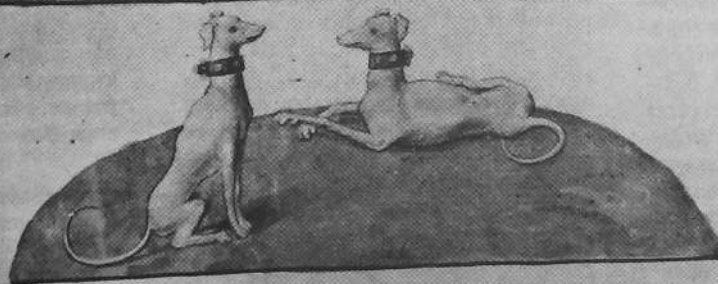
Le 9 septembre 1488, s'éteignait à Couëron, près de Nantes, François II, duc de Bretagne, comte de Montfort, de Richemont, d'Étampes et de Vertus, *chargé d'ennui, de vieillesse et de mélancolie* — il n'avait pourtant que 53 ans — qui régnait sur le duché depuis 1458. Plus que le caractère d'un homme, dont la personnalité demeure contestée, c'est son œuvre, celle de ses prédécesseurs et la situation de la Bretagne à la fin de son règne, que l'anniversaire de son décès nous invite à rappeler. Sa mort survenait dans un contexte dramatique : quelques semaines plus tôt, le 28 juillet, les troupes bretonnes et leurs alliés avaient été écrasés par l'armée royale à Saint-Aubin-du-Cormier, et le traité du Verger qui s'en était suivi au mois d'août avait interdit de marier ses héritières, Anne et Ysabeau, sans le consentement de Charles VIII, et laissé entre les mains du vainqueur quelques-unes des places-clefs du duché, telles Saint-Malo, Fougères, Dinan, Saint-Aubin, jusqu'au règlement définitif du contentieux opposant les deux parties.

Ce dernier pouvait apparaître comme une nouvelle querelle de succession. Le traité de Guérande (1365) qui avait mis fin à la guerre entre les deux branches de la famille régnante, Montfort et Penthièvre, avait disposé en effet que la couronne de Bretagne resterait la propriété des premiers tant qu'ils auraient des héritiers mâles, à défaut desquels elle échoirait à la seconde. Mais à la mort de François II, il n'y avait pas plus de mâles chez les uns que chez les autres. L'imbricatio juridique était complète, puisque en 1488, aux droits d'Anne de Bretagne, fille de François II, forte de l'adhésion que lui avaient apportée les États du duché deux ans plus tôt, s'opposaient ceux que Charles VIII avait hérités de son père, qui les avait achetés en 1480 à la dernière descendante des Penthièvre et dont la réalité, contestée par les Bretons, pouvait au moins permettre à la diplomatie française de s'employer à réduire les prétentions bretonnes à l'indépendance.

Car l'enjeu véritable du conflit dépassait de très loin le simple problème suc-

cessoral. Depuis plus d'un siècle en effet, les ducs avaient progressivement développé un processus conduisant irrévocablement à l'émancipation politique, c'est-à-dire à l'affrontement avec la France. C'est ainsi qu'à partir de 1365 ils ne firent plus aux Valois qu'un hommage ambigu, refusant l'agenouillement et le serment de fidélité, plus proche en définitive d'un traité de non-agression que d'un véritable acte de soumission. Parallèlement s'épanouissait en Bretagne une littérature historique qui se proposait d'appuyer sur l'histoire la revendication politique, en démontrant qu'il y eut rois *autrefois, maintenant duc qui a tels droits, comme le roi, ni plus ni moins*, en recherchant dans un lointain passé — les origines troyennes — comme dans les événements récents les arguments susceptibles de souder la *nation* bretonne et de la rassembler autour d'un prince *naturel*, dont elle exaltait à toute occasion le caractère souverain.

Ce développement idéologique s'accompagna de la mise en place d'or-



François II Duc de Bretagne (B.N. Paris)

ganes de gouvernement et d'administration destinés à faire passer dans les faits les aspirations à l'indépendance. Tel un roi, le duc avait son conseil, sa chancellerie, sa chambre des comptes, et il prenait soin d'en faire cautionner les initiatives et les décisions par les États de Bretagne, émanation de la société politique, réunis au moins une fois par an, pour maintenir le lien entre les gouvernants et les gouvernés. Le duché avait ses agents diplomatiques auprès des principales cours d'Europe, traitait directement avec l'étranger, et entretenait des relations immédiates avec la Papauté.

La souveraineté ducal trouvait mille façons de se manifester. Non seulement les Montforts se disaient *ducs par la grâce de Dieu* mais ils portaient la couronne royale à hauts fleurons et battaient monnaie d'or, crimes de lèse-majesté aux yeux d'un Louis XI. Depuis Jean IV (1364-99), les Bretons ne contribuaient plus à l'impôt royal, mais voyaient se développer une fiscalité directe et indirecte de plus en plus sophistiquée et contraignante, dont le produit servait au seul financement de la politique ducal. La Bretagne avait son armée, dont les hommes ne répondaient plus aux ordres de mobilisation du roi, même s'il leur arrivait de servir comme mercenaires au-delà du Couesnon. Enfin, après bien des hésitations, reflet des pesanteurs idéologiques, François II se résolut à couper en 1485 le dernier lien institutionnel avec la France, la dépendance judiciaire, qui soumettait les tribunaux de son autorité à l'appel du Parlement de Paris, le duc de Bretagne étant, comme l'affirmait déjà Jean V (1399-1442), *assez suffisant de faire justice entre ses sujets sans aller la quérir à Paris*. En 1488, c'est donc un État en gestation avancée qui s'offre à l'observation, et les chroniqueurs ne s'y trompaient pas quand ils affirmaient que *le duc était aussi bien en son duché comme était le roi à Paris*. On comprend dès lors le sens véritable du conflit : il en allait en définitive de l'intégrité du royaume.

Mais la lutte avait aussi sa dimension économique. Sans vouloir tomber dans l'idéalisation béate de la situation de la Bretagne au XV^e siècle, ni suivre A. Bouchart, prompt à faire du duché un *droit paradis terrestre*, force est de constater que le pays fut moins éprouvé que certains de ses voisins par la grande crise qui, du milieu du XIV^e au milieu du XV^e siècle, frappa l'économie européenne. Certes les malheurs du temps ne l'épargnèrent pas complètement — la peste ignore les frontières politiques — et les registres d'enquêtes fiscales brossent un tableau sans complaisance de la détresse des populations rurales dans les mauvaises années. Mais, à l'écart de la guerre, elle parvint à maintenir une production agricole dont les surplus étaient bienvenus dans les régions plus durement touchées, de la Flandre à l'Angleterre et à la Gascogne. Le pays devait encore sa réputation à des toiles de chanvre et de lin : canevas de Vitré, olonnes du centre ou de Locronan, et toiles fines de Morlaix, auxquelles la



Le Duc de Bretagne et ses barons (Coll. Violet).

normalisation des relations avec l'Angleterre en 1475-76 ouvrit un marché en expansion rapide. Surtout, les Bretons s'étaient taillés depuis le XIV^e siècle une solide réputation de rouliers des mers occidentales, dont les horizons s'étendaient de Madère à la mer du Nord : elle tenait principalement au nombre, à la disponibilité et aux performances de leurs navires ; le tonnage global de leur flotte a pu être évalué à quelque 20 000 tonneaux, soit le quadruple de la flotte normande du temps, et l'on sait qu'ils furent parmi les premiers à utiliser dès 1450 les célèbres caravelles. Rien d'étonnant à ce qu'on les trouve en proportion considérable au temps de François II, qui multiplia les traités d'*entrecours de marchandise* avec ses voisins, dans les ports du Devon, de Gascogne, de Flandre et de Zélande (plus de 80 % du trafic d'Arnemuiden certaines années).

Il serait facile de nuancer le tableau de la prospérité sous François II, de montrer que l'adaptation aux réalités économiques modernes ne se fit pas sans difficultés, et que la concurrence redoublée par le retour à l'expansion réduisit inévitablement la part des transporteurs bretons. Mais il est certain aussi que la monarchie française ne put qu'être sensible à l'avantage que retirait le duché de sa situation à la pointe de l'Europe, à un moment où basculaient vers l'ouest

les routes du grand commerce, ce qui plaçait Nantes, Saint-Malo ou Morlaix en position plus favorable qu'Aigues-Mortes ou Marseille, handicapées par l'avancée des Turcs et la fermeture progressive des itinéraires de la Méditerranée orientale. A tout prendre, si la Bretagne n'était pas encore *Pérou pour la France*, elle n'en constituait pas moins un enjeu économique de première importance.

Tel est le sens de l'affrontement qui atteignit son point culminant à la fin du règne de François II. Dangereux pour l'intégrité du royaume, défi constant à l'autorité du roi, le duché pouvait de surcroît apporter au trésor royal un complément de ressources non négligeables. Tout commandait donc de stopper l'aventure de l'indépendance. La cause fut vite entendue car les capacités de résistance de la principauté étaient limitées par sa taille même. Sans mettre en cause la qualité ni la modernité de ses structures institutionnelles, qui s'inspiraient d'ailleurs de leurs homologues françaises ou anglaises et ne fonctionnaient ni plus mal, ni mieux que ces dernières, il faut reconnaître qu'avec à peine plus d'un million d'habitants peut-être en 1488, elle ne

pesait pas lourd, confrontée à un royaume dix ou douze fois plus peuplé, car la puissance fiscale et les capacités de mobilisation dépendent largement du potentiel démographique. Pour remédier à ces faiblesses, François II joua la carte diplomatique et rechercha en Angleterre, en Espagne et en Allemagne les alliés prêts à se porter garants de l'indépendance du duché. Mais face à une France libérée de la guerre de Cent Ans et de la menace bourguignonne, qui disposait de ressources fiscales et d'un instrument militaire sans équivalents alors en Europe, quel prince aurait risqué sa couronne pour défendre l'intégrité d'un territoire de quelque 35 000 km²? L'appui de l'étranger se limita donc à quelques milliers de mercenaires, d'autant plus difficiles à contrôler qu'il était quasi impossible de les payer sans démembrer le Domaine et dévaluer de manière catastrophique la monnaie. Ajoutons que l'union des Bretons, à laquelle appelaient

gouvernants et chroniqueurs, fit défaut au moment crucial, et qu'aux faiblesses structurelles s'ajouta la défection d'une bonne partie de la haute noblesse, ulcérée d'avoir été mise au pas par un pouvoir princier tout aussi centralisateur que le pouvoir royal et plus attentive à la satisfaction de ses intérêts personnels qu'à toute forme de cause nationale.

Trois ans après la mort de François II, Charles VIII épousait Anne de Bretagne à Langeais. En préférant l'héritière des Montforts à la fille de Maximilien qui lui aurait pourtant apporté l'Artois et la Franche-Comté, il témoignait de l'importance de l'enjeu breton. Il y gagnait un duché que six générations de princes avaient habitué à la notion et au langage de l'État. La Bretagne n'en devenait pas pour autant province, mais l'installation immédiate d'un général des finances affirmait la volonté du roi de la réduire sans délai au droit commun monarchique (1).

(1) On trouvera les mises au point les plus récentes et les meilleures dans l'ouvrage collectif *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques*, tome II, *L'État breton (1341-1532)*, Morlaix, Ed. Skol Vreizh, 1987, et dans J.-P. Leguay et H. Martin, *Fastes et malheurs de la Bretagne ducal, 1213-1532*, Rennes, Ed. Ouest-France, 1982. Sur le développement institutionnel du duché et notamment la conquête de l'indépendance financière, voir J. Kerhervé, *L'État breton aux XIV^e et XV^e siècles. Les ducs, l'argent et les hommes*, 2 vol., Ed. Maloine, Paris, 1987. Enfin, *Les grandes chroniques de Bretagne* d'Alain Bouchart, viennent d'être rééditées par M.-L. Auger et G. Jeanneau, sous la direction de B. Guenée, 2 vol., Ed. du C.N.R.S., Paris, 1988.

Le Fureteur Breton

● Questions

— de P. Queffelec (Landéda) (C21).

Je voudrais connaître le nom botanique de **Geotenn ar Werc'hez**. Jakez Riou la décrit ainsi : « des herbes, rayées vert et blanc, poussent en mon pays, dans les courtils des riches et sur les tombes des pauvres : à aucun moment de l'année, elles ne donnent de fleurs, on les appelle herbes de la Vierge ». Il existe bien une herbe qui ressemble à **Geotenn ar Werc'hez**, c'est *Phalaris arundinacea* « Picta », mais elle porte de nombreuses fleurs en juin-juillet.

— de Magdeleine Derian (Saint-Nazaire) (D21) : je suis à la recherche de toutes informations sur **Alain Chevalier** (ami de Noël et Jean-Marie Tanguy qui ont participé à la Guerre 14-18), dont je possède une photo sur carte postale de R. Binet (Saint-Brieuc), datée du 7 août 1916. Noël et Jean-Marie Tanguy étaient natis de Quistinic et sont morts en 1918 et 1917.

— de Jean-Jacques Boidron, Jans, (B23) : je recherche tout renseignement ou document concernant le Contre-Amiral **Paul-Émile Réveillère** (1829-1908), ancien président d'honneur des « Bleus de Bretagne », ayant écrit sous le pseudonyme de Paul Branda, ainsi que sur le docteur **Armand Corre**, né en 1841, ancien président de la Société Archéologique du Finistère, ayant tous deux vécu à Brest à la fin du siècle dernier, et tout particulièrement des renseignements sur l'existence et les coordonnées d'éventuels descendants susceptibles de fournir quelques informations à leur sujet.

— de Michel Henri, Plouhinec, (A24) : je souhaiterais connaître l'histoire et les coordonnées des deux ordres de chevalerie assez actifs dans les années 70 (et plus discrets depuis...) : « l'Ordre des chevaliers celtiques » dont le Grand Maître fut un temps

le regretté Le Flem, auteur-compositeur bien connu et « l'Ordre du Mérite celtique » (!).

— de Claudio Pondard, Oropesa del Mar (B24) : tout au long de son histoire, la Bretagne s'est souvent vu aider par les Espagnols (notamment lors des Guerres d'Indépendance), sans parler des nombreux échanges commerciaux. Sait-on depuis quand un des lieux-dits de Plœmeur s'appelle « Plage du Perello » ? Cela permettrait sans doute de savoir pourquoi on trouve en Morbihan un nom très répandu en terres catalanes.

— de Françoise Lohéac, La Baule, (C24) : je suis à la recherche de documentation écrite ou orale sur les bâtards et enfants illégitimes dans les campagnes bretonnes à la fin du XIX^e siècle, début XX^e siècle. Ce phénomène démographique et social a-t-il retenu l'attention d'historiens ou d'auteurs ?

● Réponses

— (E21) de Jean-Yves Le Moing, Ploubezre : « Porzo » en Pluvigner. Ce nom contient le breton « porz », devenu « porh » au Pays de Vannes. Certains de ces noms ont gardé la forme écrite ancienne, malgré la prononciation moderne. Celui-ci est déjà noté « Porzo » en 1536 (Réformations de la Noblesse). « Porzo » représente uniquement le pluriel du mot « Porz », qui vient du latin « porta ». Ce mot a évolué vers le sens de « cour », et, au pluriel, celui de « manoir ». Pour le pluriel, cf. le nom français « Les Salles », souvent utilisé pour désigner un manoir.

— (C22) de Jean-Pierre Kerleroux, Porspoder : le dolmen de Kerivoret, flanqué d'un menhir, est situé dans la commune de Porspoder dans le Bas-Léon.

— (A23) de Jean-Yves Le Goff, Lesneven : le chant intitulé « Gousperoù ar Ranned » a été interprété et enregistré par « Ar Breizerien », vers 1970, sur un arrangement de René Abjean, disque Velia n° 2230013. Je crois qu'on doit encore le trouver chez certains disquaires. Par ailleurs, je connais sur cette chanson un article de Luzel, dans les Annales de Bretagne, tome V n° 2, janvier 1890, p. 270-292.

— (A23) de Didier Guillemot, Fleury-sur-Andelle : c'est le Vicomte Hersart de la Villemarqué qui a recueilli « Gousperoù ar Ranned » dans son « Barzhaz Breizh » en dialecte de Cornouaille. Il dit l'avoir entendu d'un jeune paysan de Nizon à qui sa mère l'avait appris afin de lui former la mémoire. Ce chant est en fait un dialogue pédagogique ainsi qu'un excellent exercice de mnémotechnique entre un druide et un enfant, qui contient douze questions et douze réponses sur les doctrines druidiques, comportant en plus des énigmes qu'il faut deviner telles « l'unité nécessaire », « les deux bœufs », « les trois vies », etc. Il existe une contrepartie latine et chrétienne à ce chant trouvée dans un recueil de cantiques bretons réédité en 1650 par Tanguy Gueguen (prêtre) afin d'y combattre l'enveloppe du chant païen, l'apôtre remplace le druide et les douze points enseignés sont « un Dieu », « deux testaments », « trois grands prophètes », etc... Le titre que donne La Villemarqué pour ce chant est « ar rannoù » (les séries) précisant que « Gousperoù ar Ranned » était le nom grotesque connu dans la paroisse de Saint-Urien. Au sujet des origines druidiques, aucun témoignage ne peut le confirmer. Une origine galloise serait certainement plus plausible, les thèmes se retrouvant pour la plupart dans les poèmes mythologiques des bardes cambriens, ce qui pourrait permettre de penser que ce chant remonte au V^e siècle après Jésus-Christ.

Roparz Hemon (1900-1978)

par Per Denez

C'est à une période très sombre de l'histoire de la Bretagne que Roparz Hemon prend place dans le combat culturel. Deux guerres, dont l'une laisse le pays exsangue et l'autre en ruines, et une émigration soigneusement entretenue, vont réduire de manière dramatique l'importance démographique de la Bretagne en Europe : vers la fin du XIX^e, Bretagne et Hollande ont à peu près la même population, 3 millions ; aujourd'hui, 14 millions pour la Hollande, 3,7 pour la Bretagne quand on consent à ne pas l'amputer de la Loire-Atlantique. Et ce peuple qui végète dans le sous-emploi, délaissé par la classe sociale qui aurait pu, avec l'industrie, créer la richesse et les conditions d'un épanouissement culturel, est soumis à une politique d'assimilation et d'effacement qui n'a pas d'équivalent en Europe. Roparz Hemon qui, en 1930, dans l'une des études les plus sérieuses sur le sujet, évalue la population parlant quotidiennement breton à 1 million 200 000 personnes — on dit bien quotidiennement et presque exclusivement — sera le témoin de la marginalisation d'une culture et de la déculturation de tout un peuple.

Vers l'âge de sept ans, Roparz Hemon se prend d'amour pour la langue bretonne et pour le peuple qui la parle. A moins que ce ne soit pour le peuple breton et pour la langue que celui-ci pratique. Né à Brest, dans une famille de fonctionnaires de la Marine où le breton ne se parlait pas à table, mais dans la cuisine, c'est près des grands parents qu'il fit sa première acquisition du langage. Le petit peuple de Brest, qu'il a si bien fait revivre dans son roman *Nenn Jani*, a aussi sa part dans cet amour d'enfant. Amour qui ne le quitta jamais. Roparz Hemon vécut à Toulon, à Paris, à Leeds, en Angleterre ; c'est à Brest qu'il revint se fixer, aussitôt acquis ses diplômes d'enseignement, c'est à Brest qu'il choisit de faire sa vie. Professeur au lycée, c'est vrai. Mais surtout militant culturel breton. *Gwalarn* naît en 1925 quand il revient chez lui. *Gwalarn*, la revue littéraire qui devait marquer de manière décisive l'histoire culturelle de la Bretagne.

Roparz Hemon ne venait pas du terroir, comme la plupart de ceux — recteurs de paroisses rurales, notaires, commerçants des bourgs et bourgades, instituteurs, « libres » évidemment, médecins de campagne, exilés qui avaient emporté avec eux leur enfance et leur village dans les faubourgs de Paris — qui, jusque là, avaient seuls, ou à peu près seuls, écrit en breton : le breton était pour Roparz Hemon langue acquise. Le breton, et quelques autres langues encore : l'anglais, l'espagnol, l'allemand, l'esperanto, le gallois, plus tardivement l'irlandais. De toutes ces langues il fit des traductions. Mais il ne créera qu'en une seule : le breton. Le français et l'anglais furent pour lui dans son œuvre à diverses époques, langues d'appui et d'appoint.

Littérateur sans doute. Roparz Hemon est l'un des plus grands noms de la littérature bretonne moderne. L'un de ses plus grands poètes. Mais on a tellement parlé de Roparz Hemon écrivain, que l'on ris-

que d'oublier un peu son travail de militant. Et pourtant : créer dans une langue minorisée, écrire dans cette langue un roman, des poèmes, n'est-ce pas être militant ? C'est le triste, ou l'exaltant, avantage de l'auteur qui use d'une telle langue : rien n'y est neutre, tout mot est acte, acte de solidarité avec un peuple dont on n'accepte pas la disparition.

Le militantisme de Roparz Hemon n'a jamais été celui des places publiques ou des meetings vociférants : il avait horreur des projecteurs. Lorsque le journal *La Bretagne* publia, en première page, sa photographie à la suite de la destruction par bombardement de sa maison à Brest, ce n'était pas lui. Trait de caractère sans doute, mais aussi contrainte de la communication « de masse » avant l'avènement de l'audio-visuel, Roparz Hemon communiquait par la médiation de l'écrit. Il écrivait. N'eût-il choisi de partager le sort de son peuple dans ce qu'il y avait pour lui de plus important, l'expression



Roparz Hemon
étudiant
(doc. Y. Tymen)

culturelle, il aurait été exclusivement créateur littéraire, au demeurant pourquoi pas en anglais ou en français ? Mais en breton, l'indispensable expression littéraire n'était pas possible seule. Le littérateur devant être aussi éducateur, Roparz Hemon se mit donc à rédiger grammaires, dictionnaires, manuels de breton : à cinquante ans de distance, c'est encore son dictionnaire — le premier qui présentât le breton comme une langue du XX^e siècle et hors dialectalisation — qui reste le best-seller comme on dit aujourd'hui en français. Roparz Hemon, pédagogue, créa, inspiré par les techniques d'apprentissage de l'anglais, qui est la langue la mieux et la plus enseignée au monde, un vocabulaire de base du breton : *Alc'hwez ar Brezhoneg Eeun*, 1200 mots choisis après étude des listes de fréquence publiées en anglais et en espagnol ; il n'est sans doute pas trop difficile d'établir pareille liste : plus difficile est d'en faire usage, mais Roparz Hemon, ayant fourni l'outil, a donné tout un ensemble de textes — dont *Alanig an Tri Roue*, livre pour enfants destiné aux adultes, (comme *Alice in Wonderland*) que je classe parmi ses meilleures œuvres — pour permettre à l'apprenant de passer avec aisance du manuel à la lecture courante. Il a publié, grâce à l'amitié bienveillante d'un artiste néerlandais, avec *Prinsezig an Dour* et *Nijadenn an Aotrou Skanvig*, et leur suite, les premiers livres illustrés modernes pour enfants.

Pendant dix ans (1928-1938), il a géré l'œuvre *Brezhoneg ar Vugale* et distribué gratuitement, à toutes les écoles qui en faisaient la demande, des livres pour leurs enfants : environ 120 écoles ont été ainsi pourvues ; des envois en bloc sont faits à Breuriez ar Brezhoneg er Skolioù (en 1936 par exemple, cette association faisait passer un diplôme breton à 1200 enfants des écoles « libres » de la région de Pleyben et Châteauneuf-du-Faou). Il lance en 1929 les « Petits livres à cinq sous », y compris un *Istor ar Mabig Jezuz*, dont il fait parvenir 2300 exemplaires aux écoles de l'Évêché de Quimper. Roparz Hemon collectait l'argent, tenait les comptes, faisait les paquets et les expédiait. Il sent le besoin de publier, auprès de la revue littéraire *Gwalarn*, un journal populaire, d'information, abondamment illustré, et en 1932, voit le jour *Kannadig Gwalarn* : on y trouve des articles d'actualité, de vulgarisation scientifique et littéraire, des photos d'agence de presse : la marche des chômeurs à New York ou l'arrivée de Trotski à Dunkerque. Cette tentative échouera mais Roparz Hemon, avec la ténacité qui le caractérise, n'ayant plus d'argent pour publier un *Kannadig Gwalarn* indépendant, décidera de consacrer un numéro sur deux de sa revue à des textes en « Brezhoneg Eeun » et de faire paraître sur la couverture de ce numéro le nom de *Kannadig Gwalarn* : aujourd'hui, on réédite les textes en « breton simple » de Roparz Hemon.

On peut s'interroger sur les raisons de l'échec, à terme, des collections pour enfants et des magazines populaires. J'attribue cet échec au fait que ces publications étaient neutres. Neutres au point de vue religieux. Or, les instituteurs « publics » par conviction ou administrativement adversaires du breton — la seule école publique, me semble-t-il, qui demanda des livres à *Brezhoneg ar Vugale* fut celle de Plourivo, où enseignait Yann Sohier, désespoir de son directeur d'École Normale — Roparz Hemon ne pouvait attendre d'aide que de l'autre système scolaire. Mais le clergé appuyait uniquement la presse qui faisait du prosélytisme religieux, qu'elle fût de langue bretonne ou de langue française. La littérature délibérément neutre de Roparz Hemon n'avait aucune chance, à ce point de vue, de plaire. Seuls les prêtres et instituteurs militants culturels l'appuyaient. Ils étaient peu nombreux.

Mais la ténacité de l'homme est légendaire. Lorsque des bombes démolirent à Brest l'immeuble où il résidait — il échappa à la mort par miracle — sa bibliothèque fut détruite : avec des travaux, de sa main ou d'autres personnes — par exemple, deux cahiers de récits par Ivon Krog — en particulier avec le dictionnaire auquel il travaillait depuis quinze ans : un seul classeur subsista, intact, aucune des 2000 fiches qu'il contenait ne manquant, sur les 7000 que comptait le dictionnaire ; on dit que le lendemain, Roparz Hemon s'en alla acheter de nouvelles fiches. Il recommencera deux fois, après l'échec de *Kannadig Gwalarn*, à publier un journal conçu pour un large public : pendant la guerre, il fait paraître l'hebdomadaire *Arvor*, quatre ou six grandes pages. Après la guerre, de son exil irlandais, il produit *Ar Bed Keltiek* : c'est une gageure, mais une gageure qui durera quinze ans. Ce magazine polycopié a été peu lu : mais la parution n'était pas

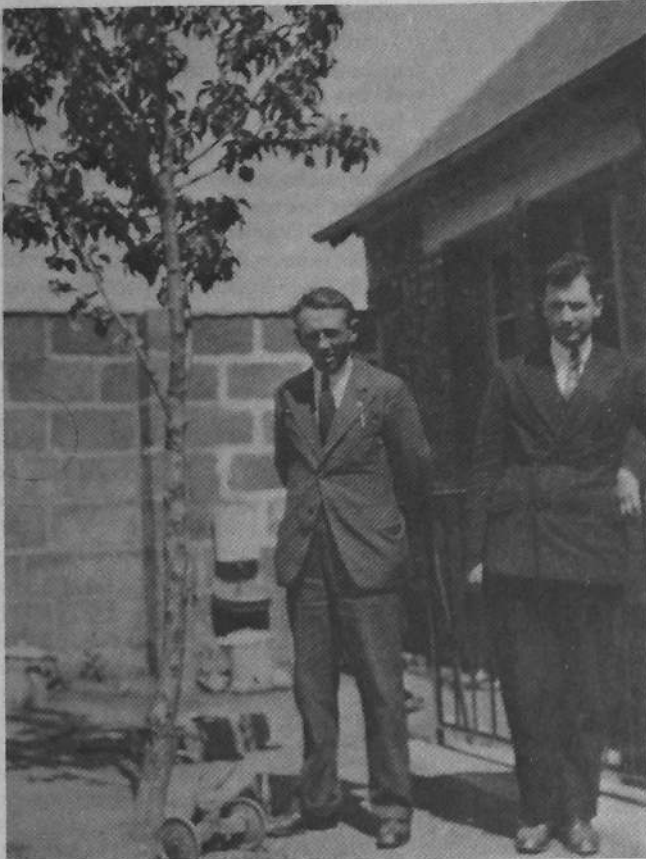
L'INSTRUCTION DU PEUPLE BRETON PAR LE BRETON

ET L'ŒUVRE
DE "GWALARN"



PRIX : UN FRANC

L'un des rares ouvrages en français édités par *Gwalarn* (1928) (Coll. privée)



Roparz Hemon (à droite), Abeozen (à gauche). Les débuts d'une longue collaboration.



Autour de François Vallée, Fanch Eliès (Abeozen) à gauche et Loeiz Andouard, (Farnachanavan) à droite. 3 des plus importants collaborateurs de Gwalarn.

Gwalarn

RENET GANT ROPARZ HEMON ANNIVERENN LENNEGEL TRIMIZIEK BREIZ ATAO N^o 1 MIZ MEURZ 1925

Kredi a ren Iwerzhoniz koe ez oa eun ennonn a yudi, *Tir Na n-Og*, douar ar yunaniz, baradoz u gowan war ar bed-mas. En tu all d'ar morioz he lakent, deot d'an ilonk ma sank ennan beñt na abednoz, de-bont, er Gwalarn diannas ha lioz sklav ar c'hloz.

Gwalarn ! Tranterennigoz didrouz a weles, o sellout ouz eur miz gwerz, diadan euz ebli da, iad, douz. Ha tizigoz beuzet e-baz al lann, hag ar lann, na vez klevet enno nemet breizneg !
Gwalarn ! Leuz er ve c'hlan a grez, pouner gent koun va c'harantez.

Gwalarn ! Ne burveet hoc'h euz, du ze, kelod, va breizder, ha gouezet, ha douget he melhin, vevadoz ! Na kuel hoc'h euz, slaze, en-dro d'an lan, ha pedet, ha c'hoarzet ivez a gevret boll !
Gwalarn ! Seta brez her spradoz, a fell d'imp knout ledanoc'h, dinanoc'h, kresoc'h, kresoc'h c'hout.

Gwalarn ! Seta doueroz pella Europa, ve falvezas ket d'ar Gelbed mervel warno, rak gwerzhonet un o ennoz en o c'herrog diwez. Seta an tiri hag ar begou-dour, eur mizic'h d'ar tal-lod, meo ket beñt enno u re varo, ma zhoz warno savadurioz o envor. Seta an drezanvelioz ma karomp ar pingou anezo ar yout da vevz hag ar hanoz, hag ar gouez.

Gwalarn ! Gwalarn ! Seta c'haz ar ger a zo bet alies e gouez pastred Breiz-Izel. E zot, o deus da varitoloed Bro-C'hall, hag i, pa lavarout ar ger-se, o kounz breizneg, hep gouzout d'ez. Eur c'hoer a ann ez hennaz, ann ar breizneg u c'houlit war an eztrez !

Gwalarn ! A'hano e laraz ar marvailhoz burzudus o redas, a bed meur a gantved, d'ar Europa e bez. Ar hano e leuz c'haz marvailhoz all. Ne'o ket sel ar feunteun da heñ.

Gwalarn ! Euz ann a zere aut our aditloerenn Breiz-Atao, kounz lennegez nevez Breiz.

Ober Mousaz.

Eur ger a-raok

Diskrivet eo bel petra eo Gwalarn e toch all. Ha vezimp barnet krouez diann hon oberenn. N'ollasimp aman berz-be-beer nemet traw a ille beta intezel mat.

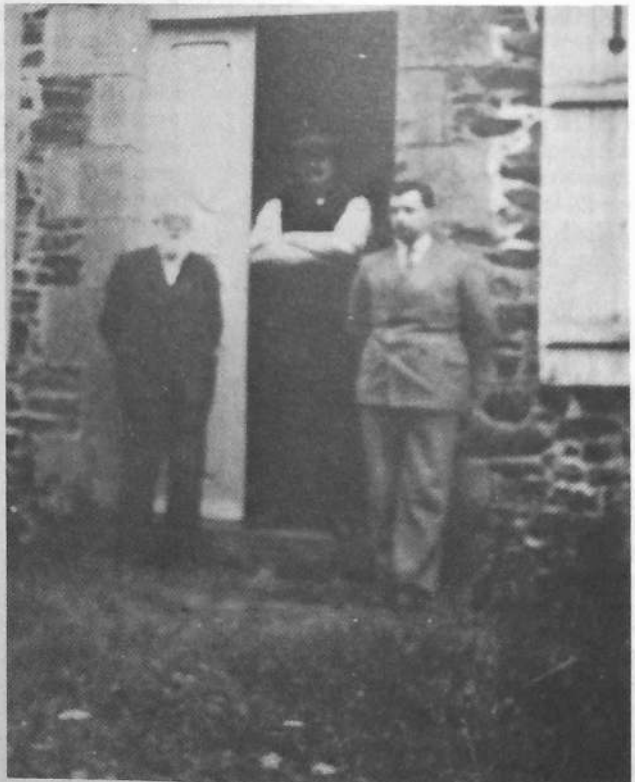
Ar pen a fell d'imp ober ann euz displeget em pennoz-diskrid : « Breiz hag ar bed », e Lennegez » ha re all. Da gent, rei tro alioz pep deklara euz hor skrivagnerien yunaniz da rei d'ar pep deklara euz ar breiz, abednozou nevez. D'ar eil, skrivejont Breiz diann breiz ar breiz all, skrivejont ha plividikal ha speved d'ez a speved.

N'imp ket euz ar re u gred a d'ez neval pep labour lennegez e ennoz a bep krouer breizneg hag a bep zia. Tevo war se euz partioz sklav. D'an tere euz, d'ez euz ar Me. I troc'h a da

mac'hagoz an eoz n'no ken. Hogen, lavarout e the beta ar feiz-man-feiz pe ar greden-man-kreden ar feiz hag ar greden a euz annoz, mel euz d'ez na zimp biken. Gent ma selo skrivez hor c'houlaboerion euz al lennegez, ne c'houlanimp netra muioc'h diganto.

Siverez e so darn, marvat, gant ar mousoz a vo displeget gouez ann meur a wech. Mentioz d'imp : hor euz diwar-benn-hal labour. N'imp ket difar a-walc'h da gred ann gantimp an boll wirionez. Euz lod euz hor c'houlad, dihanter e c'hellou beza ar pal, hag an heñ. Aman c'haz, gent ma legessit d'imp skrivez mat, ne c'houlasimp netra muioc'h diganto.

Roparz Hemon



Chez Meven Mordiern (ou centre), François Vallée (à gauche), R. Hemon (à droite).



Le 15 avril 1941, vers 5h du matin, la maison de Roparz Hemon fut détruite par un bombardement à Brest. Il échappa miraculeusement à la mort, mais ses livres les plus précieux et la plupart de ses études en cours sont détruits. (Doc. Y. Tymen).

liée à l'aléa de la rentrée régulière des abonnements; le bénévolat permettait de vivre. Et aujourd'hui, on réutilise les textes en livres et recueils.

Les événements extérieurs pouvaient lancer Roparz Hemon sur des chemins inattendus : mais tous pour lui menaient à la Bretagne. De 1925 à 1939, il est professeur à Brest et publie *Gwalarn*, des livres pour enfants, des nouvelles, des poèmes, des traductions, une revue d'art *Kornog* avec R.-Y. Kreston, une géométrie *Mentoniez*, ses ouvrages d'enseignement. La guerre arrive, il est mobilisé, blessé, revient à Brest où il relance *Gwalarn* et crée *Ensavadur Breizh* (l'institut breton). Son domicile est détruit, prélude d'ailleurs à la destruction de Brest : il vient s'installer à Rennes et, détaché de l'enseignement, va diriger la Radio de Langue Bretonne. Pour la première fois, les 1.200.000 bretonnants vont avoir des émissions dans leur langue. Breton et français, et aussi gallo, se partagent d'abord (fin 1940) deux émissions hebdomadaires de 20 minutes pour finir en 1944 avec une émission quotidienne, 2 fois d'une heure et demie et 5 fois d'un quart d'heure. Les programmes des émissions montrent assez qu'elles furent exclusivement culturelles, avec F. Elies et R. Hemon parmi les producteurs les plus féconds en breton, Florian Le Roy et R.-Y. Kreston les plus féconds en français. Il crée *Arvor*, nous l'avons dit, la revue *Sterenn* qui se consacre aux ouvrages de pédagogie ou de recherche, l'Institut Celtique de Bretagne, qui rassemble l'ensemble du mouvement culturel breton avec R.-Y. Kreston, G.G. Toudouze, et d'autres. Emprisonné en 1945 et condamné à quelques années d'« indignité nationale », l'Institut des Hautes Études Irlandaises de Dublin lui offre un poste de chercheur et il accomplira là, dans le domaine de la

publication et de l'analyse des textes anciens, un travail qui, à lui seul, aurait rempli la vie de toute autre personne. Faisons simplement mention de son *Historical Grammar of Breton* et de son Dictionnaire Historique du Breton. Et il poursuit sans désespérer un travail de production littéraire qui donnera, entre autres, son meilleur roman *Nenn Jani*.

Roparz Hemon a été, d'abord et par goût, écrivain. Il a abordé tous les genres. *Strollad ar Vro Bagan* a porté — et porte toujours — à la scène son théâtre. Il a — par nécessité pédagogique — produit des dizaines de récits brefs et « faciles », mais qui n'en restent pas moins littérairement significatifs. Parmi ses nombreuses nouvelles, celle-ci, d'un art absolument parfait tellement il est dépouillé : *Beajour ar Goañv* (*Le Voyageur hivernal*) qui le montre, vers 1944, en pleine possession de son métier. Le relevé de ses traductions (théâtre, nouvelles, poèmes), remplit plusieurs pages. Il a tenté tous les types de romans, policiers, mystérieux, historiques, autobiographiques. Qu'on m'excuse : il a peut-être été un peu imprudent, de ma part, d'insister sur son côté « pédagogue », « scientifique » et « militant » dont on parle peu, et d'être trop bref sur son immense travail littéraire, qu'on connaît en général mieux. Ici et là, à l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, on réalise de nouvelles éditions de ses œuvres. J'aimerais, plus que tout, que l'on mette à nouveau à la disposition du public la collection de ses

poèmes. La rupture avec la poésie bucolique, descriptive ou prosélyte du XIX^e est totale autant qu'avec le mysticisme de Kalloc'h ou de Malmanche :

« Mon chant sera pour les hommes
de la terre,
Pour ceux dont l'âme s'attache à
ce monde,
Qui savent combien ce monde est
cruel et sec et dur
Et qui ne connaissent rien du ciel... ».

Son premier grand poème *Pirc'hirrin ar mor* (1929-1933) sera la question dramatique que se pose l'homme qui a décidé de consacrer sa vie à sauver la culture de son peuple. Et pourquoi ? Et pour qui ? Et avec quoi ? Avec qui ? Des amis ? Un mot d'encouragement ?

« Tout seul !
Oui, lève-toi et marche. Toujours,
Entre toi et ton frère, un froid
brouillard
Etuuffera la timide flamme de l'a-
mour
A peine née.

Tendresse, Bienveillance,
Bonté douce et calme, largesse et
générosité !
Tu sais, cela n'est rien, si ton visage
reste
Immobile comme celui d'une sta-
tue, aux lèvres
Un sourire mince et glacé, pour
tout le monde
Semblable.

Eh bien !
C'est ton destin !
Pèlerin,



Illustration de R.Y. Kreston pour la traduction en breton de "Les Perses" d'Eschyle par Youenn Drezen paru en 1928 aux Ed. Gwalarn. (Coll. privée).

Il n'y a pour toi au monde homme
ni lieu
Qui puisse t'appeler ou te garder.
Alors, marche,
Tout seul, dans la peine comme
dans la joie.
Ton fardeau est léger, la route est
libre et large,
Tu as le pied solide !
Quand tu verras visage ou fleur,
Ne t'arrête pas à les contempler.
Ils ne t'aiment pas.
Seul tu es venu au monde. Et tu t'en
vas,
Dans les griffes de la Mort cruelle,
tout seul ! »

Ses deux plus grands poèmes, inspirés des récits épiques irlandais, ont été écrits en 1943: *Lazhadenn usimab Aife* (*Le meurtre du fils unique de Aife*) et *Gwarizi Vras Emer* (*La Grande Jalousie d'Emer*). Ils posent encore le drame de l'homme déchiré par son rêve.

De l'exil irlandais viendront deux poèmes du souvenir *Galv ar Beziou* (*L'Appel des tombes*) et surtout *Kanenn evit Deiz an Anaon* (*Chant pour le Jour des Morts*) — où, enfin, la mort est vaincue par la vie.

Roparz Hemon, lui, reste au-delà, en dehors de l'espoir. Il retrouve dans *Ar marc'h heg bale-bro* (*Le Chevalier errant*) 1960, les accents qu'il avait mis dans son tout premier *Pirc'hirin ar Mor* (*Le Pèlerin de la mer*):

« Mon cheval et moi nous suivons
la route
Et quand il n'y a plus de route nous
allons par les champs,
En long, en travers, peu importe,
toujours nous allons
Vers un but qui est chaque jour
aussi loin que la veille.

A la nuit je dors tantôt dans un
château,
Tantôt dans un ermitage, parfois
sur les cailloux,
A moi, peu importe, pour étendre
mon dos,
Roche nue, paille humide ou lit de
démouille.

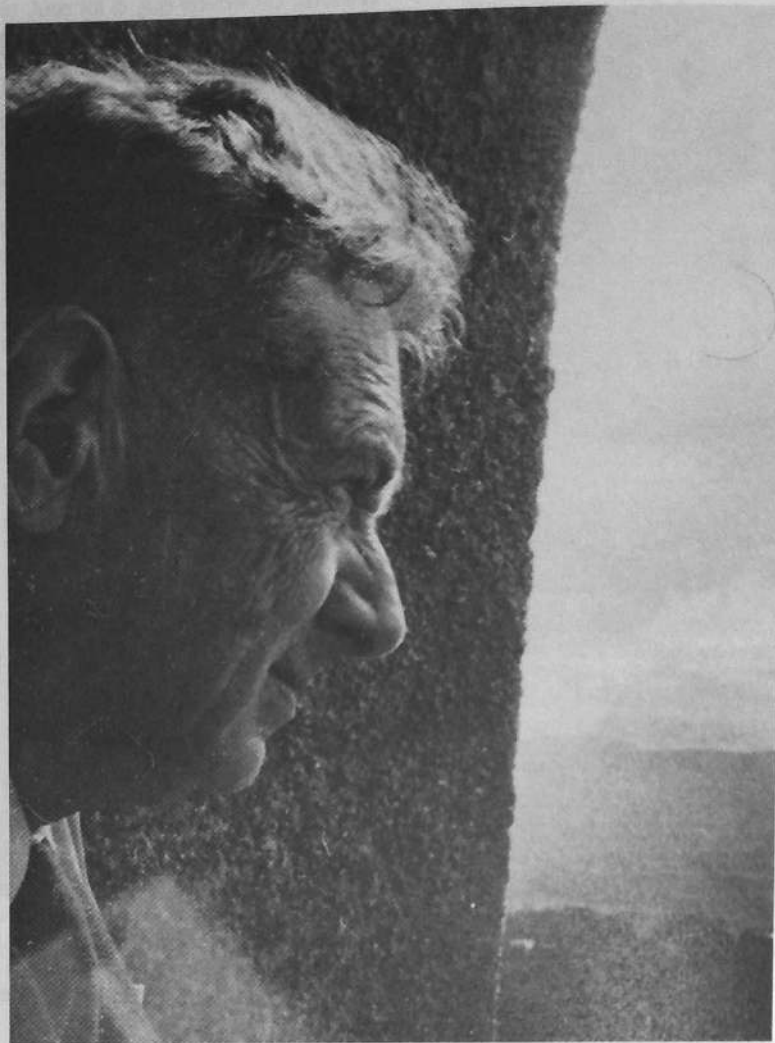
Vallée ou colline, terre à blé ou
désert,
Je ne les vois plus. Pour moi, ils sont
tous semblables.
Hiver ou été, pluie ou soleil, calme
ou vent,
Il n'y a pour moi ni demain, ni
aujourd'hui, ni hier ».

Désespoir ? Et pourtant la vie de cet
homme a été un long et continu travail,
une création incessante de beauté. Et un
jour n'a-t-il pas chanté :

« Hon huñvreoù kaer a vo trec'h
d'ar bed »

« Nos merveilleux rêves vaincront
le monde ».

Hag e vint !
Bien entendu qu'ils l'auront la victoire.



Roparz Hemon à Delgims, le 1^{er} août 1973 (doc. Y. Tymen).



Les obsèques de Roparz Hemon, le lundi 10 juillet 1977, au cimetière de Brest. (Photo Ronan Caerleon).

L'influence de Gwalarn

par Vefa de Bellaina

LEVEZON WALARN

An dra briziusañ a zo ganin, va dastumad Gwalarn an hini eo. Dre ar gelaouenn-se em eus desket kalz traoù dre ar brezhoneg ha gant ur spered breizhat.

N'em eus ket anavezet kalz Roparz Hemon, met bet eo bet evidon ur skouer a zalc'husted er stourm evit ar yezh hag ar vro.

Diskouezet en deus deomp pegen talvoudus eo an deskadurezh, ha klask a rae hor broudañ diehan an dachenn-se. D'e veno, Breizh adkavet ganti he fersonelezh he doa he lod da zegas en Europa hag er bed a-bezh dre he sevenadur.

Chacun de nous a chez soi une chose plus précieuse que les autres, une chose à laquelle il tient particulièrement: un meuble, une photo, un bijou. Achat ou héritage qui fait battre le cœur de la maison. La chose à sauver en cas de cataclysme.

Pour moi, ce que j'ai de plus précieux c'est ma collection de *Gwalarn*. Bien sûr, les quelque 165 numéros de cette revue ont une certaine valeur marchande, mais cette valeur n'a rien à voir avec l'attachement que je leur porte. Ce qui compte, c'est le symbole qu'ils représentent.

J'ai connu très tôt l'existence de cette revue et je m'y suis abonnée dès que j'ai été capable — après un an et demi d'études avec *Skol ober* — de lire des textes en breton. Je savais que *Gwalarn* avait été fondée et était dirigée par Roparz Hemon, ce jeune professeur brestois discret, peu loquace, que j'avais rencontré à un congrès en septembre 1927. C'est lui qui, quelques années après cette rencontre, m'avait indiqué les cours de *Skol Ober* dont M. Gourlaouen venait de prendre la lourde charge.

GWALARN

**REVUE LITTÉRAIRE
TRIMESTRIELLE EN
LANGUE BRETONNE**

**DIRECTEUR : R. HEMON
ABONNEMENT ANNUEL : 20 FRANCS
(ÉTRANGER : 25 FRANCS)
UN NUMÉRO : 5 FRANCS**

**ADRESSER
TOUTE LA CORRESPONDANCE A :**

**"GWALARN"
BOITE POSTALE 75
BREST
(CC. 96-38, RENNES)**

Avec *Gwalarn* j'ai découvert le monde en breton. Dans une seule revue je trouvais des textes littéraires, originaux et traductions, des études sur les sujets les plus divers. Bien sûr, j'aurais trouvé cette pâture intellectuelle autre part, dans d'autres livres et revues. Mais dans *Gwalarn* ces informations m'étaient données dans la langue et avec l'esprit qui me convenaient.

Il me fallait souvent ouvrir le dictionnaire pour connaître la signification d'un mot. La plupart de ces mots je les retrouvais après sur les lèvres des bretonnants de naissance. Mais d'autres termes, surtout ceux parlant de notions abstraites, devaient supporter la critique ou la raillerie d'impitoyables routiniers qui n'admettaient pas qu'on puisse forger des mots nouveaux. Ces mots moqués, honnis alors, font partie maintenant du vocabulaire quotidien de nos nouvelles générations. Et c'est parfait ainsi: ce qui ne se renouvelle pas meurt.

La création de *Gwalarn* a été un carrefour extrêmement important dans notre histoire, par son ouverture d'esprit dans tous les domaines.

Nous allons enfin sortir des lamentations de l'exilé, ramasser les ajoncs d'or et les gros sabots, échapper à la brume cernant les menhirs. Nous allons regarder la Bretagne telle qu'elle était réellement et penser à son avenir au lieu de stagner dans le passé. Des poèmes forts remplaçaient les plaintes, nous pouvions faire fleurir des tulipes à côté des ajoncs, et les menhirs désembrumés allaient servir de piliers pour soutenir un espoir fondé sur la réalité.

Car R. Hemon, pour situer la Bretagne moderne, ne reniait pas le passé, au contraire il s'y appuyait. Toute sa vie et ses travaux le démontrent.

*

**

Tout est parti de ce grand mouvement qui réveilla la Bretagne dans les années 20: l'époque de *Gwalarn* et des *Seiz Breur*. Les mouvements politiques et économiques sortent au grand jour et les artistes, peintres, poètes, écrivains, ont déjà lancé leurs premiers appels.

Petitement commencé, ce mouvement devait aller loin grâce à la formule-clef de R. Hemon: « Ober gant ar pezh a zo », faire avec ce qu'il y a, ne pas attendre pour agir de recevoir de problématiques aides. Difficile à comprendre maintenant que pratiquement rien ne se fait s'il n'est précédé de subventions, aides financières ou autres. (Et pour quoi pas, après tout, puisque en définitive c'est notre argent qui nous revient ainsi !)

Si Roparz Hemon estimait, après réflexion, que telle chose était à faire, il le faisait, et tout de suite. Ce n'était pas l'homme du: « Il faudrait faire » mais celui du « Il faut faire ». Il fallait réunir les militants culturels, il créa *ar Framm Keltiek* (L'Institut celtique); il fallait enquêter sur l'état de la langue, organiser des prêts de livres dans chaque commune: il créa *l'Ensavadur Breizh*; il manquait un hebdomadaire en breton, il créa le journal *Arvor*; il manquait des romans, des ouvrages d'enseignement et de références, il en écrivit, comme il écrivit aussi et surtout des études de linguistique.

Ce fut cette idée « Ober gant ar pezh a zo » qui nous incita à fonder le *Kamp Etrekeltiek ar Vrezhonegerien* en 1948, avec Langleiz et Ronan Huon, à une époque encore assez troublée, sans un sou d'avance, sans expérience, avec moins d'aides que de suspicion autour de nous. Il y eut à cette époque d'autres initiatives guidées par la même foi. Inconscience? Folie? Dans ce cas, l'optimisme peut être l'autre nom de la chance puisque ses initiatives ont réussi.

Liste des Œuvres publiées par "GWALARN" (1925-1928)

Les ouvrages marqués d'une astérisque ont été édités en volumes séparés

I. — ŒUVRES ORIGINALES

- F. VALLEE. — Souvenirs de Voyage au Pays de Galles.
- ROPARZ HEMON. — *Poèmes*. — Chants de Deuil, Poème pour le Milieu de l'An, Navires de la Nuit, etc.
- Romans et Nouvelles*. — Irène, La Vallée de l'Ombre de la Mort, * Monsieur Bimbochet en Bretagne, Jalousie, Kénitava, Les Mauvais Enfants.
- Théâtre*. — Lina, Un Homme de Rien.
- Essais*. — La Vie et la Littérature, Pièces de Théâtre, L'Etude de notre Littérature, Les Pères de la Langue, L'Art du Théâtre, « Gwalarn » en Bretagne, Pour la Préface d'un Dictionnaire, Le Cinéma et le Théâtre, Le Temps et la Littérature, La Forme en Poésie, La Littérature celtique et Nous, Lettre aux Frères d'Outre-Manche, Les Universités populaires au Danemark.
- ABEOZEN. — *Nouvelle*. — Kondle la Flamme.
- Y. DREZEN. — *Nouvelle*. — Matin Vert.
- J. RIOU. — *Nouvelles*. — L'Herbe de la Vierge, Coup de Vent.
- Y. E. JARL. — *Poèmes*. — Une Femme dans l'Ombre au Fond de la Maison, L'Aube nocturne, Liberté.
- Y. AR FUSTEG et E. BERTHOU. — *Nouvelle*. — Mona Garmez.
- O. MORDREL. — *Nouvelle*. — Le Petit Lieutenant O'Reilly.
- Essai*. — Le Peuple et le Rêve.
- O. D. MAC CARTHA UILEAS. — *Essai*. — A Propos de la Prosodie irlandaise.
- L. O'BROIN. — *Essai*. — La Littérature irlandaise d'aujourd'hui.
- J. KERRIEN. — *Poème*. — Cap au Sud.
- Roman*. — * Roc'h Toull.
- Essai*. — La Prosodie bretonne est-elle bonne ?
- Gw. TREMOR. — *Essais*. — Hello et l'Antiquité, Ne pas perdre le Nord !
- R. Y. CRESTON. — *Essai*. — L'Art graphique breton de Demain.
- R. DANIEL. — *Essai*. — A propos de la Littérature flamande.

II. — TRADUCTIONS

- Irlande*. — Diarmuid et Grainne.
- Le Sort des Enfants de Tuireann.
- Le dernier Chant d'Oisín.
- Le Sort des Enfants de Lir.
- Le Sort des Enfants d'Usnac'h.
- L'Enlèvement des Vaches de Koualnge.
- * J. M. SYNGE. — A Cheval vers la Mer.
- * T. C. MURRAY. — Printemps.
- Pays de Galles*. — Les Quatre Branches du Mabinogi.
- TWM O'R NANT. — Mémoires.
- A. O. ROBERTS. — Les Nuages qui Fuiant.
- KATE ROBERTS. — La Veuve.
- Angleterre*. — CHAUCER. — Le Conte du Franklin.
- SHAKESPEARE. — Le Marchand de Venise, La Mégère apprivoisée (fragments).
- W. BLAKE. — Poèmes.
- SHELLEY. — Prométhée Désenchaîné (fragment).
- Hongrie*. — F. KARINTHY. — Vent du Nord.
- Grèce*. — ESCHYLE. — Prométhée Enchaîné, Les Perses (fragments) (1).
- Etats-Unis*. — N. HAWTHORNE. — La Grande Escarboucle.
- Chants Indiens.
- Inde*. — KABIR. — Poèmes.
- (Principaux traducteurs : Abeozen, Y. Drezen, J. E. Emily, R. Hemon).

(1) Traduction complète par Y. Drezen parue en août 1928. — Prix : 12 francs.

Quelques-unes des œuvres publiées par *Gwalarn*.

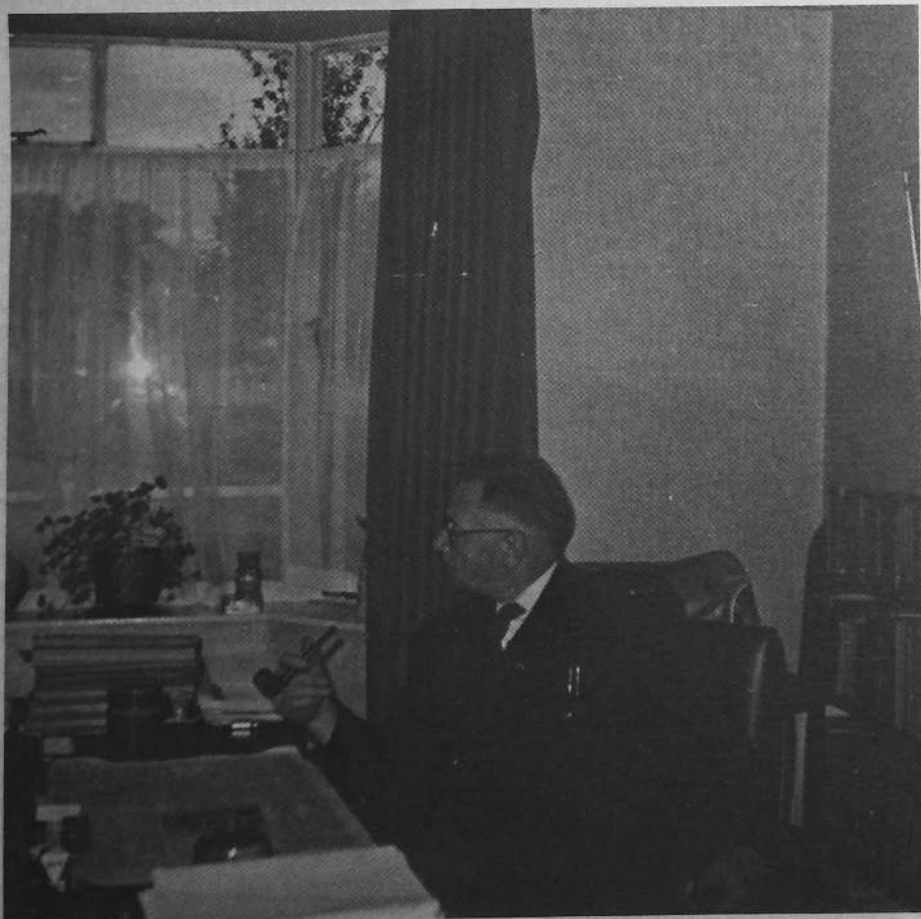
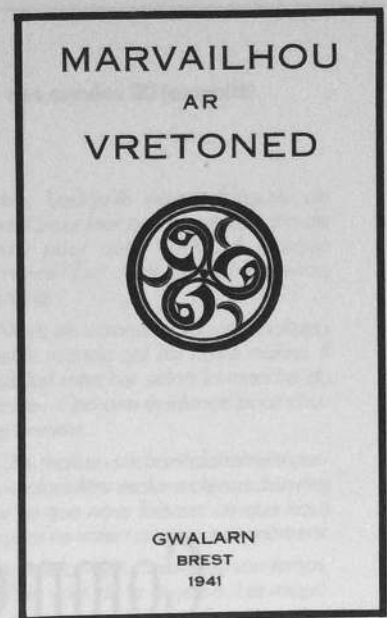


Congrès de l'Institut Celtique de Bretagne
22 mai 1943

Au théâtre municipal de Rennes, au cours de la représentation des « Païens » de Tangi Malmanche, fondation de la Bodadeg ar Sonerien.

On reconnaît à gauche au biniou, Robert Marie et Polig Monjarret.

(Cliché Y. Tymen).



Roparz Hemon dans son bureau à Dublin (21 août 1969) (doc. Y. Tymen).

Toute la vie de Roparz Hemon a été guidée par ces préceptes : dans toutes les circonstances nous devons toujours choisir la décision qui sera bénéfique à la Bretagne. Enrichissons notre culture personnelle pour enrichir notre pays puis le monde. Pour cela, il prenait comme exemple les peuples du Nord qui avait créé chez eux des universités populaires où n'importe quel adulte, ouvrier, paysan, pouvait profiter d'un enseignement gratuit.

N'est-ce pas dans « Ur Breizhad oc'h adkavout Breizh » notre livre de chevet, que Roparz Hemon rappelle cet axiome japonais : « Que chacun cultive les fleurs de son jardin et le monde entier en sera parfumé ».

D'autre part, je n'oublierai jamais l'attitude de R. Hemon créant aux heures les plus sombres *Bagad ar Fiziañs* (Le Groupe de la Confiance). Coûte que coûte il fallait garder confiance. Il avait raison ; nous avons vu les réussites de cette opiniâtreté.

Que de fois j'ai pensé au sourire heureux qu'aurait eu maintenant le fondateur de *Gwalarn* en assistant aux stages de bretonnants, en appréciant les nombreuses et belles éditions de livres en breton pour les adultes et pour les enfants, en visitant les écoles *Diwan*.

Car c'est bien grâce à lui et à ceux qui ont été ses disciples qu'au lieu de l'ironique : « Vous apprenez le breton, pourquoi faire ? » nous entendons désormais un sympathique : « Vous parlez breton ? Vous en avez de la chance ! »

Comment j'ai connu Louis Némo

par Pierre Laurent

C'était à la rentrée scolaire de 1923. J'entamais ma seconde année à l'École Polytechnique et je venais d'y être rejoint par deux nouveaux, issus du collège Saint-Louis de Brest. J'avais connu l'un d'eux dans un établissement de préparation versaillais et il m'avait parlé de l'autre, Jean Charles. J'avais hâte de rencontrer celui-ci dont je savais qu'il devait donner à Paris des cours de breton.

Après une enfance brestoïse dans un milieu conformiste, j'avais entrepris en 1919, en arrivant à Versailles, ma « révolution culturelle ». Le détonateur avait été un vieil ouvrage de Pitre-Chevalier, « Bretagne et Vendée », qui dormait dans la bibliothèque du collège. Les premiers chapitres, consacrés à l'histoire de la Bretagne jusqu'à la Révolution, m'avaient révélé mon identité jusque-là insoupçonnée. Aux vacances suivantes je copiai des pages des « Quarante leçons » de Vallée et j'achetai un petit vocabulaire et deux courtes synthèses en breton. Avec ce bagage rudimentaire je commençai à m'initier à notre langue pendant les rares moments de loisir. Cela n'allait ni vite ni loin. Par ailleurs Jean Charles avait fait parvenir à son camarade trois numéros de « Breiz Atao » que je lus avidement, découvrant ainsi que je n'étais pas tout à fait seul dans l'orientation que je m'étais donnée.

Jean Charles (Yann Eozen Jarl) avait été à Saint-Vougay, son pays natal, un élève de prédilection de l'abbé Perrot. Celui-ci avait annoncé sa venue à Paris à Eugène Régnier, l'animateur du « Cercle Celtique » qui devait par la suite essaimer sur toute la Bretagne, en le présentant

comme un professeur de choix pour les cours de breton du Cercle. Ceux-ci étaient donnés un soir par semaine à la Sorbonne dans l'amphithéâtre Edgar Quinet.

Je pus ainsi progresser plus rapidement en breton grâce à des cours de haute tenue. Il y avait parmi les auditeurs un jeune homme de 22 ou 23 ans, de taille et de corpulence moyennes, dont j'ai appris le nom : Louis Némo. Il venait s'asseoir à côté de moi, peut-être attiré par l'uniforme dont il avait rêvé. Il semblait n'avoir rien à apprendre pour lui-même et m'entretenait souvent à mi-voix avec une certaine volubilité, ce qui n'allait pas sans me gêner quelquefois pour écouter le professeur.

Un soir il me confia qu'il avait commencé par des études scientifiques au lycée Louis-le-Grand. Il les avait interrompues à la suite d'une dépression qui l'avait retardé d'une année en lui interdisant les concours. Cela s'est passé, si j'ai bonne mémoire, au printemps 1918 quand une violente offensive avait ramené les armées allemandes aux abords de Paris. Il avait ressenti alors intensément sa distance par rapport à ses camarades de classe dans leur exaltation angoissée. C'était allé jusqu'à des malaises nécessitant un traitement médical. Il s'était ensuite rabattu sur l'étude des langues.

Il se faisait souvent dans nos entretiens l'apôtre de Breiz Atao. J'en étais devenu lecteur assidu mais contestais parfois le réalisme de certaines positions. A quoi il répondit qu'il n'y avait pas d'autre voie pour édifier une Bretagne moderne.

Je lui dis un jour : « Je lis maintenant assez facilement le breton usuel. Or, dans Breiz Atao, un certain Roparz Hemon signe des articles dont le style et les termes me déconcertent » — « Vraiment ? » se contenta-t-il de répondre. J'appris un peu plus tard que ce Roparz Hemon moderniste n'était autre que mon interlocuteur. Un temps vint par la suite où il devint un de mes maîtres à penser et où nulle écriture ne m'était plus familière que la sienne.

Quels que fussent ses sentiments personnels, le souci de l'efficacité le persuada de mener son action pour la langue bretonne d'une part à l'écart du terrain politique et de l'autre sans aucune concession au bilinguisme. D'où la naissance de *Gwalarn*, exclusivement culturel et entièrement en breton, à l'origine modeste supplément de Breiz Atao mais qui prit vite sa pleine indépendance.

Après l'été 1924 nos vies suivirent des voies différentes et nos rencontres s'espacèrent tout en restant amicales et confiantes. Je me souviens de mon angoisse en débarquant à Brest quelques heures après le terrible bombardement de Pâques 1941, quand je m'aperçus que la façade de son immeuble n'était plus qu'un tas de pierre. Grâce à Dieu, ne tenant plus en place dans le fracas des mitrailleuses et des bombes, il avait quitté son bureau pour sa chambre un moment avant qu'une torpille anglaise ne le traversât de part en part. Il était resté indemne au-dessus du vide béant mais ses livres et ses papiers gisaient au sol dans les gravats, dispersés et mutilés. Pour commencer à reconstituer sa biblio-



Roparz Hemon directeur des émissions bretonnes de Radio-Rennes-Bretagne. 1941. (Doc. Y. Tymen).

thèque, je lui expédiai une belle grammaire cornique ancienne que je venais de me procurer.

En 1947, je témoignai à son procès à Rennes. Sur la demande de sa mère j'étais allé à Westminster alerter les parlementaires gallois. Un journaliste du *Ddraig Goch* vint ostensiblement s'asseoir au banc des journalistes. L'interrogatoire faisait redouter le pire. Mais le bruit fut colporté jusqu'au président qu'il y avait dans la salle un émissaire du gouvernement britannique. L'audience fut interrompue et le procès reporté pour demander à Paris de nouvelles instructions. Quand il reprit, l'ambiance avait changé et le réquisitoire du ministère public fut un véritable appel à l'acquiescement. Le journaliste gallois m'avait d'ailleurs fait savoir qu'il était inutile, cette fois, qu'il se dérangeât. Et Roparz Hemon sortit libre du Palais de Justice.

Faut-il aller plus loin et dire comment prirent fin nos relations? Pendant ses années de détention s'était développée la guerre des orthographes, qui divisait les défenseurs du breton, déjà peu nombreux, au moment même où les familles se détachaient en masses d'un patrimoine humilié et persécuté. Il me semblait que Roparz Hemon avait seul l'autorité nécessaire pour amener les camps opposés à négocier et à s'entendre. Je le lui dis dès qu'il fut libre, mais il me répondit qu'il y avait d'autres personnes pour s'occuper d'une question aussi subalterne. J'insistai à plusieurs reprises plus durement qu'il n'aurait convenu, et, piqué au vif, il me signifia que nos relations étaient terminées. J'avais méconnu certains traits de sa psychologie et sous-estimé la légitime rancœur qu'il gardait des épreuves subies et de son exclusion de l'Université. En dépit de la rupture de nos relations je conservai intacte mon admiration pour son œuvre d'écrivain et de chef d'école. Il reste pour moi l'homme qui, par ses dons et sa ténacité, sur les bases édifiées au siècle dernier par Le Gonidec et avec le souci de réaliser un heureux équilibre entre la tradition et l'innovation, a fait accéder le breton au rang de langue moderne. Une langue digne de se perpétuer et qui y parviendra si ses défenseurs et partisans la traitent avec égards, sagesse et prudence.

Quelques réflexions du jeune militant des années 20 (extraits)

Sur la culture...

« De la même manière que nous avons besoin pour les choses du corps de l'aide de l'Humanité toute entière, pour les choses de l'esprit nous avons besoin du Monde entier. Une loi du « prendre et donner » relie entre eux tous les peuples du Monde. Et en jetant un regard sur l'histoire, nous voyons qu'aucune culture ne s'est jamais développée sans l'aide des autres cultures ».

R. Hemon,
« La Bretagne et le Monde »
Breiz Atao - Août 1923.

Sur Gandhi...

« Les peines d'un peuple donnant à sa vie nationale sa véritable valeur, plutôt que les coups qu'il assène à son ennemi.

Mieux vaut suivre peut-être le chemin de la douleur, qui est aussi le chemin de la lumière, que le chemin de la révolte qui est aussi le chemin de l'aveuglement, voilà les leçons de Gandhi ».

R. Hemon, « Gandhi »
Breiz Atao - Janvier 1924.

Sur la liberté...

« L'homme donnait autrefois sa vie pour « le trône et l'autel », et n'aurait-il pas trouvé assez insignifiante notre propre invention de donner notre vie pour une langue? Lorsqu'ils ont été fatigués de mourir pour leur roi et leur foi, on leur a dit de mourir pour leur

patrie. Lorsqu'ils seront fatigués de mourir pour leur patrie, on leur dira de mourir pour autre chose. A chaque carnaval l'État vient avec un nouveau costume.

Nous ne sommes pas nos maîtres; c'est le monde qui est notre maître. Il nous fait marcher selon la marche du monde: c'est une évidence pour chaque homme.

Oui, mais en sachant clairement aussi (ou alors être esclave de nos œuvres) que ce que nous faisons, ce que nous croyons ne valent que pour un moment.

Agir selon les opinions de son temps, voilà la voie de la sagesse. Les mépriser, une partie d'entre elles au moins, voilà le chemin de la liberté ».

R. Hemon,
« La nationalité et l'État »
Breiz Atao - Août 1924

Sur l'histoire...

« L'histoire d'un peuple doit être, à mon avis, une autocritique. Reconnaître ses fautes, ses défauts, est aussi nécessaire à un peuple qu'à un homme. Et nous ne ferons jamais de bon travail si nous continuons à vivre dans notre rêve d'une Bretagne d'autrefois, renommée parmi les peuples du monde. Disons sans regret: — notre histoire est quelquefois claire et honorable, et le plus souvent sombre et honteuse — Ne nous décourageons pas. Nos ancêtres ont été mauvais. Soyons meilleurs qu'eux ».

R. Hemon,
« Etude de notre histoire »
Breiz Atao, Mars 1926.



Roparz Hemon en région parisienne en 1946.

Préparant un ouvrage collectif sur Roparz Hemon dont ce dossier était une sorte d'introduction, nous souhaiterions recevoir tout document, tout témoignage sur sa vie et son œuvre. Merci par avance.

Yves Tymen.

Les clans écossais

(Première partie)

par Jakez Gaucher

Toutes les sociétés celtiques étaient basées sur le système des clans, terme d'origine gaélique. Le clan était fondé sur la cellule familiale, au sens large du terme : en effet, il comprenait non seulement la famille proprement dite, liée par les liens du sang, mais aussi les serviteurs et les « clients » liés aux chefs par la « recommandation ». On lira avec avantage le chapitre V, « Clans et coutumes » in « La vie quotidienne des paysans bretons au XIX^e siècle » de Yann Brékilien, pour avoir une idée précise des clans en Bretagne. Comme le souligne l'auteur, « en Ecosse, c'est dans l'aristocratie que l'idée de clan s'est maintenue », alors qu'« en Bretagne, au contraire, elle n'a laissé de traces que dans la société paysanne ».

Il est apparu intéressant de cerner un peu mieux le développement du système clanique en Ecosse comme trace d'un ancien archétype des sociétés celtiques, dont les six nations actuelles — Breizh, Cymru, Kernow, Éire, Alba et Mannin — sont les héritières. Bien au-delà des clichés qui évoquent les clans écossais, comme le kilt, les bagpipes, les tartans, nous avons voulu retracer ce qui fut la gloire et le malheur des Highlands. La survivance de la langue et des traditions gaéliques s'est faite au travers des clans et l'Écosse tout entière, aujourd'hui si fière de son passé et de ses clans, doit aux MacDonalids, aux MacGregors et à bien d'autres d'avoir pu conserver une partie de cet héritage celtique.

De nos jours, beaucoup de gens s'intéressent aux clans écossais : pourtant, en tant qu'institution sociale, ceux-ci reçurent une blessure mortelle à la bataille de Culloden en 1746. Les clans fidèles aux Stuarts furent massacrés sans pitié par le duc de Cumberland à la tête d'une armée formée d'Anglais et d'Écossais des Basses-Terres (Lowlands). A la suite de leur défaite le costume des Highlands fut interdit, les clans désarmés et même les bag-pipes furent bannis en tant qu'instruments de guerre.

En visitant les Highlands en 1773, le Dr Samuel Johnson observait l'impact de ces mesures : « Les clans, écrivait-il, gardent peu de choses de leur véritable caractère, leur férocité est adoucie, leur ardeur guerrière atténuée, leur désir d'in-



dépendance est atteint par la dépression et leur soumission aux chefs de clans abattue. Tout ce qu'ils conservent d'avant leur défaite est leur langue et leur pauvreté ».

Quelque temps plus tard, au XIX^e siècle, les Highlands allaient être touchés par les évictions : les grands propriétaires, les « landlords » chassèrent les paysans des Highlands pour les remplacer par les moutons. Il ne restait plus aux Écossais qu'à s'expatrier vers l'Amérique ou à s'engager dans les troupes britanniques qui bâtissaient un empire allant des Indes à l'Afrique, en passant par l'Océanie, l'Australie, le Canada, etc... Ceux qui restèrent, les petits fermiers, les « crofters » s'accrochèrent à leur pauvreté sur un sol ingrat mais tellement

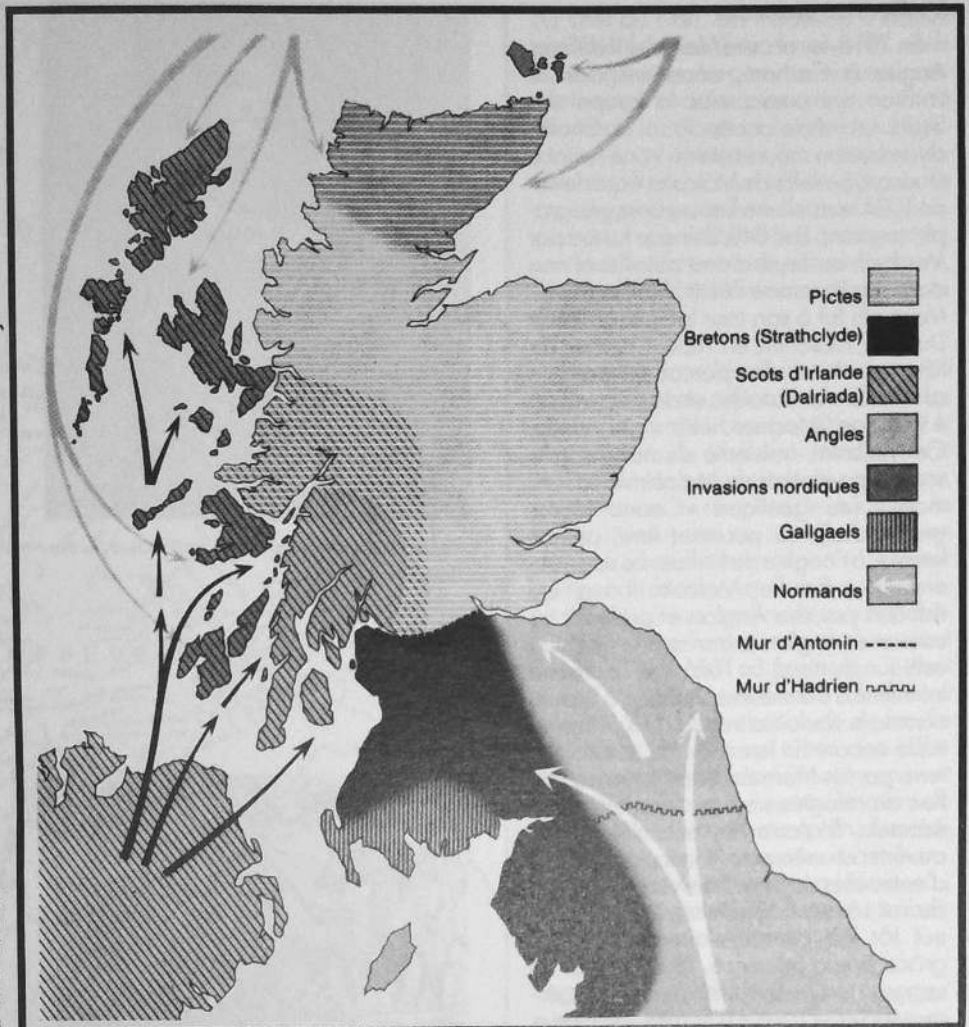
attachant... Car pour comprendre comment les clans sont ressuscités et sont devenus à la fois une fierté nationale et une industrie touristique florissante, il est nécessaire de plonger dans l'histoire.

Des Pictes aux Scots

Après l'invasion romaine, l'Écosse, ou plutôt Alba, était habitée par quatre groupes dont trois — les Pictes, les Scots et les Bretons — étaient des Celtes. Le quatrième groupe humain, les Angles, installés dans le Lothian, autour d'Edinburgh, appartenait aux tribus germaniques qui avaient envahi l'île de Bretagne au V^e siècle. Les Scots étaient originaires d'Irlande, du comté d'Antrim : ils s'étaient installés dans l'actuel comté d'Argyll (Argyll, en gaélique, signifie « Les terres du littoral des Gaëls », Earraghahà-dheal). Ils nommèrent cette colonie « Dàl Riada » du nom du royaume irlandais d'Antrim. Vers 500, Fergus Mor Mac Erc (le grand Fergus fils de Erc) installa une nouvelle dynastie en Dàl Riada et établit sa capitale à Dunadd. Fergus partagea entre lui et ses frères ce territoire qui forma ainsi la première division clanique : Cinel Lorn, Cinel Garran, Cinel Comgall et Cinel Angus.

Ce fut un autre Irlandais, Columba, qui apporta le christianisme en Écosse, en 563. A cette époque, les Pictes occupaient la majeure partie du pays au nord de la Forth. Columba installa son petit monastère dans la minuscule île d'Iona, à l'ouest de l'île de Mull et commença l'évangélisation de l'Écosse. Il persuada progressivement les Pictes de renoncer à leurs anciennes croyances et d'embrasser la religion du Christ. La conversion des Pictes au christianisme prépara en fait la conquête culturelle de l'Écosse par les Scots.

Vers la fin du VIII^e siècle, les Vikings commencèrent leurs attaques sur les côtes septentrionales de l'Écosse ainsi que sur les îles, transformant progressivement le peuplement et les traditions des îles



Hébrides et des Orcades, harcelant et affaiblissant les Pictes. Cette situation profita à Kenneth MacAlpin, le roi des Scots de Dàl Riada qui réclama le trône picte, étant picte par sa mère : avec l'aide de renforts venus d'Irlande, il défit les Pictes en 843 et réussit l'union des deux peuples. Les Pictes disparurent par assimilation et ainsi débuta le début du royaume écossais d'essence celtique

puisque les Scots imposèrent rapidement leur langue gaélique et leur culture sur les Highlands. Le centre administratif de l'Eglise celtique d'Écosse fut transféré d'Iona à Dunkeld en 849 et Scone devint le « caput » ou siège du nouveau royaume des Scots limité au sud par une ligne Forth-Clyde. Le nom du royaume en gaélique fut connu sous le nom d'« Alba » et en latin « Scotia ».

Scot



Breton



Pict



Angle



L'influence saxonne

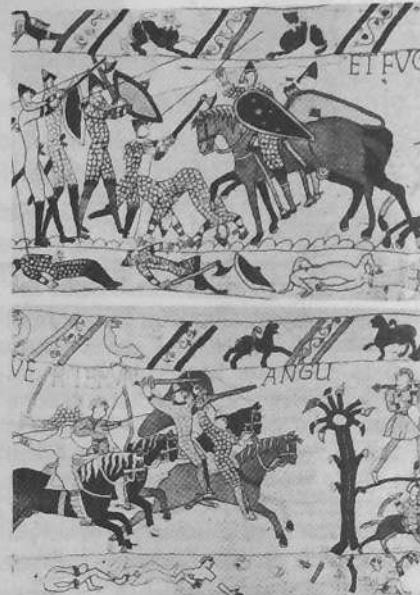
En 1018, le roi celte Malcolm II défit les Angles à Carham, annexant ainsi le Lothian qui passa sous la coupe des Scots. La même année, le roi du Strathclyde breton mourut et son trône revint à Duncan, petit-fils de Malcolm II qui devint en 1034 le roi d'une Écosse unie géographiquement. En 1040, Duncan fut tué par Macbeth au cours d'une bataille, et non dans son lit comme l'écrit Shakespeare... Macbeth fut à son tour tué par le fils de Duncan, Malcolm, en 1058. L'histoire de l'Écosse est en effet parcourue par une succession de batailles et de meurtres, et il faut que le lecteur hélas s'y habitue... Ce Malcolm, troisième du nom, connu sous l'appellation de Malcolm III « Canmore » (du gaélique « Ceann Mor », grand chef), va pourtant être, par sa femme, à l'origine de l'influence saxonne en Écosse. En effet, Malcolm III avait été éduqué par des Anglais et préférait les coutumes anglo-saxonnes à la tradition celtique du nord. En 1066, il se couronne lui-même à Dumferline plutôt qu'à Scone, comme le voulait la tradition. Plus dramatique encore fut la conquête de l'Angleterre par les Normands qui entraîna l'afflux de réfugiés saxons dans le Lothian écossais. Malcolm les accueillit à bras ouverts et même se maria avec l'une d'entre elles : la princesse Margaret, sœur du roi saxon Edga Atheling. Margaret eut tôt fait d'impressionner son mari : grâce à son influence, la langue et les usages saxons se substituèrent au gaélique à la cour royale d'Écosse ; de même, les rituels catholiques (comme le célibat et la pauvreté) prirent le pas sur le clergé celtique. Enfin le féodalisme anglo-normand s'introduisit dans l'Écosse gaélique...

Rôle et fonction du clan

Par principe, le féodalisme est l'antithèse du système clanique. Pour le clan, la terre est le bien de l'ensemble de la communauté et elle est administrée par le chef. Pour les féodaux, toute la terre est une terre royale. Par ailleurs, le féodalisme impose l'autorité de la couronne royale au chef du clan. Il fait du roi le



Représentation allégorique de l'Écosse (Caledonia).



La conquête des Normands, détail de la tapisserie de Bayeux.

propriétaire suprême asservissant les vassaux. Les clans avaient évolué depuis les divisions de Dál Riada : la loyauté des hommes du clan était celle de parents pour leur chef et non de sujets pour leur roi. La détermination des rois successifs à imposer le système féodal à l'Écosse ne fera que creuser le fossé entre les Highlands celtiques et les Lowlands saxons, jusqu'à la bataille de Culloden...

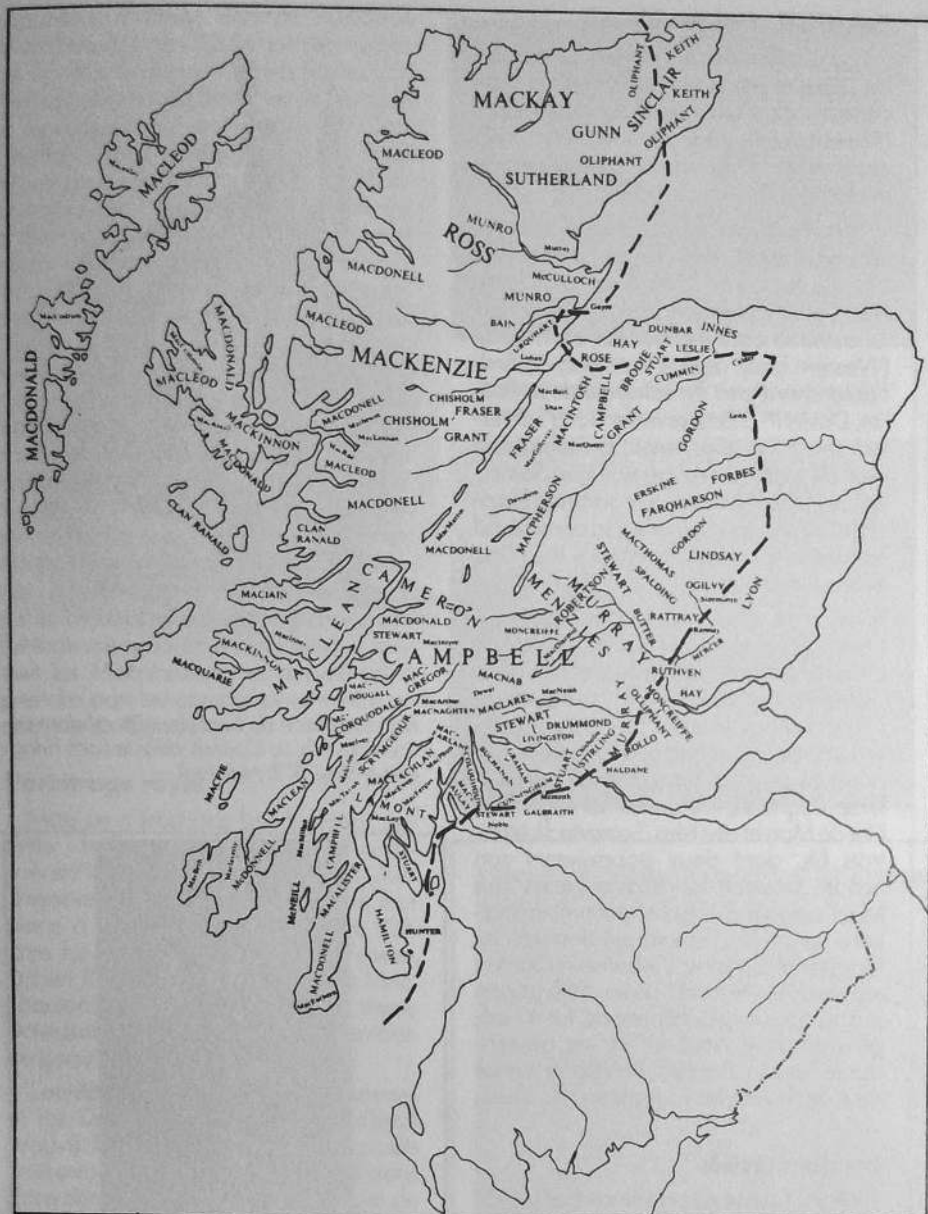
Vu le contexte géographique des Highlands, il n'est pas surprenant que les rois écossais aient éprouvé de grandes difficultés pour asseoir leur autorité sur un peuple qui vivait dans ces montagnes inaccessibles... Au nord d'une ligne reliant la Clyde à la Tay — la fameuse Highland Line — les clans se partageaient naturellement des territoires dont les familles clamaient bien haut la propriété. Tranquilles dans ces fiefs sauvages, les vallées étroites, les « glen », entourées de montagnes, devinrent le bien des clans : les Campbells étaient installés dans le Mid-Argyll, les Camerons en Lochaber, les Robertsons en Rannoch, les MacKays en Sutherland... tandis que les îles attirant les grandes familles devenaient le fief des MacDonalds à Islay, des MacLeans à Mull, Tiree et Coll tandis que Skye était partagée entre les MacDonnalds, les MacLeods et les MacKinnons.

En dépit de la pauvreté du sol, les clans semblaient assez autonomes pour vivre de leurs troupeaux dans la montagne. Sur les îles et sur les côtes, les hommes des clans vivaient de la pêche et exportaient leurs excédents dans les Basses Terres (Lowlands). Dans les « glens » ils cultivaient l'orge propre à fabriquer du whisky consommé par les chefs et les personnalités importantes, et de l'avoine pour faire du pain. En fait, leur vie était rude, confrontée à la nécessité permanente de protéger les troupeaux : les hommes purent ainsi développer leur endurance et leur ardeur guerrière, notamment contre le peuple des Lowlands et les Anglais...

Par temps de paix comme durant la guerre, la plus grande qualité du clan était sa solidarité envers le chef. Un clan était réellement une grande famille. Le

Fresque murale à la Scottish National Portrait Gallery (Edinburgh)





Les clans des Highlands au XVI^e siècle
 ... limite de la langue gaélique à la fin du XVII^e siècle.

du chef du clan. Les infidélités n'étaient pas tolérées. Les liens de parenté, réels ou imaginaires, forgèrent ainsi une puissante unité sociale qui exerça une forte attraction sur la population des Highlands. Pour distinguer les membres du clan et ceux qui leur étaient liés par la consanguinité d'avec les autres, on désigna ceux qui n'étaient pas protégés par un clan par le terme de « broken men », les « hommes qui ont rompu » (avec le clan).

Dans la hiérarchie du clan, le chef était suivi du « tanist », du commandeur, des chefs de famille, des gentilshommes et des hommes du clan. La « tanistry » était le système de succession qui permettait, en désignant un membre de la famille, la continuité du clan en cas de disparition du chef. Le chef nommait son successeur qui portait le titre de « tanist ». Après le tanist venait le commandeur, chef militaire du clan. Tant que le chef en était capable, il gardait sa position ; s'il était vieux ou infirme, un autre chef était nommé à sa place. Les chefs de famille (chieftains) étaient les chefs des différentes branches du clan. Ensuite venaient les gentilshommes qui se réclamaient du clan par les liens du sang. En dernière position, on trouvait la masse des hommes du clan qui effectuaient les travaux quotidiens en temps de paix et combattaient en temps de guerre.

Quoique cette hiérarchie fût scrupuleusement observée, il n'y avait pas de ressentiment entre les hommes du clan : ils étaient fiers d'être unis à leur chef et entre eux. À l'évidence, ils étaient déterminés à mourir pour leur clan. La solidarité clanique était renforcée par le « fosterage » : les enfants, y compris ceux du chef, étaient échangés et élevés dans les différentes familles du clan. De même, les orphelins étaient adoptés par les membres du clan. De ce fait, le plus humble se sentait personnellement responsable des enfants de son chef et vice-versa.

mot « Clann » est le nom gaélique pour « enfant » et « Mac » signifie « fils de ». Ainsi le Clan MacDonald est la « Famille du fils de Donald ». En tant que patriarche, le chef était tout puissant sur son territoire et décidait, la plupart du temps de son propre gré, ce qui était bon pour sa famille. En théorie, il devait obtenir le consentement du reste du clan avant d'engager une guerre. En fait, il prenait seul sa décision et les autres n'avaient qu'à suivre... Quand Lochiel, chef du Clan Cameron, s'engagea à soutenir Bonnie Prince Charlie, il dit : « Je partagerai la destinée de mon Prince ainsi que tout homme que la nature ou la fortune m'a donné de commander ». Par la suite, le féodalisme fit du chef à la fois un propriétaire (landlord) et un patriarche.

Ordinairement, le chef était le détenteur suprême de la loi. Cependant, il devait écouter l'avis d'un conseil de chefs de famille pour trancher : les hommes du clan devaient accepter l'autorité



Le roi Jacques VI et I^{er}, miniature d'Isaac Oliver.

Le général George Wade, qui perça des routes au cœur des Highlands, après la défaite de Culloden, fit les remarques suivantes dans un rapport détaillé, en 1724, sur les Highlanders : « Leurs notions de vertu et de vice sont très différentes de celles des gens civilisés. Ils pensent que la plus sublime des vertus est d'obéir de manière servile et abjecte aux commandements des chefs de clans (chieftains), en opposition à leur souverain (le roi d'Angleterre et d'Écosse : l'Écosse a été unie à l'Angleterre en 1707 par Jacques VI d'Écosse/Jacques I de Grande-Bretagne) et aux lois du royaume. Pour encourager leur fidélité, ils sont traités par leurs chefs avec grande familiarité, ils partagent avec eux leurs déviations (envers le royaume) et ils se serrent la main à chaque fois qu'ils se rencontrent ». Évidemment, vu par un Anglais, les Highlanders ne sont pas « civilisés ». Les Anglais garderont longtemps d'ailleurs cette attitude envers tous ceux qui n'étaient pas Anglais.



Charles Mackinnon inhumé à Iona, coiffé d'un bassinnet avec cotte de maille et tunique matelassée arrivant au genou (14^e siècle).

Somerled, « roi des isles »

La première personnalité qui émergea de l'histoire des clans est Somerled, l'ancêtre du clan Donald : il fut le principal élément de résistance à l'invasion norvégienne dans les Iles de l'Ouest, à Orkney et dans les Shetlands.

Somerled était d'ailleurs un guerrier d'origine picte et nordique : après une bataille féroce en 1156, il gagna l'île de Man, alors colonie norvégienne, ce qui lui ouvrit le contrôle des Iles de l'Ouest (Western Isles), depuis Bute jusqu'à Ardnamurchan Point. En échange de sa fidélité, David 1^{er} d'Écosse reconnut à Somerled ses conquêtes. Mais le quiproquo était de taille : David pensait que Somerled tenait ses terres de la couronne écossaise, tandis que Somerled se considérait comme le souverain, le Roi des Iles (King of the Isles).

En 1164, pour montrer sa méfiance envers la couronne, Somerled prit la tête d'une flottille de 150 navires et alla piller Glasgow. Mais à Renfrew, il se heurta au Stewart d'Écosse et fut tué. Néanmoins, son influence marqua le début d'une ère nouvelle pour les clans. De son mariage avec Ragnhild, fille du roi norvégien de l'île de Man et des Isles, Somerled laissait trois fils, dont deux poursuivront son action. Dougall fondera la lignée des MacDougalls d'Argyll et de Lorn, et Ragnald eut un fils, Donald qui donnera les MacDonalds d'Islay. L'initiative de Somerled de défier le roi d'Écosse, déjà gagné aux usages anglo-normands, fut à l'origine du désir incessant de ses descendants, les MacDonald, de régner sur les Isles, de devenir les « Seigneurs des Isles ».

Les clans divisés

Mais l'Écosse ne présentait pas au XII^e et au XIII^e siècle un front uni contre les envahisseurs norvégiens et anglo-normands. Même après la fin de l'occupation nordique en 1266, l'Écosse vit s'affronter les clans entre eux et le pouvoir royal désespérait de pouvoir un jour s'assurer de leur loyalisme. Par exemple, les MacDougalls de Lorn et les MacDonalds d'Islay s'opposèrent à Bruce tandis que le Clan Donald se mettait aux côtés du frère du chef de clan, Angus Og et se battait aux côtés de Bruce à la bataille de Bannockburn contre les Anglais. Ce geste d'allégeance renforça la position de MacDonald et sauva les membres de son clan, qui n'avaient pas suivi Bruce, de représailles. Après la bataille de Bannockburn, les MacDonalds réclamèrent leur place à la droite du roi, une tradition tragiquement ignorée par Lord George Murray à Culloden...

Les divisions entre factions rivales devinrent en fait une règle générale plus que l'exception, comme cela se produisit à la bataille d'Inverhavan en 1370. Les Camerons détenaient des terres à Lochaber qui étaient convoitées par les Mackintoshes. Ceux-ci non seulement réclamèrent la terre mais ils décidèrent de capturer le bétail des Camerons en guise de monnaie d'échange. Après ce raid qui



Représentation du Lord des Isles rendant justice dans l'île du Conseil, dans le Loch Firlagen à Islay. (R.R. Mac Ian).



"Pierre tombale" de Murchard Macfie, chef des Macfie, gravée d'une Claymore du Gaélique Claidheamh Mor qui veut dire "grande épée" (15^e siècle).

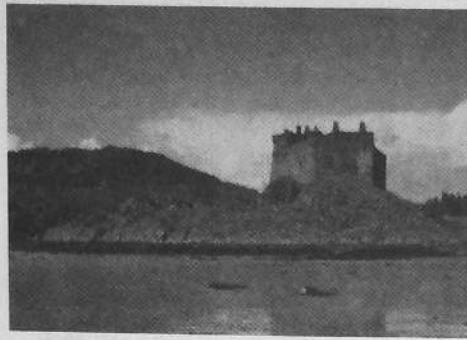
rappelle la fameuse légende irlandaise « Tain Bo Cùalnge » (La Razzia des vaches de Cooley, écrite au VIII^e siècle), les Camerons rallièrent 400 hommes de leur clan et marchèrent sur le territoire du Clan Chattan. Cette confédération de clans se composait des Mackintoshes, des Macphersons, des Davidsons, des Macbeans et des Farquharsons. Ainsi, cette alliance aurait pu défaire facilement les Camerons, mais... une querelle allait détruire cette unité. Les clans réclamèrent tous l'honneur de se battre à la droite des Mackintoshes et commencèrent à se quereller quand les Camerons arrivèrent sur les lieux pour se battre ! Forcés de faire un choix, les Mackintoshes placèrent à leur droite les Davidsons au grand mécontentement des autres clans : les Macphersons se retirèrent de la place et s'assirent dans un champ pour assister au combat... Une charge furieuse des Camerons mit les Davidsons en pièce : ils allaient en faire de même avec les Mackintosh lorsque les Macphersons se décidèrent à prendre part au combat pour mettre en déroute les Camerons !

L'arbitrage royal

Mais ce n'était pas fini : indignés par cette « trahison », les Davidsons continuèrent leurs campagnes contre les Macphersons qui réclamaient toujours leur place à la droite des Mackintosh. L'affaire fut portée devant le roi d'Ecosse, Robert III à Perth en 1396. Trente Macphersons durent alors affronter trente Davidsons dans un pré public et combattre jusqu'à la mort...

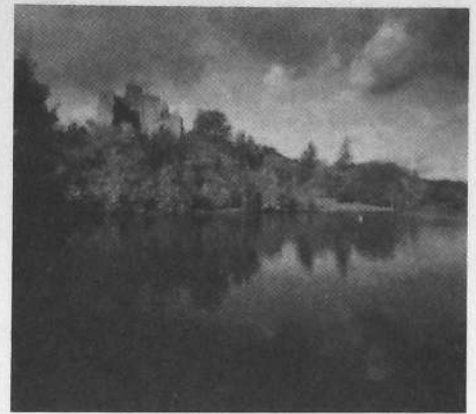
Les Macphersons perdirent 19 hommes et les Davidsons 21. Mais rien n'était prouvé. Certes, le pouvoir royal écossais tirait avantage à voir s'affronter les clans dans des querelles inutiles plutôt que de les voir s'unir contre lui, ce qui eût été une grande menace. Cette menace se concrétisa inévitablement avec les « Seigneurs des Isles ». Somerled, fondateur du Clan Donald avait été Lord of the Isles : aussi son petit-fils devint-il chef de clan à son tour et porta le titre de Seigneur des Isles. En tant que tels, les MacDonnalds formaient le clan le plus puissant d'Ecosse. Leur autorité s'étendait sur tout l'ouest du pays et sur les îles (voir carte ci-contre). Donald, second Seigneur des Isles n'était pas satisfait de sa puissance ; aussi commença-t-il par signer un traité d'alliance avec l'ennemi de l'Ecosse, le roi d'Angleterre, Henry IV.

Lorsque la nièce de sa femme, la comtesse de Ross renonça à son comté pour entrer dans un couvent, Donald déclara immédiatement le comté vacant. Mais Buchan, fils du Régent d'Ecosse et oncle de la comtesse de Ross, réclama le titre. Donald décida de rallier les clans, les MacLeans de Mull, les MacLeods de Skye, les Camerons de Lochaber et le Clan Chattan : en tout plusieurs milliers d'hommes. Cette force considérable, comptant sur l'aide d'Henry IV, marcha sur Aberdeen qu'ils avaient l'intention de piller, bien sûr ! En juillet 1411, les clans Donald se heurtèrent à une armée bien

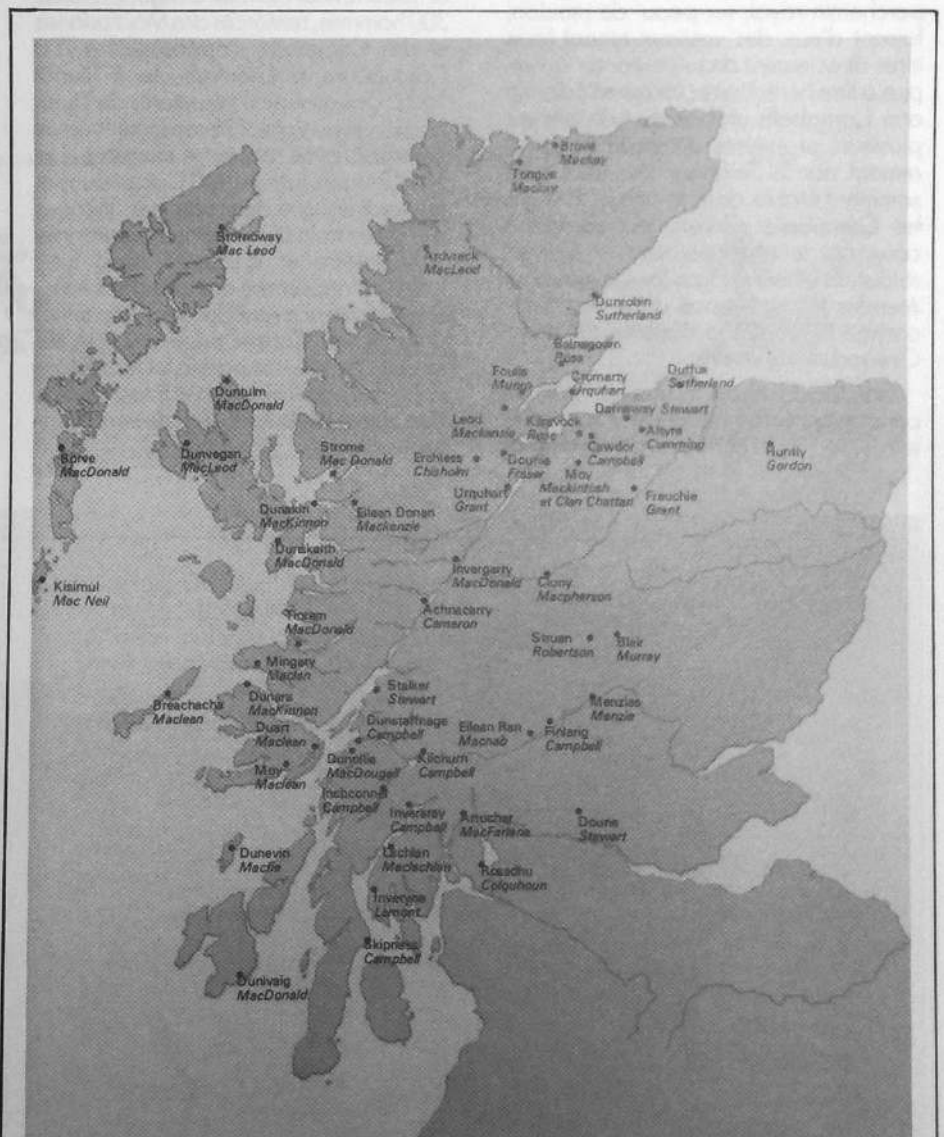


Castle Tioram, sur une île du Loch Moidart était aux MacDonnalds de Clan Ranald.

Inchconnel dans le Loch Awe passe au XIV^e siècle des MacDougalls aux Campbells.



Ivergarry Castle sur le Creeag au Fhithich sur le Loch Oich était le siège des MacDonnalds de Glengarry.



Carte des principaux châteaux des chefs de clan, sous Jacques VI (1566-1625) habités par le chef de clan ou les collatéraux.

équipée d'Écossais des Basses-Terres dirigée par Alexander Stewart. Un carnage incroyable eut lieu à Harlaw : les hommes de Donald détruisirent plus de la moitié de l'armée ennemie, laissant quelque 300 morts. Mais leur supériorité numérique ne leur donna pas l'avantage sur le terrain. Cette semi-défaite de Donald ne lui donna pas une position confortable : il renonça à ses prétentions sur le comté de Ross et devint le vassal de la couronne écossaise.

Ne posant plus une sérieuse menace pour la couronne, Jacques IV abolit la Seigneurie des Isles (Lordship of the Isles) en 1493 et ce titre purement nominal est aujourd'hui la possession du... Prince Charles de Galles.

Quand les Campbells asservissent les MacGregors...

Si les MacDonalds renonçaient à tout pouvoir autonome, par contre les Campbells relevèrent la tête. Le nom Campbell provient du gaélique « cam beul » (bouche tordue). Jacques/James IV renforçant son autorité, confirma nombre de chefs de clans dans leur propriété par un parchemin royal, sur peau de mouton, faisant d'eux des vassaux tenant leurs titres directement de la couronne et non plus à titre héréditaire. Jacques IV donna aux Campbells un bail de trois ans sur plusieurs propriétés détenues antérieurement par le Seigneur des Isles. Puissamment établis dans le comté d'Argyll, les Campbells offrirent leur soutien à ceux qui leur donneraient le plus en retour. Ils utilisèrent tous les moyens pour étendre leur influence dans ce comté, comme le montre la destinée des MacGregors, leurs voisins.

Les MacGregors n'avaient pas de concession écrite du roi pour leurs territoires : fort de la confirmation royale leur

donnant les terres du comté d'Argyll, les Campbells demandèrent une rente au clan MacGregor. Les hommes du clan trouvèrent odieuse cette idée de payer une rente au « Mac Chaelein Mor » (grand fils de Colin, titre sous lequel le chef du clan Campbell est toujours désigné). Au fur et à mesure que les terres des MacGregors étaient prises par les Campbells, ceux-là devenaient des « broken men » ; le chef du clan MacGregor devint un simple locataire des Campbells de Glenlorchy... Pour survivre, les MacGregors commencèrent à organiser des raids sur Perth et Stirling. Mais leur situation était désespérée. Le dixième chef MacGregor fut capturé et décapité le 7 avril 1570 à Balloch devant des gens invités pour l'occasion !

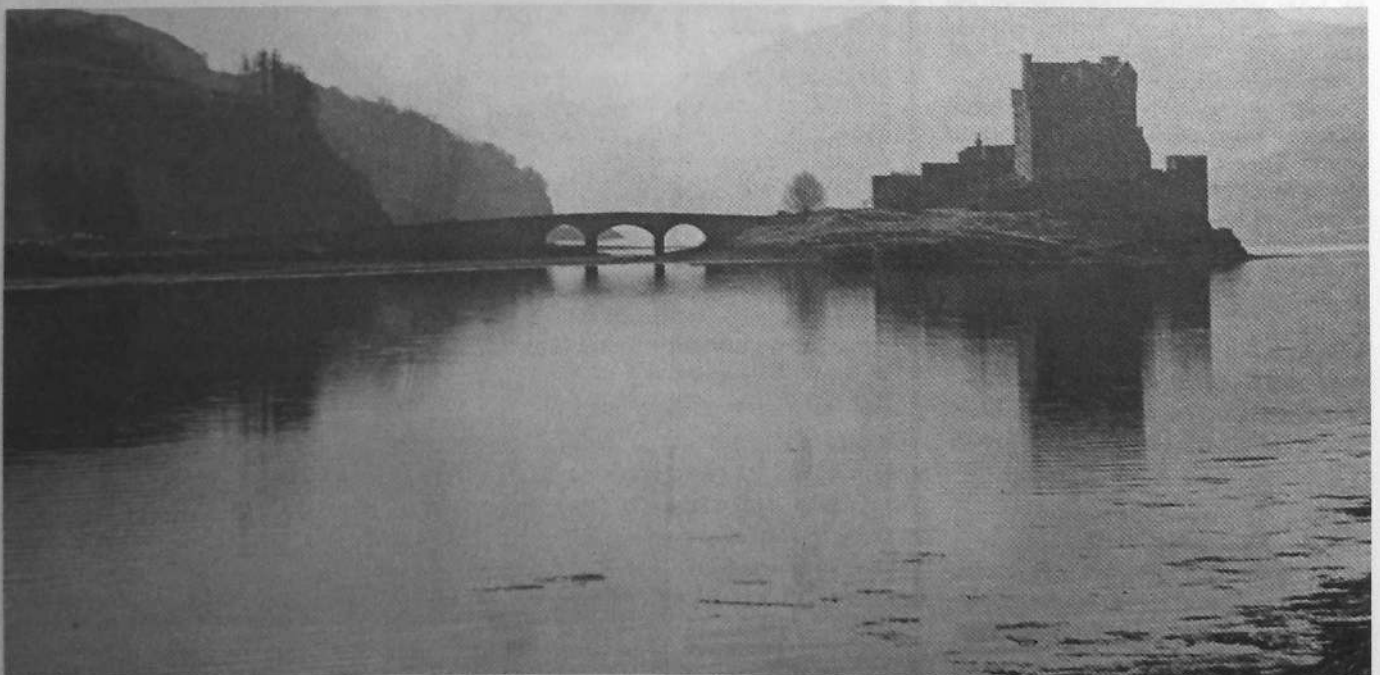
En 1603, les Campbells décidèrent d'en finir avec les MacGregors : pour arriver à leurs fins, ils firent montre d'un cynisme étonnant. Le comte d'Argyll, chef du clan Campbell encouragea une querelle entre les MacGregors et les Colquhouns de Luss, dans le comté de Dumbarton, avec pour objectif de s'emparer du territoire de Luss, qui comptait 300 vaches, 100 chevaux, 400 moutons et 400 chèvres. Les MacGregors, forts de 300 hommes, renforcés des MacFarlanes et des Camerons, s'opposèrent à 700 Colquhouns à Glenfruin, le 8 février 1603. Des groupes d'étudiants de Dumbarton et du Vale of Leven étaient venus assister à cette rencontre macabre. Les MacGregors tuèrent 140 Colquhouns et ne perdirent que deux hommes. Jacques IV était en train d'unir les deux couronnes d'Angleterre et d'Écosse : aussi fut-il furieux d'apprendre que des clans écossais se massacraient dans son royaume. Il réunit son Conseil privé et avant de quitter l'Écosse, mit hors la loi les... MacGregors, abolit leur nom et interdit à plus de quatre membres du clan de se rencontrer.

Tous les espoirs que les MacGregors mettaient dans les autres clans pour les aider disparut rapidement. Bien au contraire, les Lochiels, les Camerons et autre Clan Ranald s'empressèrent de persécuter les hors-la-loi ! Bien entendu, Mac Chaelein Mor se surpassa dans cette entreprise abominable. Alastair MacGregor, le 11^e chef, se soumit au comte d'Argyll en échange d'un sauf-conduit pour l'Angleterre où il voulait se rendre pour plaider sa cause et celle de son clan. Argyll accepta d'emmener MacGregor jusqu'à Berwick — ville frontière entre l'Écosse et l'Angleterre — puis le ramena à Edinburgh où il le fit exécuter... En dépit de cette mise au ban de la société qui dura 139 ans, le clan MacGregor fut réhabilité en 1775 : il comptait à cette époque 826 hommes connus sous le nom de MacGregor, ce qui montre la remarquable cohésion familiale en dépit des persécutions.

(2^e partie dans le prochain numéro)



Sir Duncan Campbell de Glenorchy (1619).



Le château de Eilean Donan à l'embouchure du Loch Duich.

Les origines des clans

Des différents termes employés pour désigner une parenté (comme « cinél », « siol », et « sliochd »), le mot « clann » est le plus connu et le plus utilisé. Littéralement, « clann » signifie « enfants » ; dans la société médiévale des Highlands, ce terme était employé pour désigner une parenté patriarcale, les membres issus d'un même ancêtre. Dans un autre sens qui n'est plus d'usage, un clan pouvait aussi inclure les clients et les gens dépendants de cette parenté.

Les arbres généalogiques traditionnels auxquels se réfèrent de nombreux Highlanders, ont survécu jusqu'à nos jours grâce à leurs éponymes (noms du père) mais il est difficile de s'y fier et souvent les sources sont insuffisantes pour démontrer que l'on appartient bien à tel ou tel clan. Néanmoins, il est possible d'identifier de nombreux éponymes par leur rôle historique. Bien sûr, il y a des exceptions, des figures mythiques comme celle du héros Diarmaid O Duibne, qui serait l'ancêtre des Campbells !

Il faut remonter au X^e siècle pour voir mentionner dans le « Book of Deer » (Le Livre du Cerf), un manuscrit gaélique actuellement à la Bibliothèque de l'Université de Cambridge, deux clans : le Clann Channan et le Clan Morgainn. Ces clans sont sans doute antérieurs à 1100, mais rien ne permet de le prouver. Les éponymes des clans des Highlands peuvent être datés à partir de 1150-1350. C'est ainsi que Dugald, descendant des MacDougalls (fils de Dougall ; mac, en gaélique, mab en breton et en gallois ont la même racine celtique), remonte à la fin du XII^e siècle. Fingon (Mackinnon) date de la même époque. Donald (MacDonald) est du début du XIII^e siècle, tout comme Lagman (Lamont) et Gilleoin (MacLean). Gregor (MacGregor) date du XIV^e siècle. Parfois une parenté est segmentée au profit d'un nouvel éponyme : les descendants de Somerled étaient connus pendant une certaine période comme le Clann Somhairle et plus tard ce clan se partagera entre le Clan Donald, le Clan Dugall et le Clan Ruari.

La question est de savoir pourquoi les clans des Highlands sont apparus au cours de la période 1150-1350. La réponse n'a pas encore été donnée. Il est toutefois intéressant de noter qu'en Irlande gaélique, les éponymes appartiennent souvent à une période beaucoup plus ancienne qu'en Ecosse : c'est ainsi que les O Neills descendent de Niall Glundubh (mort en 919), les O Connors descendent de Conchobar (mort en 973) et les O'Brien viennent en droite ligne de Brian Boromhe (mort en 1014).

En termes généalogiques, les origines des clans sont étonnamment variées. Quelques clans comme les MacFarlanes descendent des chefs de provinces ; d'autres comme les MacNabs proviennent d'ancêtres ecclésiastiques. Mais tous les noms de clans ne sont pas d'origine gaélique : les MacLeods et les Gunns sont d'origine scandinave, les Frasers et les Chisholms ont des ancêtres normands, les Gabraiths et les Campbells descendent des Bretons du Strathclyde.

KEPPOCH



DUNNYVEG AND THE GLENS



EARLS OF ANTRIM



SLEAT



Le kilt

Le terme de « kilt » est étranger à l'Écosse et semble avoir été introduit au XVIII^e siècle. Sa forme gaélique est « féileadh ». Les peuples celtes d'Irlande ont, semble-t-il adopté ce costume des Romains, qui ne les avaient pourtant pas conquis... Étrangereté de l'histoire ! La « tunica » se déroulait en une longue toile appelée « léine ». Par dessus, on portait un « brat » ou pélerine. La plus ancienne description des Gaëls écossais portant ce genre de costume se trouve dans « The Life of Aodh Ruadh O Domhnaill » de Lughaidh O Cleirigh (Irish Text Society, vol. 42, pt. I, 73) qui décrit les habitants des Hébrides en 1594 : « Leur habit extérieur était une cape chinée de plusieurs couleurs avec des franges... Une ceinture leur ceignait les reins par dessus leur manteau ». Cependant, l'auteur emploie le mot « brat » qui semble différent du

costume que portaient les Irlandais à cette époque (XVI^e siècle) et serait plutôt le « féileadh mor » (le grand kilt). Contrairement au « brat », la pélerine n'était pas taillée mais formait une simple pièce de tissu de 1,50 m de large sur 5,50 m de longueur. Celui qui la portait faisait des plis creux en la mettant à plat par terre avant de l'attacher par une ceinture autour de la taille. Le bas du kilt était remonté par dessus l'estomac et pendait comme un tablier, sans atteindre les genoux.

Le reste du vêtement, s'il n'avait pas été remonté sur l'épaule, était attaché avec une épingle ou une broche. En cas de pluie, on pouvait mettre sa tête à l'abri sous le tissu attaché à l'épaule. La nuit on pouvait l'utiliser comme une couverture que l'on mouillait afin de produire une plus grande chaleur.

Une illustration de la façon de porter le

kilt a été publiée par Edward Burt dans son livre « Letters from a Gentlemen in the North of Scotland » (1725-6). Six gravures datant de 1743 montrent des soldats du régiment des Black Watch et donne des détails plus explicites de ce vêtement adopté par l'armée. Mais les costumes évoluent comme les hommes : c'est ce que l'on appelle la mode. Le traditionnel « féileadh mor » a cédé la place au « féileadh beag » ou kilt court. Il paraissait plus pratique de séparer le « féileadh mor » en deux parties, de façon à garder le tissu et ses plis entre la taille et le genou en permanence, les plis étant cousus. C'est le vêtement que nous connaissons aujourd'hui sous le nom gaélique de « féileadh beag » ou sous le terme anglais de « kilt ». L'utilisateur peut désormais utiliser le kilt comme un plaid de différentes façons et s'en défaire quand il est mouillé sans avoir à l'enlever entièrement.

La Révolution française et l'ordre symbolique

par Suzanne Citron

Jusqu'en 1789, le royaume de France est une mosaïque de territoires progressivement « réunis », de statuts divers (« agrégat inconstitué de peuples désunis » pour Mirabeau). Le roi condense dans sa personne l'ordre du sacré, et de son pouvoir procède une administration surtout financière qui enserme les provinces ou les États dans ses filets.

La nation révolutionnaire une et indivisible

Les révolutionnaires transfèrent dans la Nation l'espace du pouvoir jusque-là incarné dans le Roi. L'absolu condensé dans le corps du Roi, oint de Dieu, s'investit dans le corps des représentants de la Nation réunis en assemblée « une et indivisible ». La Nation devient l'absolu, source de tout pouvoir. Postulée comme entité méta-politique elle se substitue à Dieu : en elle se maintient, mais de façon occulte, l'ordre du sacré.

L'abbé Sieyès fut le grand énonciateur, le prophète de la Nation absolutisée. « La nation existe avant tout, elle est l'origine de tout » (dans *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?*). Dès lors s'insère dans la logique du discours révolutionnaire la référence implicite à la Nation sacralisée. Cette totalité nouvelle exige une révolution culturelle, une recomposition de l'espace et du temps. Les révolutionnaires veulent effacer tout souvenir d'histoire. « Tout doit être nouveau en France, nous ne voulons dater que d'aujourd'hui » déclare Barère. La Constituante redécoupe l'espace en départements, la Convention invente un nouveau calendrier.

Mais la Nation, héritant des attributs du Roi, inscrit dans le jeu politique le manichéisme totalitaire : quiconque combat le pouvoir révolutionnaire en place combat la Nation incarnée dans la République, elle aussi « une et indivisible ». La Terreur est justifiée qui élimine les ennemis de la République. Contrairement à la société anglaise qui reconnaît une double source au pouvoir (la monarchie, la société civile), la Révolution française en se « jacobinisant » récusse tout contre-poids émanant d'ailleurs que du Centre du pouvoir. La Convention, puis en son sein la faction triomphante, puis Robespierre seul contre les autres, détiennent la « Vérité ». Cela enclenche l'engrenage des exclusions mortelles et l'éradication de tout « fédéralisme ».

Parallèlement l'image de la France se spatiale comme un tout aux frontières naturelles, préfiguré par l'ancienne Gaule. « Le système fédératif serait l'arrêt de mort de la République française », écrit l'abbé Grégoire dans son rapport sur l'incorporation de la Savoie à la France le 27 novembre 1792. C'est le même abbé Grégoire qui inspire l'enquête sur les « patois de France », tandis qu'un conventionnel député des Hautes-Pyrénées, Barère de Vieuzac s'exclame : « Citoyens, vous détestez le fédéralisme politique, abjurez celui du langage. La langue doit être une comme la République ».

Une histoire de la nation. L'inculcation républicaine

Au long du XIX^e siècle qui oppose le Rouge et le Noir, le passé est reconstruit à partir du postulat de la Nation sans commencement. Les histoires libérales relaient les abrégés royalistes mais maintiennent la pseudo-continuité des « trois dynasties », les trois « races » (Mérovingiens, Carolingiens, Capétiens), posée par l'histoire royaliste depuis les *Grandes Chroniques de France* du XIII^e siècle. Augustin Thierry voit dans les Capétiens les restaurateurs de la souveraineté d'une race « indigène » dominée un temps par les « tudesques ». Pour Michelet, la France est l'œuvre du Peuple dont l'unité spirituelle en latence se révèle en Jeanne d'Arc et dans la Fête de la Fédération. Pour lui aussi la domination carolingienne est le fait des « Allemands ». Michelet, comme Augustin Thierry, construisent un schéma historique dans lequel la France n'a pas de commencement.

Parallèlement Amédée Thierry (le frère d'Augustin) puis Henri Martin consacrent les Gaulois comme ancêtres originels des Français. Fils d'une nation sans commencement, les Français sont désormais pourvus d'aïeux immémoriaux. La *commune origine gauloise* donne à la nation une et indivisible son homogénéité raciale (la « race » est un concept flou mais très utilisé au 19^e siècle) et sa cohérence culturelle.

Dûment installée au début des années 1880, la troisième République, enracinée dans la mémoire de la Révolution, dispose d'un outillage idéologique et historiographique qui va lui permettre de « nationaliser » les petits paysans de Bretagne, du Pays basque, de l'Occitanie, de la Corse, des Antilles... Dans l'école républicaine se met en place tout un dispositif destiné à permettre l'unification linguistique autour du français, langue des élites sociales et intellectuelles, et à inculquer, avec les ancêtres gaulois et Vercingétorix, le patriotisme d'une France au-dessus de tout soupçon, la France-messie de Michelet, la nation une, indivisible et sans commencement.

Le rôle de l'enseignement de l'histoire à l'école primaire apparaît comme capital pour la création d'un nouvel imaginaire collectif autour d'un schéma du passé dont l'objectif est la *légitimation* des conquêtes et annexions qui ont « fait la France » à travers une histoire célébration du pouvoir. Ce schéma modélisé pour des décennies par le « Petit Lavis » ignore dans sa logique la spécificité et le passé des pays annexés. C'est une histoire de la nation une et indivisible symbolisée par un Panthéon de grands personnages qui incarnent le passé de l'État-nation.

Point de place, dans ce schéma pour Nominoé, pour la résistance de la duchesse Anne face à Charles VIII, ou pour la révolte des Bonnets Rouges...

Pour plus de détails sur la construction historiographique qui est le socle de l'histoire républicaine et sur d'autres points, je me permets de renvoyer à mon livre : *Le mythe national. L'histoire de France en question*. Ed. Ouvrières, EDI. 1987.



En vente
à Dalc'homp Soñj
au prix de 70 F
+ 15 F port

Le visage et les masques du fédéralisme breton

par Daniel Le Couédic

Après avoir été chanté à la façon d'une épopée aux héros purs, tendus vers un absolu de dignité et de justice ou, au contraire, honni, sali, dans un semblable manichéisme, le *Mouvement breton*, peu à peu, s'est offert à des analyses plus fines et à des jugements moins entiers. Hormis les plaidoyers *pro domo*, deux grandes visions des choses ont alors été proposées pour se substituer à leurs devancières. Les uns, découvrant la faiblesse des effectifs militants, surpris par d'étonnantes contradictions et d'innombrables scissions suggérèrent qu'en fait de mouvement, il n'y avait jamais eu autre chose qu'une saynète improvisée par quelques propagandistes plutôt plaisants ou plutôt sinistres selon qu'on leur accordât le bénéfice de la naïveté ou l'opprobre d'une ambition démesurée. D'autres s'employèrent à classer car, pensaient-ils, après une courte période empreinte de jeunesse et de romantisme, chacun aurait été conduit à choisir son camp : la droite extrême qui, inévitablement, devait mener à la compromission ou la gauche généreuse, ouverte au monde mais destinée à demeurer incomprise.

Sans doute ces deux approches ont permis d'intéressantes avancées, mais elles furent encore insuffisantes et d'autant plus trompeuses qu'elles étaient porteuses d'une part de vérité. Une illustration nous en est fournie par le récent regain d'intérêt pour la composante fédéraliste de l'*Emsav* et par le nouvel éclairage porté sur la personne de Maurice Marchal (1900-1963). Plusieurs publications ont retracé les grands traits de l'action menée dans la courte période, 1931-1935, où parut *La Bretagne fédérale*. Elles ont omis, cependant, de resituer les idées dans un contexte plus général, et les hommes dans le réseau de leurs fréquentations : trop souvent, encore, le *Mouvement breton* est considéré *sui generis* quand il fut, à bien des égards, la déclinaison, certes originale, de principes forgés ailleurs.

Au plan de la méthode, il faut d'emblée se défier de l'apparente équivalence qu'il y aurait entre l'adhésion à l'idée fédérative et un positionnement

clair et sans nuance à gauche de l'échiquier politique. Cet *a priori* fréquente à deux raisons probables. D'abord, il est généralement admis qu'à défaut d'en être le père, Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) fut le théoricien le plus conséquent du fédéralisme « intégral » ; or, incontestablement, l'homme de 1848 est au Panthéon de la gauche révolutionnaire. Ensuite, et plus près de nous, ceux qui usèrent du concept dans les années 1970 avaient bien souvent, selon le jargon de l'époque, un passé « gauchiste ». C'est donc par encadrement — un homme de la première moitié du XIX^e siècle, des militants du XX^e finissant — que le fédéralisme de l'entre-deux-guerres est rétrospectivement associé à une famille de pensée. En Bretagne comme ailleurs, les choses furent plus complexes ; pour s'en convaincre, il n'est qu'à relire *La Patrie bretonne* : cette feuille catholique qui ne cachait pas ses sympathies pour la réaction, ne s'en disait pas moins, en 1929, « journal fédéraliste ».

En guise de rappel

Un congrès exceptionnel du *Parti autonomiste breton* (P.A.B.) avait été convoqué le 11 avril 1931 par une direction empêtrée dans de délicats problèmes de finances et soucieuse d'obtenir quitus de sa gestion. Ce fut l'occasion de vider une querelle qui couvait depuis trois ans déjà : problèmes de personnes et problèmes de doctrines. Dans l'atmosphère de drame et de coups de théâtre que connurent tous les groupuscules, Olivier Mordrelle (1901-1985) et François Debauvais (1903-1944) démissionnèrent de leurs responsabilités plutôt que d'être mis en minorité. Un scrutin hâtivement organisé plébiscita M. Marchal : il fit savoir qu'il n'avait pas été candidat et que, depuis trois ans, il n'était plus membre du parti (1). En fait, la nouvelle tendance majoritaire ne savait que faire de sa victoire à la Pyrrhus : le journal lui-même, criblé de dettes, était regardé avec méfiance. Ce que O. Mordrelle, avec son sens de la formule, a nommé « une

crise ministérielle» (2) était la mort du parti. Dans la confusion qui suivit, le mouvement s'éparilla. Trois tendances se dégagèrent. L'une regroupait, outre M. Marchal dans l'expectative, quelques-uns des premiers adhérents de l'*Unvaniez yaouankz Breiz* dont Goulven Mazéas, acquis aux principes fédératifs que propageait depuis des années un militant plus âgé, fameux pour son érudition musicale et connu pour avoir élargi sa réflexion à d'autres horizons que bretons : Maurice Bourgeois (dit Duhamel) (1884-1940). Il avait fait du fédéralisme international, le but de son action politique. Le 12 septembre 1927, il l'avait inscrit dans les statuts du *Comité central des minorités de France (C.C.M.F.)* constitué à Quimper avec des Alsaciens et des Corses. Le 25 mars 1928, à Paris, devant la section locale du P.A.B., il avait disserté sur le thème et déjà mis en avant les grandes options qu'il défendait avec conviction, en août, au congrès de Château-lin. Le fédéralisme était donc devenu la ligne politique du parti qui avait mis sous l'éteignoir ses vieilles antennes. Mais M. Duhamel avait subordonné ce c'était à la simple affaire d'opportunisme, aussi s'était-il retiré du mouvement après s'en être expliqué dans *Breiz Atao* dont il avait assuré la rédaction en chef (3). Il n'en était pas moins demeuré l'une de ses autorités morales. Une seconde faction, réduite à la portion congrue, regroupait les fidèles de O. Mordrelle. Un troisième courant enfin, livrait son sentiment dans *War Sao*, disant combien il lui semblait étrange de voir les maigres effectifs du parti s'entre-déchirer au nom de principes somme toute peu éloignés les uns des autres sinon par les mots dont on

la Patrie Bretonne

Journal Fédéraliste
paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Tout ce qui est Breton est nôtre

N° 20 15 Février 1929 2^e Année

Tour des prunes!

Un appel aux militants bretons en faveur de l'union (révisé)

Les dévotions bretonnes
Il nous faut publier trois lettres...
A la suite de Breiz-Atao...
A la suite de Breiz-Atao...
A la suite de Breiz-Atao...

Ce que la Bretagne paye d'impôts

Lettre à M. Fortin
Sénateur Catholique de Bretagne

Mon cher sénateur...
Voilà ce que la Bretagne paye d'impôts...
L'impôt sur le revenu...
L'impôt sur les bénéfices...
L'impôt sur les successions...

tion dont il était coutumier — y avait écrit un article sur le fédéralisme international où l'on apprendait qu'il avait, sur le thème, prononcé le 16 mai une « remarquable conférence » (4). Notre homme s'en prévalut longtemps pour affirmer qu'il était à l'origine de l'intérêt porté à la chose et rappelait volontiers qu'il avait fait de l'organe du P.A.B. la « revue mensuelle du nationalisme breton et du fédéralisme international ».

Les fédéralistes, peu soucieux d'avoir à satisfaire les créanciers, abandonnèrent *Breiz Atao* au bénéfice de l'éphémère *Nation bretonne*. F. Debauvais, obstiné et convaincu de son bon droit, recueillit le titre « historique » et s'employa à la faire repartir. Au combat de la confusion, après une ultime réunion de conciliation qui se tint à Guingamp, le 19 juillet 1931, la rupture fut consommée. En novembre naquit la *Ligue fédérale de Bretagne* et, sitôt, parut son journal au titre évocateur : *La Bretagne fédérale*. Quelques mois plus tard était fondé le *Parti national breton (P.N.B.)* second du nom, qui consacrait l'apparente dichotomie du cosmos politique armoricain.

Philippe Lamour ou l'horizon élargi

En 1931, trois journaux — quatre si l'on compte le météorique *Eur Ger* — paraissaient donc, appelés souvent à en découdre pour convaincre un lectorat maigre et perplexé. Chacun revint sur les désaccords du passé, proposa des perspectives et, de surcroît — nous en venons à

notre propos — s'évertua à l'élargissement du cercle de ses relations. On vit les initiatives d'un Philippe Lamour (n. 1903) supposé suffisamment connu pour que jamais on ne le présentât.

Il avait alors 28 ans et déjà, pourtant, un important passé militant. Jeune avocat tenant part par la vie publique, il était entré en révolte contre la médiocre routine d'avant-guerre que l'on voyait renaître. D'abord séduit par l'activisme de la branche novatrice de l'*Action Française*, il avait suivi Alfred-Georges Gressent (dit Valois) dans sa dissidence, et fut d'ailleurs son défenseur lors du retentissant procès qui l'opposa à ses anciens amis (5). Georges Valois, longtemps

BREIZAD DEFREDO
TREITOUR BIKEN
KENTOC'H MERVEL

WAR ZAO

JOURNAL POPULAIRE BRETON

Mour : Louis DEBRIEN
Mour : Kallou Gouezpenn

POUR REBATER LA
BRETAGNE

Chaque Breton doit
apporter sa pierre à
BREIZ ATAO
et à WAR ZAO

usait pour le désigner. Ce petit noyau fit paraître cinq numéros de son journal avant que la feuille devint l'étonnant « organe officiel du parti breton nationaliste révolutionnaire ». Notons, ironie de la propriété sur les titres de presse, que *War Sao*, autrefois, avait été l'une des publications associées à *Breiz Atao*. En 1926, sous le pseudonyme *Ar Gedour*, O. Mordrelle — dans une auto-célébra-

BREVET

EUR GER...

BULLETIN MENSUEL BRETON
BRETAGNE - BREIZAD - BREIZ ATAO - BREIZ ZAO

Vers l'organisation d'une minorité agissante
ou la mise en pratique du précepte :
« Aide-toi, le Ciel t'aidera »

Leur mot était inspiré par les idées d'émancipation politique...
Ils ont écrit, les auteurs de l'initiative, par leur propre...
Ils ont écrit, les auteurs de l'initiative, par leur propre...
Ils ont écrit, les auteurs de l'initiative, par leur propre...

- (1) M. Marchal s'était déjà éloigné de *Breiz Atao* de 1921 à 1924. Le 15 juillet 1928, il démissionna d'un parti qui, sans son accord, le fit membre d'honneur.
- (2) Entretien avec O. Mordrelle, le 8 septembre 1984.
- (3) « Un départ », in *Breiz Atao* n° 139, 28 février 1931, pp. 1-2.
- (4) Ar Gedour, « Le fédéralisme international », in *War Sao* n° 18, mai 1926.
- (5) Valois Georges, *Basile ou la politique de la calomnie*, Paris, Librairie Valois, 1927.

maurassien, avait vainement tenté, naguère, d'opérer un rapprochement fécond entre l'Action Française et le monde ouvrier. A l'époque, Georges Sorel (1847-1922) revenait du marxisme orthodoxe et louvoyait dans les sentes d'une entente révolutionnaire dont il n'écartait plus la droite nationale : pour un mouvement marqué du sceau de la réaction et soucieux de se redéployer, il était un allié inespéré. En 1911, était donc né un *Cercle Proudhon* dont le nom disait clairement quelle ombre tutélaire couvrait l'union (6).

Seulement, G. Sorel et ses plus proches collaborateurs — J. Darville (dit Edouard Berth) et Hubert Lagardelle (1874-1958), ancien directeur du *Mouvement socialiste* — s'étaient lassés des intrigues roya-



Georges Valois.

listes. Malgré l'échec, et bientôt sor-départ de l'Action Française, G. Valois n'avait pas renoncé à son idée. Au contraire, il avait prétendu la matérialiser en créant le *Faisceau des producteurs et des combattants* où Ph. Lamour et H. Lagardelle l'avaient rejoint. On y professait que « fascisme et bolchévisme (étaient) une même réaction contre l'esprit bourgeois et ploutocratique » (7) et

(6) Cf. « Déclaration » in *Cahiers du Cercle Proudhon*, vol. I, janvier-février 1912, p. 1.

(7) Valois Georges, *La révolution nationale*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1924, p. 151.

(8) Valois Georges, *Un nouvel âge de l'humanité*, Paris, Nouvelle Valois, 1928, p. 129.

(9) « Pourquoi War Sao », in *War sao* n° 1, 5 juillet 1931, p. 1.

(10) « Ligne générale », in *Plans* n° 2, février 1931, pp. 5-9.

(11) « Deuxième étape », in *Plans*, 20 avril 1932, pp. 2-4.

(12) Sternhell Zeev, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Edition Complexe, 1987, p. 242.



P.J. Proudhon, *inspirateur des Gauches*, par Gill in "L'Eclipse" n° 97, 21/2/1869 (Doc. D. Le Couédic).

l'on s'émerveillait devant « l'état technique et fédératif construit par le prolétariat des républiques soviétiques » (8). Toutefois, esprit indépendant, largement ouvert à l'idée d'une Europe fédérée et peu soucieux de s'arc-bouter sur le cadre français, Ph. Lamour était entré rapidement en conflit avec son mentor qui l'avait exclu, en 1928, d'un mouvement qui allait à vau-l'eau. Il avait alors fondé, avec Pierre Winter, un *Parti fasciste révolutionnaire* qui ne convainquit guère.

Ce chemin rondement parcouru et quelques causes politiques brillamment défendues avaient assis sa réputation. Si bien qu'en 1930, quand le *P.A.B.* avait décidé de présenter la candidature de G. Mazéas (1895-1981) aux élections législatives partielles de Guingamp, c'est très naturellement qu'à l'initiative de M. Duhamel on avait fait appel, pour donner de l'ampleur à cette campagne, à ce redoutable bretteur, pourfendeur de l'État centralisateur et de la classe politique traditionnelle. Les premiers contacts avaient probablement été noués à Genève, en 1928, à l'occasion du *Congrès des minorités nationales européennes*. Plus surprenante fut sa participation au Congrès de Saint-Brieuc, le 6 septembre de la même année. Avec l'éloquence et la force de conviction qu'on lui connaît, il avait tonné contre le séparatisme et plaidé pour la suppression des frontières, menaçant de se retirer —

déconvenue dont on se dispensa — si sa façon de voir n'était pas partagée (9).

Un corps de doctrine

L'année même où s'effondrait le *P.A.B.*, Ph. Lamour faisait paraître une revue de doctrine. Elle fut beaucoup lue au sein de l'*Emsav* et souvent citée : il apparaît donc opportun de s'y attarder, pour constater que les voies du fédéralisme eurent parfois d'étranges configurations.

Plans eut sa première livraison en janvier 1931. Le dos de couverture mentionnait une directrice de la publication, Jeanne Walter, un rédacteur en chef, Philippe Lamour, et un comité de rédaction composé de Hubert Lagardelle, Le Corbusier (1887-1965), François de Pierrefeu et Pierre Winter. Le second numéro donna en *édito*, la « ligne générale de l'action que préconisait la revue » ; elle tenait en deux points : — 1° Révision des traités, c'est-à-dire naissance de l'Europe — 2° Substitution à l'économie anarchique libérale de l'économie dirigée du Plan » (10). Un an plus tard, dans une présentation plus modeste qu'avait imposée la perte du principal bailleur de fonds la pensée commune des rédacteurs de cet « organe de doctrine et d'action » était précisée. L'article s'attachait à définir les « buts politiques du mouvement ». Dans l'ordre administratif, il s'agissait d'obtenir la « réduction de l'État à sa fonction administrative de coordinateur et contrôleur des groupes sociaux organisés » et la « représentation (...) par une délégation permanente de la souveraineté populaire s'exerçant aux divers échelons, de la Commune à la Région, de la Région à la République, de la République à l'Union, et de l'Union à la Confédération ». Dans l'ordre économique, c'était l'« organisation de la production et de la répartition en fonction d'un Plan Général rigoureux » que l'on réclamait, précisant que la responsabilité en incomberait aux « producteurs syndicalement organisés dans les diverses branches de la production, possesseurs en commun des moyens de travail ». Au passage, on énumérait les ennemis qu'il faudrait écarter pour atteindre le but : bien sûr, « les gouvernements de requins ou d'aventuriers qui (remplaçaient) le génie par la jactance et se (traînaient) au service des intérêts qui les (dominaient) »,

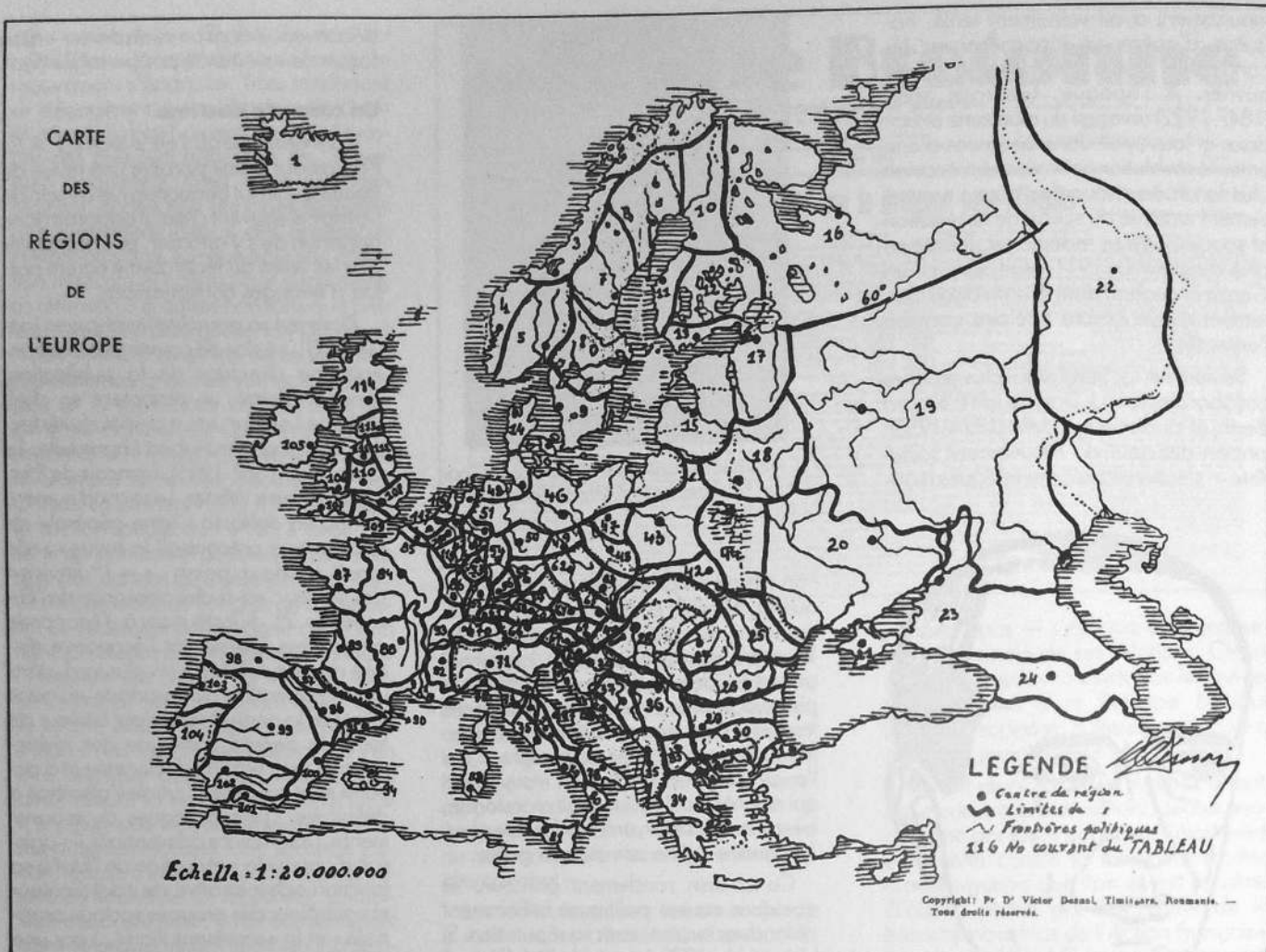
N° 3 2^{ème} Année

PLANS

1^{er} JUIN 1932 BIMENSUEL 3^{ème} 10 N°

ORGANE DE DOCTRINE ET D'ACTION

POUR UNE NOUVELLE UNITÉ



mais encore et surtout « tous ceux qui par routine, paresse d'esprit ou intérêt, (restaient) embourbés dans les marécages du régime parlementaire, dernière expression des situations individualistes au rôle historique épuisé » (11). Pour Zeev Sternhell, la revue, incontestablement, incarnait le « type quasi parfait d'un fascisme orienté vers la technique (...) mais aussi vers une société organique, harmonieuse, la société de l'homme réel » (12). Cette notion d'homme réel avait été avancée dans la première livraison de *Plans* sous la plume de H. Lagardelle, et précisée par Ph. Lamour dans une « lettre du Pays sain » adressée d'Ouessant en mars 1932 (13). Il faut s'arrêter sur l'emploi de *fascisme*. Les mots ont pris, depuis les années trente, une épaisseur qu'il n'avaient guère alors, et la défiance s'impose face à toute interprétation qui mesurerait à l'aune d'aujourd'hui les considérations d'hier. A *Plans*, on ne fut inconditionnel d'aucun système, d'aucune personnalité. Certes, on ne cacha pas son intérêt pour l'U.R.S.S. le « pays du plan »; pour l'Italie aussi quand on y contestait la propriété des moyens de production, mais c'était, tout aussitôt, pour dénoncer « la confusion idéologique du régime » (14). La dérive hitlérienne de l'Allemagne, quant à elle, ne reçut aucun assentiment; *Mein Kampf* était apparu « redoutablement fumeux, chaotique et redondant » et Hitler d'une « indigence lamentable » (15). M. Duhamel, dans *Breiz Atao*, n'avait pas dit

autre chose (16). Le 30 avril 1932, *Plans* avait livré, en éditorial, l'itinéraire de la « deuxième étape » qu'il convenait de parcourir, la doctrine étant établie. « Le monde à base individualiste qu'il soit romain, chrétien ou issu des droits de l'homme a fait son temps. Le monde collectif est né » lisait-on, avec, en conclusion, qu'il fallait « détruire l'individualisme juridique, le libéralisme économique et l'impérialisme politique ». C'était la mission assignée aux *Groupes Plans* que la revue avait organisés en France, en Suisse, en Belgique et en Allemagne où *Gegner* la relayait. Il s'agissait de « susciter la prise de conscience révolutionnaire » et « de préparer les cadres nécessaires d'un nouvel ordre » (17). *War Sao*, au troisième âge de son histoire, notait alors que « la lecture de *Plans* dont Ph. Lamour (était) le rédacteur en chef (était) particulièrement instructive » (18). C'était un sentiment partagé par *La Bretagne fédérale* qui, le 23 septembre 1932, reprit à sa une, *in extenso*, un « excellent article publié dans la revue *Plans* par Philippe Lamour qui (...) (continuait) de s'intéresser de près à notre

Victor Deznoi, carte des régions de l'Europe in *Plans*, n° 1 (3^e année), février 1933.

mouvement fédéraliste breton » (19). De très près, à vrai dire, professionnellement tant qu'idéologiquement, puisqu'il était alors l'avocat de Théophile Jussset inquiet après l'attentat qui, le 7 août 1932, avait détruit le « monument de la honte ». Th. Jussset avait peu de choses en commun avec les fédéralistes qui lui reprochaient ses « outrances confessionnelles » et son « antisémitisme désuet » (20) : il n'empêchait, l'occasion était bonne d'en découdre avec l'État centralisateur.

Régions naturelles et patries

Ph. Lamour, d'ailleurs, marqua bien la différence entre sa vision fédérale et l'autonomisme breton habituel : la région, disait-il, « cette unité géographique qui constitue une entité cohérente, ayant ses centres économiques, routiers, ferroviaires, ses marchés logiques, ses besoins et intérêts propres, est souvent aussi une nation naturelle, ayant sa race, sa lan-

(13) Lamour Philippe, « Lettre du pays sain », in *Plans*, 20 avril 1932, pp. 16-17.

(14) « Italie, la confusion idéologique du régime », in *Plans*, 20 avril 1932, pp. 25-26.

(15) Letercier Pierre, « A propos d'un livre d'Hitler », in *Plans*, 20 avril 1932, pp. 20-21.

(16) Duhamel Maurice, « Les événements de la semaine — les Nazis » in *Breiz Atao* n° 125, 2 novembre 1930, p. 1.

(17) « Deuxième étape » in *Plans*, op. cit. p. 3.

(18) « Philippe Lamour », in *War Sao* n° 8, août 1932, p. 2.

gue, sa culture et sa tradition» (21). «Souvent aussi» écrivait-il et nullement «d'abord et surtout» comme on aimait, jusque là, à le dire et à l'entendre dans le *Mouvement breton*. Quelques mois plus tard, on s'essaya, dans *Plans*, à des travaux pratiques sur le thème. Deux géographes proposèrent leur projet de découpage de l'Europe en grandes régions. A nouveau, les notions de culture, de langue, de race ne furent évoquées que pour affiner une première partition fondée sur des critères physiques sensés révéler des potentialités économiques. Le Roumain Victor Deznai additionna la Bretagne, la Vendée et une partie des Charentes pour constituer une *Région 87* commandée par Nantes. L'Italo-suisse Aldo Dami avait défini une *Région 22* comparable à l'actuelle région

administrative, dont Rennes eût été la capitale (22). A. Dami (n. 1898) — qui avait été le collaborateur de G. Valois et allait bientôt devenir le spécialiste de la politique étrangère à *Esprit* — avait été l'un des premiers à s'enthousiasmer lors de la parution, en 1930, de l'ouvrage de M. Duhamel, *La question bretonne dans son cadre européen*. Une feuille volante, supplément à *Breiz Atao* destiné à la publicité du livre, avait reproduit un extrait de l'opinion qu'il avait exprimée depuis Leipzig où il enseignait: «Voici donc un livre où l'étranger, curieux des institutions françaises, apprend une foule de choses exposées, pour le surplus, dans un style alerte et spirituel, avec une verve qui ne se dément jamais» avait-il écrit, concluant: «Nous ne croyons pas qu'on puisse opposer un seul argument à

des faits aussi convaincants. Et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un ouvrage» (23). Peut-être fallait-il, derrière le compliment, voir aussi l'effet d'une solidarité: A. Dalmi et M. Duhamel avaient un même éditeur; ils publiaient aux éditions Delpuch, tout comme le Bretois Armand Charpentier (1864-1949) qui avait joint sa voix aux louanges et devait être, en 1935, le préfacer de G. Mazéas pour *Social fédéralisme* (24). Parmi les thuriféraires du jour, figuraient encore Paul Schall, le co-fondateur, à Quimper en 1927, du C.C.M.F.; rallié au nazisme, il devint, quinze ans plus tard, le triste *Kreisleiter* de Strasbourg. Et puis encore Urbain Degoulet-Goyer (dit Gohier), venu de l'anarchisme et bientôt le traducteur du *Protocole des sages de Sion* et l'auteur de *La terreur juive*: le principe fédéral, on le voit, ne préservait pas des dérives idéologiques.

La région naturelle préférée à la notion de patrie: voilà qui ne pouvait que heurter la branche étroitement nationaliste de l'*Emsav* sur laquelle, désormais, s'appuyait O. Mordrelle. Et pourtant, comment pour ce moderne, accepter d'être relégué parmi les conservateurs? Comment aurait-il pu, lui qui, fréquemment parisien, s'adonnait au débat d'idées dans bien des salons, admettre que d'autres, seuls, pussent faire état de leur connivence avec l'intelligentsia de progrès? Neuf pages habilement tournées dans la première livraison de *Stur* lui permirent de reprendre place dans le cénacle des «jeunes révolutionnaires». *Région-patrie ou région économique*: il en était des deux sortes, affirmait-il; point n'était besoin de se diviser sur le concept, mieux valait «consacrer ce qui (était)». Et de fournir des exemples: «Il y (avait) des régions naturelles qui (étaient) des patries, l'Irlande, le Danemark, la Bretagne, la Corse, mais il n'y en (avait) pas beaucoup», écrivait-il, ajoutant que «la patrie tchèque ne (correspondait) pas à la région naturelle de la Bohême dont toute la ceinture (était) allemande». La patrie allemande, quant à elle, se serait davantage identifiée avec une langue qu'avec un territoire. Et, enfin, il aurait existé «des régions naturelles qui n'(auraient) pas

La Question Bretonne

DANS SON CADRE EUROPÉEN

par MAURICE DUHAMEL

— 2 —

A Paris...

Sous ce titre, M. Maurice Duhamel, l'un des chefs du mouvement autonomiste breton, vient de publier un livre, qui, en éclairant d'une nouvelle lumière l'autonomisme breton, permet de comprendre les autonomismes flamand et alsacien-lorrain. Car ces trois autonomismes existent, qu'on en convienne ou non.

La politique de l'autruche qui consiste, en présence de réalités déplaisantes, à mettre la tête sous son aile puis à dire, en se frottant les pattes: «Je ne vois pas le danger, donc il n'existe pas», n'a jamais été la mienne.

ARMAND CHARPENTIER (*La Volonté*, Paris).

...Ayant donné pour la France, dans la seule guerre de 1914-1918, deux cent cinquante mille de leurs vaillants hommes, les Bretons pensent avoir le droit d'exposer sans ambages leurs griefs et leurs revendications. La thèse autonomiste aboutit, en somme, à mettre en opposition le système centralisateur et le système fédéraliste. Dans les pages qu'il consacre à la critique du système centralisateur ou régime unitaire, M. Duhamel cite quelques bons exemples de cette conception qui fait du *Parlement touche-à-tout* le maître de tous nos gestes.

URBAIN GOHIER (*La Nouvelle Aurore*, Paris).

— 3 —

En Alsace-Lorraine...

...Le mouvement breton a été récemment aidé dans sa tâche par le livre de Maurice Duhamel, l'un des leaders les plus intelligents et les plus puissants de la jeune Bretagne autonomiste. Ce livre est une critique mordante et spirituelle du système français d'Etat centraliste. Nous autres Alsaciens-Lorrains qui ne connaissons pas encore complètement l'Etat français, et qui pourtant recevons de lui tous les deux mois quelque nouvelle surprise, nous pourrions beaucoup apprendre de cet ouvrage.

PAUL SCHALL (*E. I. Z.*, Strashourg).

— 4 —

Atteints...

...Voici donc un livre où l'étranger, curieux des institutions françaises, apprend une foule de choses, exposées, pour le surplus, dans un style alerte et spirituel, avec une verve qui ne se dément jamais. Nous ne croyons pas qu'on puisse opposer un seul argument à des faits aussi convaincants. Et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un ouvrage.

ALDO DAMI, Leipzig.

(19) «Fédéralisme et autonomie», in *La Bretagne fédérale* n° 9, 23 septembre 1932, p. 1.

(20) Gefflot Arsène, «Salade de Bronze», in *La Bretagne fédérale* n° 8, 3 septembre 1932, p. 1.

(21) «Fédéralisme et autonomie» in *La Bretagne fédérale*, op. cit., p. 1.

(22) Deznai Victor, «Carte des régions de l'Europe», in *Plans* n° 1 (3^e année), février 1933, pp. 3-9.

(23) «Quelques opinions de la presse sur *La question bretonne dans son cadre européen* par Maurice Duhamel», in *Supplément à Breiz Atao* n° 20, décembre 1930.

(24) Mazéas Goulven, *Social fédéralisme*, Rennes, éditions de la Bretagne fédérale, 1935.

(25) Er Gedour, «Les jeunes révolutionnaires parisiens», in *Stur* n° 1-2, juillet-octobre 1934, p. 69.

L'Homme réel
est l'homme du
Métier

L'Homme réel
est l'homme de la
Région

Slogans des groupes Prélude

été) des patries, témoin les trente-six contrées si différentes des États-Unis» (25).

Ce point de doctrine étant posé, O. Mordrelle s'employait surtout, dans un large tour d'horizon, à montrer sa parfaite connaissance des divers mouvements faits et défaits par ceux que l'on a appelés « les non-conformistes des années trente » (26). Il relevait de nombreuses convergences entre leurs programmes et ses aspirations et, chose rare sous la plume de notre homme, manifestait une reconnaissance. « Quand nous nous trouvons soudain en face d'hommes jeunes comme nous, détachés comme nous du monde où nous vivons, ayant comme nous le courage de penser en dehors des routines conformes à l'ordre établi, notre sympathie leur est acquise d'emblée » affirmait-il, précisant : « Nous sentons qu'avec eux nous pouvons nous entendre, car déjà nous leur devons. Leurs doctrines sont de celles qui nous ont aidés dans notre laborieuse prise de conscience, et les visions critiques qu'ils ont de notre temps répondent souvent à ce que nous sentons depuis toujours sans l'avoir aussi nettement exprimé qu'eux » (27). A nouveau, Ph. Lamour était cité avec insistance et son itinéraire retracé depuis *Clarté* jusqu'à *Monde via Plans* et le seul et unique numéro que connut *L'incorruptible*. On apprenait encore que Louis-Émile Galey, l'un des initiateurs de la revue *Esprit*, l'avait visité à Quimper dans ce qui n'était peut-être qu'un geste d'amitié de la part d'un ancien condisciple de l'École des Beaux-Arts.

Régionalisme et syndicalisme

O. Mordrelle — qui signa *Er Gedour* de préférence à *Armand Calvez*, pseudonyme d'abord envisagé (28) — évoquait encore *Prélude* et citait ses principaux rédacteurs : P. Winter, H. Lagardelle, Le Corbusier, F. de Pierrefeu et J. Amos ; autrement dit, l'équipe de *Plans* moins Ph. Lamour qui s'était fait rare quand, manque de subsides, il avait d'abord fallu se contenter d'un modeste *Bulletin des Groupes Plans* avant d'envisager une véritable refonte de la formule. La continuité dans la pensée fut cependant parfaite d'un titre à l'autre, et c'est à bon droit, en 1936 — quand *Prélude*, à son tour, cessa de paraître —, que P. Winter put présenter un seul bilan pour l'ensemble des revues auxquelles il avait participé. Ce texte, mieux que d'autres, montre l'ambiguïté des thèses avancées et la difficulté à les attribuer, sans nuances, au corpus idéologique dit « de gauche ». Par là même, il est plus aisé de comprendre comment elles ont pu séduire les factions apparemment les plus dissemblables du *Mouvement breton*.

P. Winter rappelait d'abord le grand « thème préparatoire d'une action révolutionnaire » que l'on avait mûrie. Cette fois, le communisme soviétique et surtout le fascisme étaient lavés de tout soupçon. « Nous ne pouvons méconnaître l'expérience socialiste faite par Mussolini, l'évolution du capitalisme en Italie et les œuvres sociales qui y ont été réussies » disait-on (29). Comment, en effet, réfuter l'évidence d'une séduction ? En janvier 1933, H. Lagardelle avait quitté Toulou-

se pour s'installer à Rome, nommé, sur la proposition d'Henri de Jouvenel, « Conseiller de l'Ambassade pour les questions sociales ». L'idée était de se concilier les bonnes grâces du *Duce* qui reconnaissait devoir grandement au *Mouvement socialiste*. C'est, en fait, auprès de Giuseppe Bottai que H. Lagardelle travailla le plus : c'est à lui qu'on dut, en grande part, l'organisation du corporatisme mussolinien. Qu'en surent les rédacteurs de *La Bretagne fédérale* ? En 1933, ils critiquèrent violemment le *lavoro fascista*, mais l'année suivante, c'est comme « humaniste et vrai socialiste » qu'ils célébrèrent son auteur quand s'amorçait la brève aventure de *L'homme réel* où se retrouvaient Le Corbusier et F. de Pierrefeu encore, mais aussi André Philip, le sociologue Georges Gurvitch (1894-1965) et le syndicaliste-révolutionnaire danois Christian Cornelissen (30).

Prélude s'était proclamé « organe du comité central d'action régionaliste et

(26) Loubet del Bayle Jean-Louis, *Les non-conformistes des années 30*, Paris, Seuil, 1967.

(27) Er Gedour, « Les jeunes révolutionnaires parisiens », in *Stur*, op. cit., p. 67.

(28) Cf. publicité préalable au lancement de la revue.

(29) Winter Pierre, « Vers le début des temps nouveaux (dernières expériences de la démocratie parlementaire) », in *Prélude* n° 16, juillet-août 1936, pp. 1-4.

(30) Le Karour (Rauter-Valaise Emile), « Revue de presse », in *La Bretagne fédérale* n° 19, mars 1934, p. 1.

N° 14 NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1934

ORGANE MENSUEL
DU COMITÉ CENTRAL
D'ACTION RÉGIONALISTE
ET SYNDICALISTE

PARIS - 132, avenue Victor-Hugo, 132
1^{er} le numéro 10 fr. par an.

PRELUDE

THÈMES PRÉPARATOIRES A L'ACTION

POUR SAUVER L'AGRICULTURE, IL FAUT.....

« Cette phrase, combien de fois la voyons-nous imprimée dans la Presse au cours des jours ! et quelle est la valeur des prétendus remèdes proposés soit par des gyte-

QUE FAIRE ?

1- De toute urgence, il faut créer, dans chaque commune, un syndicat d'agriculteurs, ou une section du Syndicat

Politiques, nous allons à brève échéance à une Révolution destructive, à l'émeute, qui est tout le contraire d'une Révolution constructive et ce que la Physannerie

ce moment urgent ? Sans doute le salut que de cette bonhomie... les hommes agricoles, le Big, les bestiaux, les volailles parce que l'argent ne circule plus

syndicaliste ». Dans un classique schéma proudhonien, la fédération que l'on y prônait était consubstantielle à la notion si particulière du syndicat qu'avait précisée G. Sorel, Fernand Pelloutier (1867-1901) et H. Lagardelle.

L'apport mutualiste de P.-J. Proudhon avait trouvé sa première concrétisation dans l'action des *bourses du travail*, à partir de 1887, quand on y avait envisagé l'assurance, la retraite, le prêt désintéressé et, encore, la formation et l'éducation. G. Sorel — homme de métier ayant mené à son terme une carrière d'ingénieur des Ponts-et-Chaussées — avait théorisé cette action syndicale. Assemblant des citations, Z. Sternhell a résumé la conception qui en ressortit : « le syndicalisme considère que l'ensemble des travailleurs constitue un corps et les syndicats sont autant d'autorités sociales qui enlèvent le travailleur à la direction du boutiquier, ce grand électeur de la démocratie bourgeoise. Ainsi se forme une organisation nouvelle et indépendante de toute organisation bourgeoise, développant des coopérations ouvrières, substituant au Gouvernement par l'ensemble des citoyens qui n'a jamais été qu'une fiction, à une majorité chaotique et à une égalité purement idéale et utopique, la juste et réelle égalité organisée » (31). H. Lagardelle, que G. Sorel disait son *alter ego*, fut le prosélyte de ces principes ; il fut encore celui qui — en compagnie de Robert Michels, son ancien compagnon du Mouvement socialiste — opéra la révision de la théorie des élites : il étendit à tout un chacun, le privilège autrefois reconnu aux seuls propriétaires, d'accéder à ce rang. Les *Groupes Plans* puis *Prélude* y trouvèrent leur légitimité, eux qui se disaient l'élite « décidée à se dominer, à réfléchir, à voir clair », nécessaire pour « en Occident (animer) les foules en marche et ne les (laisser) pas aller vers des gouffres » (32). S'éloignant du mythe de la grève générale et de la violence sorélienne, se consacrant à l'organisation du travail et s'interrogeant sur le rôle des *leaders*, H. Lagardelle avait su plaire dans les milieux socialistes, bien sûr, mais conforter, aussi, la mouvance

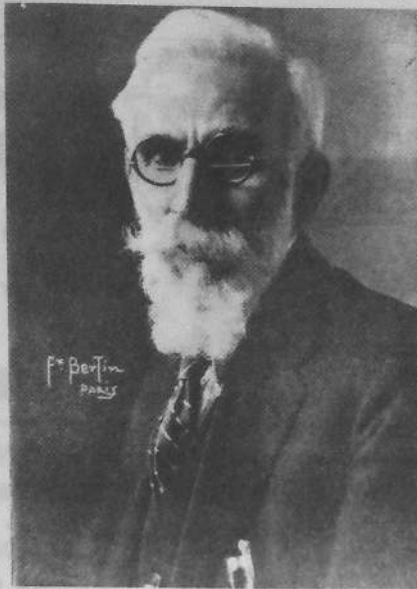
(31) Sternhell Zeev, « Georges Sorel, le syndicalisme révolutionnaire et la droite radicale au début du siècle » in *Georges Sorel en son temps* (ouvrage collectif sous la direction de Jacques Julliard et Schlomo Sand), Paris, Seuil, 1985, p. 83. Les citations sont extraites de Sorel Georges, *Matériaux pour une théorie du prolétariat*, Paris, Rivière, 1919.

(32) « Regain », in *Bulletin des groupes Plans* n° 1, février 1933, p. 1. Winter Pierre, « Vers le début des temps nouveaux », op. cit., p. 4.

(33) Tugdual René, « Vers l'organisation d'une minorité agissante ou la mise en pratique du précepte : aide toi, le ciel t'aidera », in *Eur Ger*, n° 2, mai 1931, p. 1.

(34) A.L. (André Lajat), « Chronique de la Ligue — Section de Nantes », in *La Bretagne fédérale* n° 14, 6 avril 1933, p. 4.

(35) Julliard Jacques, *Fernand Pelloutier et les origines du syndicalisme d'action directe*, Seuil, Paris, 1971, p. 97.



Augustin Hamon (Photo Bertin).

fascisante. La remise en honneur de la notion de la minorité agissante qui en ressortit, séduisit tant un O. Mordrelle qu'un Raymond Tassel (signant René Tugdual) pour qui le « fédéralisme international (était) une maîtresse branche », sans, toutefois, être l'arbre à soi tout seul (33).

Des différences outrées

Le 12 mars 1933, se tint à Nantes un grand rassemblement pacifiste organisé par le *Comité mondial de lutte contre la guerre impérialiste* auquel adhérait la *Ligue fédéraliste de Bretagne* représentée, à la tribune, par Edmond Coarer (34). Augustin Hamon (1862-1945) prit la parole. Cette figure de l'anarchisme d'avant-guerre jouissait encore d'un grand prestige. Il avait été l'ami de

F. Pelloutier qui lui avait ouvert les colonnes de *La démocratie de l'Ouest*, organe de la *bourse du travail* de Saint-Nazaire. En 1896, c'est de conserve qu'ils s'étaient rendus au *Congrès socialiste* de Londres. Mais surtout, A. Hamon avait été le collaborateur régulier de *La société nouvelle*, la prestigieuse revue anarchiste de Bruxelles qui avait publié, notamment, William Morris, Pierre Kropotkine et Elisée Reclus. Mieux, il avait pris la relève, en assumant, avec Charles Albert, la direction de *L'humanité nouvelle* où s'exprimèrent, G. Sorel et H. Lagardelle (35). Replié à Port-Blanc, où M. Duhamel — qui avait été son correspondant dès 1912 — séjournait parfois, il lui arriva de recevoir dans la maison que ses voisins avaient baptisée *Ti an diaoul*, un Ph. Lamour venu en voisin à l'occasion d'une villégiature trégoroise (36). Il n'avait pas renoncé au militantisme. Renouant avec son passé de publiciste, il avait lancé, le 1^{er} juillet 1930, une nouvelle revue domiciliée à Lannion : *La charrue rouge*, « organe de défense maritime, paysanne et ouvrière ». Lannion, comme Guingamp — où s'activaient quelques révolutionnaires se réclamant de l'exemple bolchévique — laissait en effet espérer un bon accueil pour une presse de revendication. Les résultats ne furent pas ceux escomptés, si bien que des rapprochements furent opérés, et même des fusions envisagées, notamment avec *Alerte*, organe des *Comités de lutte contre la guerre*, que fréquentait également *La Bretagne fédérale* (37). La chose ne se fit pas, le journal de A. Hamon continua de servir ses 925 abonnés tandis que celui de la *Ligue fédéraliste* s'obstinait pour quelques mois encore.

C'était le 12 mars 1933, encore, qu'avaient paru, dans *Breiz Atao*, les 48 articles du programme *Strollad Ar Gelled*

DEUXIEME ANNÉE. — N° 30. Le Numéro bi-mensuel : 30 Centimes. Le 9 AVRIL 1933.

La Charrue Rouge

Organe de Défense Paysanne, Maritime et Ouvrière

Abonnements		Abonnements :		Années	
Lannion et arrond.	7 fr. 00	A. SALAUN, Rue de Pro-ar-Siang — LANNION		Années Judiciaires	2 fr. 00
Départements.	8 fr. 00	C. C. P. Rennes 904		— particulières	1 fr. 15

Travailleur de la Terre

Venez-la vivre et travailler libre !
Venez-la garder pour vos fils la terre arrosée de vos sueurs et pénétrée des larmes de vos aïeux !

**Sus aux puissances d'argent !
Sus à la réaction cléricale !
Viens au Socialisme !**

POURQUOI ?
Le Socialisme c'est l'ennemi des riches et des laïcs qui vivent de ton travail, de la sueur de ton front.
On te dira que le Socialisme est l'ennemi de la religion chrétienne. Ce n'est pas vrai. Mais ce qui est vrai, c'est que le Socialisme est l'ennemi de l'Eglise. Il est l'ennemi du cléricalisme.
L'Eglise est le défenseur des riches. Le Socialisme est le défenseur des pauvres.
L'Eglise a falsifié la véritable religion de Jésus-Christ. Le Socialisme est la véritable religion de Jésus-Christ.
Le Socialisme, c'est la fraternité. Jésus et ses Apôtres furent des Socialistes.
Le Socialisme est contre la guerre et les armées. L'Eglise bénit les armées et les navires de guerre.
« Tu ne tueras point », dit le cinquième commandement de Dieu.
« Aime ton prochain comme toi-même, vous êtes frères » (Jésus).
« Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger » (Saint Paul).

Appel aux Rouges

Aidez-nous !
Les gros sous doivent triompher des billets de l'Eglise et des Riches.
Un effort, camarades !
Envoyez-nous votre souscription.
Les petits roussins font les grandes rivières, et les rivières font la mer !
Toute somme est la bienvenue.

Souscription

pour le *Compteur Electrolux* et la « *Charrue Rouge* »

Camarades de Tréguier	118 25
— Lannion	70 00
— Vervos	32 00
— Pizella	30 00
— Huelgoat	40 00
— Puyvéron	130 25
— Ancoise	50 00
Pour la bonne Cause	17 00
TOTAL :	483 50

Pour la Guerre Future

Nous sommes pour la sécurité comme le triple St. De Kérilis et sa bande de marquis, de gildards et d'ensoutanes mais pour le plus grand profit des marchands de munitions, le *chambre d'Union Nationale* a voté des dépenses de milliards de 1928 à 1932.
Les montants des dépenses militaires qui étaient de 7 milliards en 1930 sont passés près de 30 milliards en 1932.
Avant la Guerre la France comptait :
110 généraux de division.
120 généraux de brigade.
187 Colonels.
39 lieutenants colonels.
Aujourd'hui la France compte :
143 généraux de division payés 125.000 francs par an.
230 généraux de brigade payés 80.000 francs par an.
236 lieutenants payés 65.000 fr. par an.
428 lieutenants colonels payés 51.500 francs par an.
Ajoutez-y les indemnités de toutes sortes, pour voyages etc... le service intérieur de la maison fait par des ordonnances, les de travailleurs envoyés aux champs ou à l'usine pour servir de domestiques à bon marché chez les dames de ces messieurs de l'armée, vous aurez une idée de ce que coûte l'entretien d'une telle équipe.

Tribune du Marin

Le Chmage dans notre Marine



LA BRETAGNE FÉDÉRALE

BREIZ KEVREDEL!

R.T.

Qui dit liberté,
dit tédération ou
ne dit rien ; qui
dit république,
dit tédération ou
ou ne dit rien.

P.-J. Proudhon

Bulletin de la LIGUE FÉDÉRALISTE DE BRETAGNE — 15, Rue François-Elléviou - RENNES
Chèque Postal : 26-29 - Rennes

Etrennes Tricolores

APRÈS LE PLESSIGITE

La Sarre a voté : Les gens de Sarrebruck, pour la majorité ouvriers d'industrie, ont décidé de leur sort, et dans une proportion telle, que leur rattachement au corps germanique s'impose absolument. La Sarre va rentrer dans le giron du Reich ; c'est là un événement qu'ici nous devons considérer sous deux angles.

Au point de vue nationalitaire ce résultat exprime l'absolue vérité des faits : la Sarre ne fut française, — par conquête, — que quelques lustres et est allemande d'histoire, de peuple et de langue. Il était donc tout naturel qu'elle réclamât son rattachement au Deutschland auquel elle n'a jamais cessé d'appartenir.

Certes nous aurions souhaité ici que les Sarrois se prononcent pour le « Statu quo » : l'Allemagne ac-

quiescences, le grand honneur, l'incommensurable honneur d'être française ? Si peu de temps que cela ait pu être, ce peuple ingrat aurait-il oublié les glorieuses années où il suçait le lait de la Rome moderne, principe et fin de toute civilisation ? Car, et les Alsaciens l'ont bien vu, plus nouveaux que nous sous l'égide parisienne, toute la philosophie de nos voisins de l'Est se résume en cette phrase : « Comment vraiment peut-on désirer être autre chose que Français ! »

LA LEÇON DES FAITS

Eh bien, les Sarrois n'ont pas voulu être Français. Ils ont repoussé à la fois le Rattachement et l'Alsace-Lorraine et Jeanne d'Arc et Napoléon et Victor Hugo et Fallières. Ils n'ont rien voulu savoir !

La grandeur de Paris = Capitale

PRÉCISIONS

Certains camarades nous ont reproché notre participation à la manifestation de Saint-Aubin du Cormier organisée par le P. N. B.

Ceci tient évidemment pour une bonne part, dans le peu de commentaires publiés à notre sujet par *Breiz Atao* ; attitude qui nous paraît d'ailleurs étudiée par ce journal, et qui ne pouvait manquer de faire naître une certaine confusion sur le caractère de notre présence à Saint-Aubin du Cormier.

C'est dans le but d'éclairer l'esprit de nos amis, qui eurent le tort de ne pas se joindre plus nombreux à nous, (certains absents ont toujours tort, à bon entendre... compris) que nous nous empressons de faire paraître ce numéro, pour rendre compte de notre activité.

Notre président, Guilven Mazou, prévint trop tard, ne put venir à Saint-Aubin, et me chargea d'y aller représenter l'idée fédéraliste et

A Saint-Aubin-du-Cormier sur la tombe volontairement ignorée

Dimanche 7 avril, le P. N. B. avait organisé, comme tous les ans depuis 1922, un pèlerinage sur la Lande de la Breizh pour la commémoration du souvenir des 6.000 Bretons morts le 28 juillet 1488 pour l'indépendance de la Bretagne.

L'esprit qui animait les membres du P. N. B. dans leurs manifestations nous empêcha généralement d'y prendre part. Mais dimanche, nous avons répondu à l'appel de *Breiz Atao* au faveur du Front Breton pour la double raison ci-après :

1°) Parce que M. Nicol, (que nous croyions républicain...) avait épuisé le besoin de vanter les méthodes des mitraqueurs d'Action Française et des J. P. et les avait encouragés à donner à nos compatriotes une correction chaque fois que l'occasion se présenterait désormais ; dès lors il était à craindre que la manifesta-

tion possible de cette manifestation grandiose, que pas un seul camélot n'a osé venir troubler, (n'en déplaise à Nicol).

A 13 h. 30 nous arrivons à l'Hôtel de Bretagne. Nos compatriotes du P. N. B. et nos camarades de la L. F. B. mangent en commun dans la grande salle. Ils vont au dessert, les toasts ne vont pas tarder.

Dans la salle nous remarquons quelques hautes personnalités du mouvement breton : Mme Duguerny, Mlle Guyesse, MM. Debeauvais, Camille Le Mercier d'Erno, Dr Régisoul, le barde ar Menh, Kerlan, Goussier, Kougat, etc...

Il serait fastidieux de resumer les nombreux discours qui furent prononcés : la plume est sèche, la parole est fièvre. *Ar Falt* est là et par l'organe de Kerlan, il pleure en breton la dissolution de notre coalition

Adsavet (S.A.G.A.). L'article avait été signé A.C., correspondant prétendument « inconnu de la rédaction ». C'est dire que notre homme, conscient de ses outrances et du caractère choquant qu'avait la reprise en simple démarque de quelques grands thèmes du *National sozialistische Deutsche Arbeiter Partei*, entendait tâter le terrain avant d'aller à découvert (38). Bien sûr démasqué — car le fond, la forme et la manière le désignaient clairement —, vivement pris à parti par des militants peu enclins à verser de ce côté-là, O. Mordrelle tenta d'atténuer la rudesse de son propos. Il en revint, dans *Stur* cette fois, mais toujours sous le pseudonyme *Armand Calvez*, sur « les bases idéologiques d'une révolution nationale ». L'article rejetait toutes les grandes idéologies globalisantes et optait pour une notion de destin breton très marquée par la vision spenglerienne de l'histoire (39).

Les dés paraissent alors jetés et le *Mouvement breton* définitivement scindé en deux parts qu'on pouvait être tenté d'identifier à une droite et une gauche politiques. *La Bretagne fédérale* avait choisi la dérision pour faire de S.A.G.A. « une salade armoricaine garantie authentique » ; M. Marchal, quant à lui, avait dit la répulsion qu'il avait de O. Mordrelle et juré de ne jamais plus lui serrer la main (40). Mais voilà, la *Ligue* ne

put maintenir son journal qui entra en sommeil, en avril 1934, sur un tonitruant appel à constituer un « front rouge prolétarien ». Il s'agissait de disparaître pavillon haut et de rasséséner la trentaine de militants demeurés fidèles malgré la sirène communiste chantant les mérites de l'autonomisme et prête à défendre « les revendications des masses populaires bretonnes » (41).

La confusion

O. Mordrelle, esseulé et navré de l'être, vit la brèche et posa, en éditorial de *Stur*, « la question d'un front breton ». Il appelait « au rassemblement de toutes les bonnes volontés autour de quelques formules simples et larges ». Et puis, « sans nier ce qu'il (pouvait) y avoir de commun, sur un plan idéologique assez large, entre certains mouvements français de droite et (lui) », il rejetait l'idée d'une alliance avec leurs ligueurs qui concoctaient un « pseudo-fascisme français », pour en appeler à un rapprochement avec « les gauches bretonnes ». Parmi les valeurs qu'elles auraient eues en commun avec le *Parti national breton*, O. Mordrelle relevait l'anti-capitalisme, l'anti-bellisme, la décentralisation administrative et économique et, bien sûr, le fédéralisme (42). L'article eut un certain écho car beaucoup se lassèrent de cette guerre fratricide où l'on allait avec les

oripeaux des autres tandis que la Bretagne n'était plus que prétexte aux ambitions les plus douteuses. Comment comprendre autrement la réparation pour un unique numéro, le 15 mai 1935, d'une *Bretagne fédérale* aux accords multiples et dissonants. Le titre, dans un graphisme renouvelé, était orné d'une faucille et d'un marteau entrecroisés, mais le dessin en était dû à Raphaël Tullou qui, notons-le, trois ans plus tôt, avait patronné le lancement de *Breiz Digabestr*, « organe de la droite nationale bretonne ». Quant

(36) Entretien avec Maryvonne Hamon le 18 août 1987.

(37) « Chronique de la Ligue — section de Rennes », in *La Bretagne fédérale* n° 14, 6 avril 1933, p. 4.

(38) A.C. (Armand Calvez pseudonyme de Olivier Mordrelle), « présentation de S.A.G.A. », in *Breiz Atao* n° 170, 12 mars 1933, p. 1.

(39) Calvez Armand, « Les bases idéologiques d'une révolution nationale », in *Stur* n° 1-2, juillet-octobre 1934, pp. 35-51.

(40) Marchal Morvan, « On nous écrit » in *La Bretagne fédérale* n° 12, 26 janvier 1933, p. 3.

(41) Renoult Daniel, in *L'humanité*, 15 août 1932.

(42) *Stur* (Olivier Mordrelle), « La question d'un front breton », in *Stur* n° 3-4, janvier-avril 1935, pp. 7-14.

à la citation de P.-J. Proudhon mise en exergue (« Qui dit liberté dit fédération ou ne dit rien ») elle ne suffisait certainement pas à prémunir du malaise qu'engendrait inmanquablement la lecture. Il s'agissait, ni plus ni moins, d'expliquer qu'il n'y avait eu nul reniement dans la participation de la *Ligue* — au côté d'un *P.N.B.*, arborant uniformes et insignes de fâcheuse facture — à la commémoration, le 7 avril, de la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier.

Tout était dit; certes les *leaders* restaient sur leurs positions et ne se ménageaient guère, mais la base avait compris qu'elle recouvrait la liberté de fréquenter l'une ou l'autre des officines, au gré des anciennes amitiés. L'agitation sociale de 1935 vint apporter un surcroît de confusion : ce fut, en effet, *Breiz Atao*, redevenu maître du terrain, qui s'empara des grands thèmes qui faisaient l'actualité. Le 1^{er} janvier 1936, quatre mois après l'avènement du *Front populaire*, l'organe du *P.N.B.* titrait à la une, pleine page, « Les syndicats bretons, arme de lutte idéale de l'ouvrier breton ». En silhouette, en rouge, comme au pochoir, figuraient deux ouvriers brandissant un drapeau à la fois national et révolutionnaire. La facture était celle d'un D. Moore des grands thèmes qui faisaient l'actualité. Le 1^{er} janvier 1936, quatre mois après l'avènement du *Front populaire*, l'organe du *P.N.B.* titrait à la une, pleine page, « Les syndicats bretons, arme de lutte idéale de l'ouvrier breton ». En silhouette, en rouge, comme au pochoir, figuraient deux ouvriers brandissant un drapeau à la fois national et révolutionnaire. La facture était celle d'un D. Moore

magnifiant la Russie en révolution ou d'un Mihaly Biro (1886-1948) célébrant la Hongrie des *conseils*. La maquette était de O. Mordrelle dont la culture politique et artistique était rarement prise en défaut et dont l'opportunisme n'était plus à démontrer. M. Marchal choisit encore une fois de se retirer, déçu — si, toutefois, il entretenait quelque illusion — par le retour au bercail nationaliste de bien des fédéralistes. Il maintint pourtant le contact avec quelques anciens coreligionnaires : en 1937, sa signature avoisina celle de E. Berth — l'ami et confident de G. Sorel — dans une livraison du *Fédéraliste* d'Eugène Poitevin, vieux proudhonien qui avait fait, en 1928, le déplacement de Châteaulin pour y voir triompher les thèses de son maître à penser. En 1938, ultime geste véritablement militant, il fut le co-rédacteur d'un *Manifeste des Bretons fédéralistes* qui n'eut guère d'écho (43). Le reste vaut surtout pour l'anecdote : en 1942, il donna une préface au *Guionvac'h* de son ami Joseph Boreau de Roince (1896-1982), puis adhéra au consensuel *Institut celtique de Bretagne*, contribuant même à l'un de ses *Cahiers*. Sur un ton frileux, il tenait alors des propos bien conservateurs sur ce que devait être, selon lui, l'architecture bretonne : quinze ans plus tôt, il avait chanté la gloire du *Mouvement moderne* (44).

La débâcle : un catalyseur

Cette discrétion ne fut pas l'apanage de tous les fédéralistes d'autrefois. E. Coarner et André Lajat, qui avaient d'abord rejoint le *P.N.B.* s'en éloignèrent à nouveau, pour son défaut de pugnacité. Avaient-ils le sentiment de renier leur idéal de naguère quand ils créaient, en 1941, le minuscule et éphémère *Brezona*? Sans doute pas; la continuité se



Une de Breiz Atao, n° 241, 19 janvier 1936, dessin de O. Mordrel (doc. C.R.B.C.).



M. Biro, Népszava, Hongrie, 1918 (photo D. Le Couédic).

Breiz Atao
4
10 a via Genver 1936

Vers la
Confédération nationale
des travailleurs bretons

L'ESPRIT D'UN SYNDICALISME BRETON

Nez evezhañ tennañ da just' arvester eo peopla, le peopla breton, et n'eo pas arvesteren na euz argerzh de la population, le peopla, le proprietar de la population.

Parce que nous sommes des salariés, ouvriers et employés, nous sommes à défendre notre pain, nous ne sommes pas des hommes qui ne font que travailler.

Nez evezhañ tennañ da just' arvester eo peopla, le peopla breton, et n'eo pas arvesteren na euz argerzh de la population, le peopla, le proprietar de la population.

revezhañ tennañ da just' arvester eo peopla, le peopla breton, et n'eo pas arvesteren na euz argerzh de la population, le peopla, le proprietar de la population.

Parce que nous sommes des salariés, ouvriers et employés, nous sommes à défendre notre pain, nous ne sommes pas des hommes qui ne font que travailler.

revezhañ tennañ da just' arvester eo peopla, le peopla breton, et n'eo pas arvesteren na euz argerzh de la population, le peopla, le proprietar de la population.

Nez evezhañ tennañ da just' arvester eo peopla, le peopla breton, et n'eo pas arvesteren na euz argerzh de la population, le peopla, le proprietar de la population.

Parce que nous sommes des salariés, ouvriers et employés, nous sommes à défendre notre pain, nous ne sommes pas des hommes qui ne font que travailler.

Nez evezhañ tennañ da just' arvester eo peopla, le peopla breton, et n'eo pas arvesteren na euz argerzh de la population, le peopla, le proprietar de la population.

Bretons
exploités
unissez-
vous!

Mouvement breton et syndicalisme in Breiz Atao, n° 241, 19 janvier 1936 (doc. C.R.B.C.).

lisait dans le ton très solérier du slogan qu'ils adoptèrent : « Communauté populaire, justice sociale, gouvernement des élites » (45).

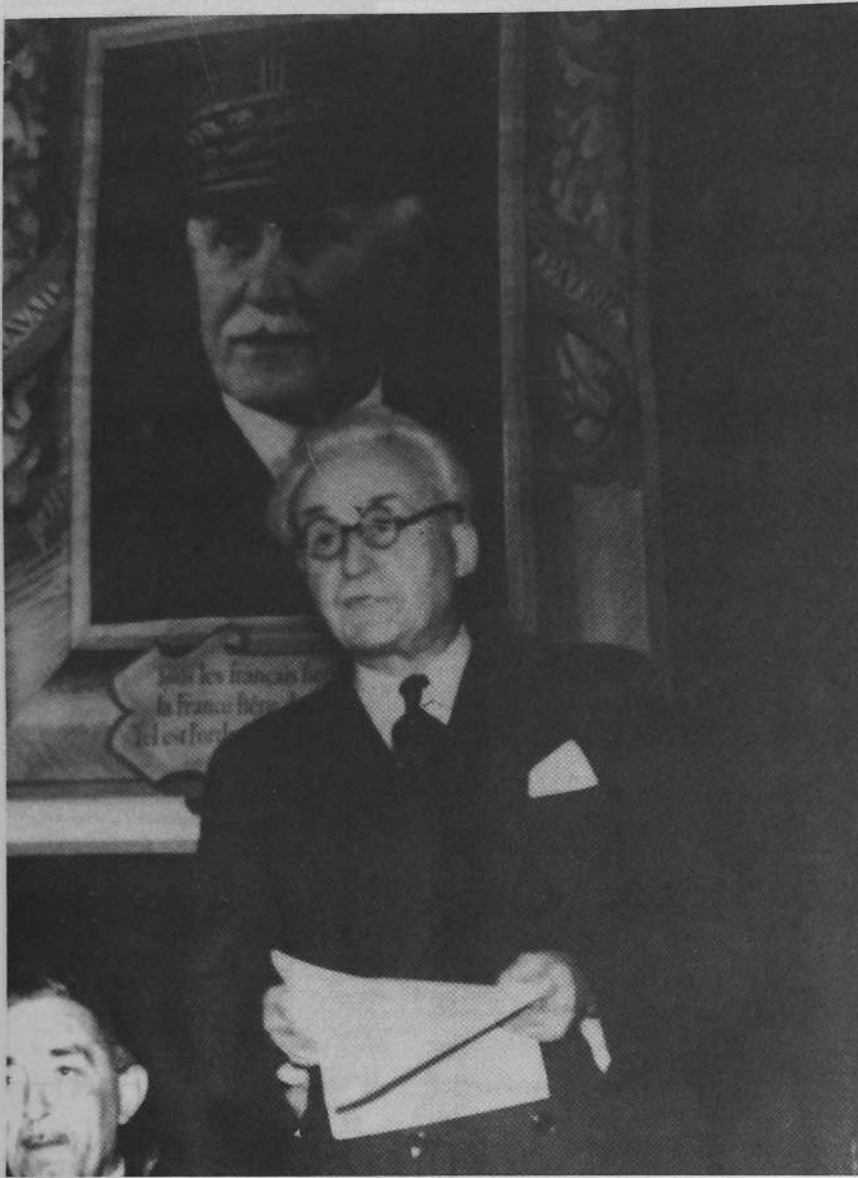
C'est la débâcle, en effet, qui révéla bien souvent l'ambiguïté des thèmes syndicalistes révolutionnaires et fédéralistes. Beaucoup prônèrent la prise en compte du réel et adhérèrent à la *Révolution nationale* que proposait Philippe Pétain arrivé aux affaires. C'était que le 11 juillet 1940, quand avait été formé le premier gouvernement du Maréchal doté des pleins pouvoirs, on avait pu être séduit : René Belin avait accepté le *Ministère de la production industrielle et de travail*; c'était un planiste convaincu, formé aux idées d'Henri de Man, membre de Révo-

lution constructive, adjoint de Léon Jouhaux à la *Confédération générale du travail*. En 1942, il eut H. Lagardelle comme successeur. Il faudrait encore évoquer la présence des anciens d'*Ordre nouveau* : Jean Jardin au cabinet de

(43) « Manifeste des Bretons fédéralistes », in *War du ar pal* n° 2, hiver 1938, pp. 1431-145.

(44) Cf. Le Couédic Daniel, « Régionalisme et nationalisme : deux visions du monde et de l'architecture » in 1919-1945 — *Bretagne, modernité et régionalisme*, Liège, Mardaga, 1986, pp. 30-43.

(45) Frelaut Bertrand, *Les nationalistes bretons de 1939 à 1945*, Belton, 1985, p. 62.



R. Belin et Robert Loustau, fondateur d'*X crise*, auprès de Paul Beaudoin. A ceux-là, le Maréchal était apparu l'homme capable de mettre fin à l'« incompétence, la discontinuité, l'irresponsabilité » qui, selon *Plans*, caractérisaient le régime parlementaire (46). C'était le sentiment de Le Corbusier qui s'employa à reconstituer le groupe de *Prélude*. Le 30 novembre 1940, il écrivait : « Je vais à Vichy (...), j'entre dans la lice, mûr de 20 années d'espoir (pour m'atteler) au dessein de salut public longuement mûri et, peut-être, enfin réalisable, dont la clef devait être tenue par des hommes nouveaux, vraiment nouveaux donc accessibles à la nouveauté » (47). Ces hommes nouveaux, c'est à Uriage qu'on les formait depuis le mois d'octobre au sein d'une *École des cadres* où l'on célébrait, notamment, « Proudhon, socialiste français » au fil des conférences que donnaient des anciens de *Troisième force* ou d'*Ordre nouveau*. Beaucoup eurent rapidement conscience de s'être fourvoyés et quittèrent le navire ; certains — ce fut le cas de Le Corbusier — furent remerciés et n'eurent pas à trancher ; d'autres, enfin, s'obstinèrent et, de proche en proche, en vinrent, tel H. Lagardelle, à une compromission qui leur valut le discrédit.

On peut certainement évoquer, pour ces hommes, la carte personnelle, le choix d'un instant et écarter toute relation entre leurs décisions d'alors et ce qui avait été leur engagement de naguère. Déjà, après la grande guerre, l'argument avait été considéré pour expliquer l'étonnante évolution du Brestois Gustave Hervé, de *La Guerre Sociale* à *La Victoire*, « quotidien socialiste national ». Mais il est une autre façon d'envisager les choses, plus structurelle et plus éclairante pour l'histoire du *Mouvement Breton*.

L'idée révolutionnaire

Prenant acte de l'étonnant chassé-croisé de la droite prétendue à la gauche présumée auquel se livrèrent, durant l'entre-deux-guerres, et pendant l'occupation, des hommes dont la solidité de pensée et l'honnêteté intellectuelle ne pouvaient *a priori* être mise en doute, Z. Sternhell avance l'idée que « tous (étaient) à la recherche, pour paraphraser Michels, de cette union grandiose de l'idée révolutionnaire avec la grande force révolutionnaire du moment ». « Le socialisme révolutionnaire » ajoute-t-il, « avait fourni l'idée, il n'avait pas trouvé de base sociologique capable de mettre cette idée en action ». Dès lors, « la recherche de cette "union" (aurait) cons-

Hubert Lagardelle, *Journées d'études des Comités sociaux du travail*, 18 avril 1943 (doc. D. Le Couédic).

titué la véritable histoire du proto-fascisme » tout en demeurant « l'essentiel des préoccupations des socialistes éthiques, les plus authentiques héritiers du syndicalisme révolutionnaire » (48).

Il est intéressant de reconsidérer, sous cet éclairage, quelques moments de la vie de l'*Emsav*. Ainsi parmi ceux qui en octobre 1911 publièrent le *Manifeste du Parti national breton*, figurait Emile Masson (1869-1923). Il entretenait alors une abondante correspondance avec Jean Grave (1854-1939), collaborateur de *La société nouvelle* comme l'étaient A. Hamon et F. Pelloutier. Dans une lettre, datée du 3 février 1908, il se déclarait lecteur du *Mouvement socialiste* de H. Lagardelle et disait son admiration pour G. Sorel qu'il qualifiait de « sacré bonhomme » (49). A ses côtés, fondateur également du *Strollad Broadel Breiz*, se trouvait Camille Le Mercier (1888-1978) qui, en 1909, l'année du *Manifeste des futuristes*, avait dédié un poème à son auteur, Felippe-Tommaso Marinetti (1876-1944) : celui-ci, on le sait, se réclamait de la pensée de G. Sorel qu'il magnifia dans *la nécessité et la beauté de la violence* (50). C. Le Mercier partageait à l'époque, en alternance avec M. Duhamel, le « carnet d'un exilé » que proposait *Ar Bopl*. Ajoutons qu'en 1918, il tint, « comme Breton et comme socialiste », à solliciter l'avis de A. Hamon sur son manuscrit introductif à l'*Anthologie des poésies nationales bretonnes* qu'il venait de rédiger. Il disait, à l'occasion, avoir reçu l'appui de J. Ramsay Mac Donald, le leader de l'*Indépendant labour party*, qui avait pour secrétaire un autre signataire du *Manifeste du Parti national breton* : Louis-Napoléon Le Roux (1890-1944) (51). Aux origines même du *Mouvement breton* moderne se trouvaient donc des hommes nourris de la pensée anarchiste ou syndicaliste-révolutionnaire.

Après guerre, c'est dans une toute autre mouvance qu'il renaquit, ce qui ne signifie pas dans une toute autre logique. C'est à l'occasion de permissions qu'encre mobilisée, J. Boreau de Roince réunissait les premiers protagonistes du *Groupe régionaliste breton*. Il soutenait

(46) Dubreuil Henri, « Esquisse pour une société fédérale », in *Plans*, 20 avril 1932, p. 15.

(47) Le Corbusier, Lettre à B. Bordachar, 15 juillet 1941, coll. part.

(48) Sternhell Zeev, *Ni droite, ni gauche — L'idéologie fasciste en France*, op. cit., p. 188.

(49) Masson Emile, Lettre à Jean Grave, 3 février 1908, reproduite in Guiomar Jean-Yves, *Les Bretons et le socialisme*, Paris, Maspero, 1972, p. 91 et 92.

(50) Cf. Lista Giovanni, *Marinetti et le Futurisme*, Lausanne, l'âge d'homme, 1977, p. 19.

alors le parti, fort répandu, que les combattants auraient dû, dans la paix revenue, garder le rôle primordial qu'ils avaient acquis dans la guerre. Sensible à l'argument, G. Mazéas devait adhérer à la *Ligue des anciens combattants pacifistes*. Au-delà de ce point de vue, J. de Roince était royaliste comme l'était le jeune M. Marchal qui, depuis 1916, rimait la gloire des chouans et voulait les Bleus aux gémonies (52). Le régionalisme qui les réunissait était donc d'inspiration maurassienne : c'était d'ailleurs rue Hoche, à la permanence rennaise de l'*Action Française*, qu'ils s'étaient rencontrés (53). Mais être maurassien permettait aussi de se dire fédéraliste. C'est en se réclamant de Frédéric Mistral (1830-1914), qui avait recueilli cette part de l'héritage de P.-J. Proudhon, que le 22 février 1892, avait été lue la *Déclaration des jeunes félibres*. Elle disait : « Nous sommes autonomistes. Nous sommes fédéralistes et si quelque part dans la France du Nord un peuple veut marcher avec nous, nous lui tendons la main. Un groupe de patriotes bretons vient de demander, pour leur illustre province, le rétablissement des anciens États. Nous sommes avec ces Bretons » et d'exiger des Assemblées Régionales souveraines pour « régir notre administration, nos tribunaux, nos universités, nos écoles, nos travaux publics » (54). Le texte avait été rédigé par Frédéric Amouretti (1863-1903) et Charles Maurras (1868-1952) : deux ans plus tard, ils étaient tous deux membres du comité de rédaction de *La Cocarde* de Maurice Barrès, auprès de A. Hamon et F. Pelloutier (55). Dans le registre de ces surprenants côtoiements, on a déjà relaté la création du *Cercle Proudhon* en 1911 ; il faut encore préciser que le 16 mai 1912, G. Valois, l'initiateur du rapprochement entre Ch. Maurras et G. Sorel, était venu à Lorient présenter l'affaire dans une conférence intitulée « Syndicalisme, nationalisme, monarchie » (56). Par précaution, C. Le Mercier d'Erm fit paraître une brochure, *Le nationalisme breton et l'Action Française*, où il s'employait à marquer la différence de son propos. On voit donc combien les choses étaient emmêlées et comment, d'emblée, les entreprises apparemment les plus éloignées se trouvaient avoir les mêmes fondements et, parfois, les mêmes aspirations. Les choix et les reclassements se faisaient alors bien souvent en réaction contre des personnes, des jeunes politiciens jugés odieux et indignes ou, encore, contre des prises de positions dégradantes et sans rapport avec la doctrine première, tel l'antisémitisme. Beaucoup, qui s'y étaient construits politiquement, quittèrent ainsi l'*Action Française* pour, dans le sillage de G. Valois, s'essayer à la construction d'un fascisme français avant de rejoindre les rangs de la gauche syndicale ou de s'intéresser au jaillissement des *jeunes turcs*.

L'incontournable ambiguïté

Ce fut le cas du Corse Pierre Dominique que *La Bretagne fédérale* accueillit

généreusement en 1932 (57). Relater son itinéraire politique permet sans doute de mieux saisir les raisons qui conduisirent M. Marchal au radicalisme. On ne saurait en effet, accepter comme seule explication, celle que proposait O. Mordrelle : c'eût été l'ukase posé pour lui concéder le poste qu'il convoitait d'enseignant à l'École d'architecture de Rennes. Et pas davantage on ne peut admettre que ce fut par simple anticléricalisme, comme lui-même pourtant le suggéra (58).

P. Dominique avait commencé une carrière de journaliste au *Nouveau siècle*, puis avait profité du rapprochement entre G. Valois et les radicaux qui s'exprimaient dans *Le rappel* pour rejoindre le groupe des *jeunes turcs* qu'ils avaient constitué, en 1927, au sein de leur parti. On y trouvait des gens aussi divers que Pierre Cot, Jean Zay, Pierre Mendès-France ou Jean Luchaire et Alfred-Fabre-Luce. Les uns voulaient, surtout moderniser la vie politique ; d'autres, plus systématiques, en appelaient à un « faisceau des gauches » et parfois même à la constitution d'un parti unique « à la russe, à l'italienne, ou à la chinoise, ou à la turque ou même à la française en songeant aux Jacobins » (59). Ils avaient en commun d'être pacifistes, partisans d'une Europe reconstruite et désireux d'une représentation des forces socio-économiques dans l'appareil de l'État. P. Dominique fut l'un des plus décidés du Groupe. Il exprima sa vision de la chose publique, en 1928 — l'année même où M. Marchal adhéra au parti radical — dans un ouvrage publié par G. Valois, *La révolution créatrice*. On y trouvait d'innovantes propositions tendant à concilier la traditionnelle vision jacobine de la gauche parlementaire avec l'organisation fédérale et syndicale des proudhoniens. La cellule de base eût été la commune ; « au-dessus de la municipalité, on imagine, ce qui n'existe pas aujourd'hui, de vrais *Conseils* d'arrondissement ou de « pays » (car l'arrondissement bien plus que le canton est une division naturelle). Et puis des *Conseils* régionaux », écrivait-il, ajoutant « Dans tous les cas, comme dans le domaine professionnel d'ailleurs



Pierre Dominique.

où le syndicalisme ne peut également se mettre d'aplomb que par un système des *Conseils*, cette démocratisation dans les cadres locaux, cette libération des entraves préfectorales et autres, ce véritable pouvoir d'administration accordé aux *Conseils* ou à leurs délégués, selon les principes établis justement par la Révolution, entraînerait la mise en échec du système bonapartiste ou du système monarchique dernière manière qui veut des intendants ou des préfets envoyés par l'État et munis de pleins pouvoirs en face de *Conseils* ou d'États locaux, municipaux ou régionaux absolument privés de vie ». Il concluait « Ainsi, contrairement à ce que l'on suppose d'habitude, un gouvernement de Parti, tout en étant très fortement unitaire, ne serait pas centralisateur, mais au contraire régionaliste » (60). De telles idées, dans la meilleure tradition radicale, furent acclamées au Congrès et enterrées une fois au pouvoir. Le schéma, en revanche, séduisit la rédaction de *Plans* et Ph. Lamour, en 1931,

(51) Le Mercier Camille, Lettre à Augustin Hamon, 28 décembre 1918, coll. part. L'ouvrage parut, avec une préface d'Anatole Le Braz, sous le titre *Les bardes et poètes nationaux de la Bretagne Armoricaire (1800-1914)*, Rennes et Paris ; Plihon et Hommay, Sansot.

(52) Marchal Morvan, *Chants du Parhoët*, in *La Bretagne réelle — Celtia* numéro spécial 193 bis, hiver 1965-1966, pp. 1-6.

(53) Roince (de), Job, *La Bretagne malade de la République*, Rennes, Les Nouvelles, 1971, p. 7.

(54) André Marius, *La vie harmonieuse de Mistral*, Paris, Plon, 1928, p. 237.

(55) Sternhell Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1972, p. 178.

(56) « Une grande conférence royaliste à Lorient », in *Le Morbihannais* n° 55, mercredi 15 mai 1912, p. 2.

(57) Dominique Pierre, « La comédie corse de A Nuvra », in *La Bretagne fédérale* n° 4, février 1932, pp. 9-11.

(58) Marchal Morvan, *Le mouvement breton*, in *Les cahiers de la Bretagne réelle*, été 1972, p. 14.

(59) Dominique Pierre, *La révolution créatrice*, Paris, Librairie Valois, 1928.

(60) Ibid, p. 205 et 206.

ouvrit les colonnes de sa toute jeune revue à leur auteur. Notons, dans l'organigramme de P. Dominique, le rôle joué par le « pays » : cette entité fut reprise par A. Dami, dans sa géographie de l'Europe proposé en 1933, comme subdivision de la grande région naturelle (61). La proposition faite d'un point de vue révolutionnaire encore une fois très sorélien, réglait son compte à l'Action française désormais honnie de l'Em-sav pour son *Nationalisme intégral* devenue synonyme d'un parfait centralisme. Elle pouvait, à juste titre, séduire les fédéralistes bretons attelés à la tâche improbable de retenir les fraîches recrues venues des « droites bretonnes » et de séduire les crypto-communistes « émancipés ». Liquidait-elle l'ambiguïté et permettait-elle de se reconnaître membre d'une famille idéologique aux contours précis et stables ? L'évolution de P. Dominique en fait douter. Passant de *La liberté à La république*, que finançait Rome, il entama le parcours qui le conduisit à la Direction du service de presse du Gouvernement de Vichy.

Na ruz na gwenn

Faut-il, en conclusion, revenir sur les idées, que l'on peut cataloguer, ou sur les hommes, réfractaires à toute entreprise de classement ? Doit-on insister sur l'imprécision des unes et sur l'inconstance des autres ? Ou encore relever que l'histoire des idées, de ceux qui les produisirent ou en furent habités ne peut apparaître linéaire que rétrospectivement quand elle connut inflexion, rebroussement, rupture quelquefois ? A quelle aune peut-on mesurer les choix et ce qu'il faut de doute ou de cynisme pour en venir au reniement, à la conversion diraient certains ?

Les notions associées de fédéralisme et de syndicalisme, construites notamment pour évacuer le jeu politique, en sont devenues la matière. Ceux, même qui se croyaient investis de la mission de les faire triompher, eurent recours aux officines autrefois dénoncées pour mener leur tâche à bien, *entrisme* dont on connaît l'ambiguïté et les limites. Marcel Péguy nous a décrit un G. Sorel déçu par les « singuliers milieux soi-disant révolutionnaires (où) non seulement on ne trouvait pas la violence épurée, la violence transportée sur le plan de l'économie (qu'il) eût voulu pour rénover la cité ». C'est cette désillusion et la certitude que la fin justifierait les moyens qui l'auraient conduit à quitter « ces apathiques révolutionnaires » pour « chercher de la violence ailleurs, chez les traditionalistes, tout d'abord, puis les traditionalistes aussi l'ayant déçu, chez les catholiques » (62). Alliance du moment qu'il faudrait un jour dénoncer ? Pour beaucoup ce fut plutôt la démonstration par l'absurde qu'il n'y avait que parade dans les vêtements qu'arboraient avec une feinte intransigeante, les uns et les autres. « Ni droite, ni gauche » (63) : on en vint à l'idée qu'être révolutionnaire n'impliquait pas de choisir en ces termes-là. Au slo-

gan d'*Ordre nouveau* répondait le *Na ruz na Gwenn*, *Breizad hepken* qui, selon O. Mordrelle, résumait toute la doctrine de *Breiz Atao* (64). Cet unanimité dans le refus ne suffit pas, bien sûr, à subvertir le jeu politique ordinaire non plus qu'à subjuguier ses acteurs habituels. Dépités par cette inanité, certains rejoignirent les partis naguère rejetés : M. Marchal s'était fait radical quand Ph. Lamour obtint, en 1936, l'investiture du *Front populaire* pour les élections législatives. D'autres en vinrent à souhaiter la fermeté d'un totalitarisme et même, parfois, la *tabula rasa* d'une apocalypse. C'est Yann Fouéré, un fédéraliste d'ancienne conviction, reconnu par ses devanciers — Alexandre Lipianski (dit Marc) (n. 1904), ancien de *Plans*, préface un de ses ouvrages (65) —, qui a su récemment dire combien les choix d'alors furent souvent inattendus, insouciant peut-être et pourtant tragiques. Jeune encore, il lui fut donné d'assister à cet étrange ballet depuis des observatoires privilégiés : aux réunions d'*Ordre nouveau* —, où d'entendre Robert Aron, Alexandre Marc et Daniel-Rops le conduisit à un « profond scepticisme à l'égard de toutes les idéologies » (66) —, au *Foyer d'études fédéralistes* dont il fut secrétaire provincial ; et, bien sûr, au cabinet de Jean Zay, *ex-jeune turc* devenu sous-secrétaire d'État à l'Intérieur. Mais l'anecdote émouvante et révélatrice, c'est en tant que délégué du mouvement de jeunesse de l'*Union fédérale des anciens combattants* qu'il lui fut donné d'en être le dépositaire. En 1938, sur le paquebot qui les ramenait de New York où s'était tenu le second *Congrès mondial de la jeunesse*, Y. Fouéré fut le témoin de la complicité qui unissait Marc Augier et Danièle Casanova : qui pouvait alors deviner que le militant socialiste s'engagerait, à peu de temps de là, dans la *Waffen S.S.* tandis que la jeune communiste, dont le parti venait d'approuver le pacte germano-soviétique, serait la victime de la *Gestapo* (67) ? Georges Valois, le proudhonien fédéraliste et syndicaliste, royaliste converti au fascisme, puis zéléteur du socialisme, vit de même

son itinéraire le mener tragiquement au camp de Bergen-Belsen. Dans ce maëlström de destins en déshérence il faudrait encore saisir Gaston Bergery, ancien de *Plans* devenu l'homme du *Frontisme*. Le 8 février 1933, A. Hémon l'avait chaudement recommandé au député dinannais Michel Geistdoerfer pour son intelligence et son audace, précisant que c'était là « le conseil d'un ami qui voit les choses telles qu'elles sont et non sous l'angle des politiciens » (68).

L'héritage

Il faut simplement dire qu'il y a deux fédéralismes au moins, chacun porteur de ses équivoques. Celui, d'abord, qu'imagine et peaufina — dans la réaction comme dans les milieux progressistes — une intelligentsia désireuse d'en finir avec la démocratie parlementaire : c'était là un fédéralisme conceptuel « venu d'en haut ». En vis-à-vis, nullement semblable, quelquefois son partenaire, il y eut un fédéralisme d'opportunité dont se saisirent des minorités avant tout nationalistes, attelées à cette tâche : moderniser le vieux discours provincialiste dans lequel s'empêtraient leurs revendications.

Quelques-uns seulement, échaudés par de trop nombreux échecs dans leur tentative d'édifier une grande construction idéologique, surent tirer parti de leur engagement premier pour, ensuite, s'inscrire dans le réel. Le fédéralisme de l'entre-deux-guerres a, en effet, produit un nouveau régionalisme, aménageur celui-là, et souvent dans l'esprit syndical des premières livraisons de *Plans*. Retrouvons, pour s'en convaincre, Ph. Lamour à la tête de la *Confédération générale agricole* de 1945 à 1954, puis à la direction de la *Compagnie nationale d'aménagement du Bas-Rhône-Languedoc* et, enfin, à la présidence du *Conseil économique et social de la région Languedoc-Roussillon*. Et puis, interrogeons-nous sur l'origine véritable de cette « réforme de la France » dont parlait Joseph Martray dès 1947 (69), et qui connut avec le *Comité d'étude et de liaison des intérêts bretons* (C.E.L.I.B.) une première ébauche.

(61) Dami Aldo, « Les régions naturelles de l'Europe », in *Bulletin des groupes Plans*, op. cit., pp. 3-5.

(62) Péguy Marcel, *La rupture de Charles Péguy et de Georges Sorel*, 12^e cahier de la 19^e série des *Cahiers de la quinzaine*, Paris, 1930, p. 30 et col.

(63) « Ni droite, ni gauche », titre générique, *Ordre nouveau*, n° 4, octobre 1933.

(64) Mordrel Olier, *Breiz Atao*, Paris, A. Moreau, 1973, p. 72.

(65) Fouéré Yann, *L'Europe aux cent drappeaux*, Paris, Presse d'Europe, 1968.

(66) Fouéré Yann, *La patrie interdite*, Paris, France Empire, 1987, p. 85.

(67) Ibid, p. 94.

(68) Augustin Hamon, lettre à Michel Geistdoerfer, 8 février 1933, coll. part.

(69) Martray Joseph, *Le problème breton et la réforme de la France*, La Baule, Edition de Bretagne, 1947.

Les Gallois de Patagonie

par Ivan Guehenec

L'installation d'une colonie galloise en Argentine dans la seconde moitié du XIX^e siècle a déjà fait l'objet d'un article dans le numéro 23 de D.S. M. Bernard Le Nail nous a récemment fourni de précieux documents photographiques sur cette étonnante aventure ; qu'il en soit vivement remercié ainsi que les services de la Llyfrgell Genedlaethol Cymru (Bibliothèque Nationale du Pays de Galles à Aberystwyth).

Rappelons brièvement les raisons et les conditions de cette émigration vers la Patagonie, région méridionale en partie aride de l'Amérique du sud. Le XIX^e siècle fut une période extrêmement agitée pour le Pays de Galles : le déclin de la paysannerie, la montée de l'industrialisation accentuèrent les séculaires oppositions entre le peuple gallois et la domination anglaise, domination tant économique que linguistique ou religieuse (cf. D.S. n° 23, p. 31-32). A l'initiative de patriotes fermement attachés à la langue galloise et au non-conformisme, une première expédition de 153 personnes, hommes, femmes et enfants, en grande partie originaires de la région d'Aberpennar, quitta le port de Liverpool le 31 mai 1865 sur un modeste « tea-clipper », le « Mimosa » et finit par accoster sur la côte est de la Patagonie le 28 juillet 1865.

Après bien des années d'efforts et de misère, le « Nouveau Pays de Galles d'Outre-mer » (Cymru Newydd Tramôr) prenait forme peu à peu. Le Gwladfa, nouvelle et petite nation celtique, fit ainsi son apparition de l'autre côté de l'océan. Les Gallois n'obtinrent pas l'autonomie politique qu'ils souhaitaient alors, le gouvernement argentin s'y opposant radicalement, cependant sur le plan économique (mise en valeur des terres), sur le

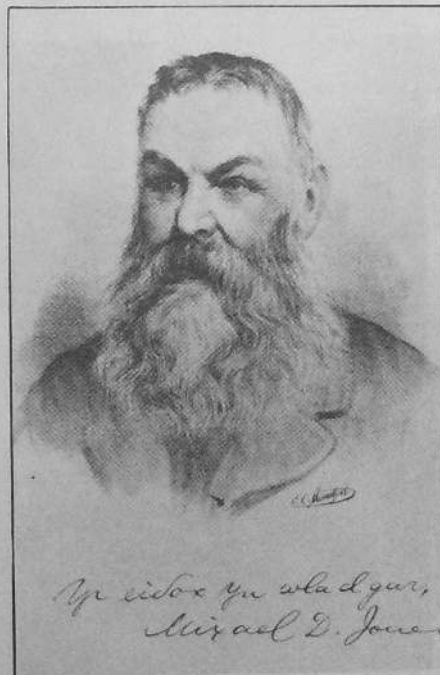
plan culturel et linguistique (organisation d'eisteddfodau, publications en gallois), sur le plan religieux également, le Gwladfa mena une politique très active et bientôt couronnée de succès ; paradoxalement cette réussite allait entraîner la chute de la colonie galloise !

Cette Patagonie, autrefois aride et presque déserte, devenait un « Far-West » argentin en plein développement et attira ainsi de nombreux colons étrangers, espagnols et italiens, qui finirent par s'imposer numériquement et économiquement à la population galloise.

Evincée du contrôle économique de la Patagonie, géographiquement clairsemée sur plusieurs centaines de kilomètres le long de la rivière Camwy, la colonie finit par perdre ses structures d'origine.

Aujourd'hui bien intégrés à la population argentine, les descendants de ces pionniers héroïques ont su conserver une part de leur héritage national : des eisteddfodau se tiennent régulièrement chaque année encore, des échanges ont lieu périodiquement entre le Gwladfa et le Pays de Galles.

Malheureusement, le Cymraeg, la langue galloise, est en train de mourir : ses locuteurs sont tous bilingues, gallois/espagnol, et leur nombre ne cesse de diminuer d'année en année.



Michael D. Jones (1822-98).

Pasteur et patriote né à Llanuwchllyn (Merioneth), il passa une grande partie de sa vie à Y Bala. Toute son existence fut consacrée à éloigner les Gallois de l'influence anglaise, notamment dans les

(N.L.W.)

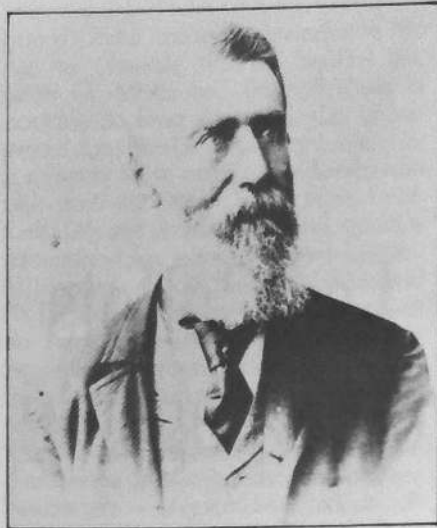
domaines de la langue et de la religion.

Il fut l'un des premiers à envisager la création d'un « Nouveau Pays de Galles » outre-mer; après les U.S.A. où il s'était rendu en 1847 afin d'aider les immigrants de son pays, il choisit la Patagonie comme « nouvelle terre promise » pour le peuple gallois.

Il dépensa toute son énergie et une grande partie de son argent pour l'expédition du « Mimosa » expédition dont il confia la direction à Lewis Jones.

M.D. Jones est considéré comme l'un des pères du nationalisme gallois moderne.

Sur cette photographie on peut lire: « Yn eidox yn wladgar, ... », c'est-à-dire: « Patriotiquement vôtre, ... ».



(N.L.W.)

Lewis Jones (1836-1904)

Patriote et écrivain né à Caernarfon, il adhéra aux idées de M.D. Jones et, en 1862, il explora la Patagonie afin de préparer l'expédition du « Mimosa ».

Chef des pionniers il fut emprisonné par les Argentins pour avoir outre-passé ses droits en faveur de ses compatriotes évidemment. Il obtint pourtant le titre de « Gouverneur » de la Colonie, le Gwladfa. Il fut aussi à l'origine des deux principaux journaux gallois de Patagonie: « Ein Breinad » (Notre Dignité) et « Y Drafod » (Le Débat).

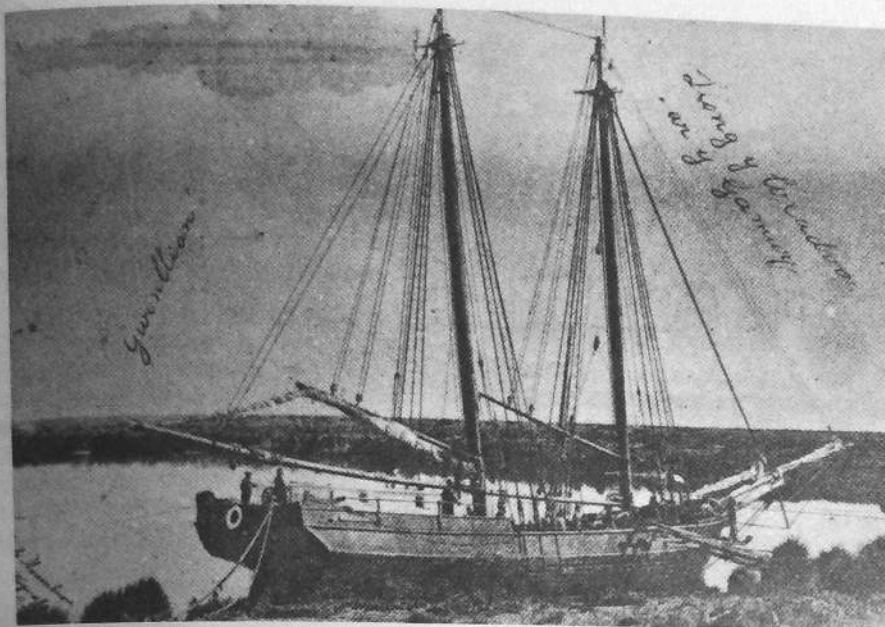
Quatre ans avant sa mort il écrivit l'histoire de la Colonie: « Y Wladfa Gymreig » paru en 1898.



(N.L.W.)

Photographie n° 3: Lewis Jones assis parmi un groupe d'indiens Tuelches.

Sans l'aide de ces indiens patagons un bon nombre de Gallois n'auraient pu survivre. Les Tuelches apprirent aux colons à s'organiser sur cette terre inhospitalière.



N° 4 (N.L.W.)

Photographie n° 4 : « Gwenllian »

Le « Gwenllian », l'un des navires que les colons utilisèrent sur la rivière Camwy. Sur ce document on peut lire à droite : « Llong y Wladfa ar y Gamwy » (Navire du Gwladfa sur la Camwy). Il ne semble pas exister hélas de document de ce type du « Mimosa ».

Photographie n° 5 : Maisons en bois de Mynydd Llwyd.

Cette photographie montre bien la précarité dans laquelle se trouvaient les premiers colons. Poussés par la misère et la révolte, ils retrouvaient en Patagonie, la misère certes, mais se sentaient des hommes libres.

Photographie n° 6 : Canal sur les bords de la Camwy

L'un des canaux que les Gallois aménagèrent le long de la rivière Camwy. Ce genre de canal facilita l'irrigation des terres et développa les communications entre les différents « settlements ».



N° 5 (N.L.W.)



N° 7 (N.L.W.)



N° 6 (N.L.W.)



N° 8 (N.L.W.)

Photographies n° 7 et 8 : Chapelles galloises en Patagonie

« Treorci Chapel » dans la vallée de la Camwy et « Bethel Chapel » à Gaiman. Ces lieux de culte formaient le cœur de l'identité galloise en Patagonie.

Bretagne-Flandres Les retrouvailles

par Bernez Rouz

50 Flamands à Oaled Diwan Tregloun en août pour découvrir la Bretagne.

50 Bretons à Bruges en septembre pour découvrir les Flandres.

Une exposition « Relations Bretagne Flandres au Moyen Age » en 1989 au Musée Breton de Quimper, le cinquantième de la mort de l'amiral Ronarc'h, héros de la bataille de l'Yser en 1915, en 1990. Les Flandres et la Bretagne sont en train de renouer des relations établies il y a plus de 5 siècles.

Dalc'homp Soñj sera bien sûr partie prenante de cette nouvelle dynamique vers le cœur de l'Europe, et consacrera un numéro spécial en 1989 aux relations Bretagne-Flandres à travers les âges.

En attendant d'en savoir plus, voici les mots-clefs de ce rapprochement historique.

1) Amiral Ronarc'h : 1865-1940.

Né à Quimper le 22 février 1865, Pierre Ronarc'h commandait les Fusiliers Marins de Lorient qui résistèrent trois semaines face aux Allemands sur l'Yser et à Diksmuide. C'était en octobre 1914, les marins bretons sauvèrent Calais et Dunkerque. Après la guerre, l'Amiral Ronarc'h devint Chef d'État-Major de la Marine. En 1928, Pierre Ronarc'h fut fait citoyen de Diksmuide. Une plaque commémorative rappelle son souvenir dans cette ville.

2) Belgique

Le royaume de Belgique a été créé en 1831 à l'issue d'une révolte, le 25 août 1830, contre Guillaume 1^{er} comte des Pays-Bas, état créé par les grandes puissances en 1815. Depuis juillet 1988, la Belgique est un état fédéral avec quatre régions : Flandres, Wallonie, Bruxelles (bilingue) et la région germanophone (100 000 ha).

3) Breizh Europe

Antenne économique bretonne à Bruxelles. Mise en place par les grands groupes agro-alimentaires bretons et les Crédits Agricoles des quatre départements à l'initiative d'Alexis Gourvenec. « L'Ambassadeur » de Bretagne, Pierre Pignot, ancien fonctionnaire européen, ne traite que des problèmes économiques.

Adresse : 198 rue Stevin, Brussel.



Bernez Rouz et Jan Deloof, les animateurs de la rencontre de Bruges en septembre 88.

4) Breizhiz Bro Velj

Association des Bretons de Belgique
Contact : J.P. Conan
107 rue du Vallon
1320 Genvall.

5) Brito Jan : 1417-1484.

De son vrai nom Jean Brulelou, né à Pipriac en 1417, évêché de Saint-Malo. Imprimeur à Bruges, dès 1454. Surnommé Jan Brito ou Jan Bortoen (Jean Le Breton). Il a édité le premier livre en néerlandais, et vulgarisé en Flandres les nouvelles techniques de l'imprimerie. On pense qu'il pourrait également être à l'origine des techniques d'imprimerie utilisées en Bretagne à l'atelier de Bréhan-Loudéac, qui imprima, en 1484, le premier livre en Bretagne « Le trépassement de la Vierge ».

6) Bruges 88.

Première rencontre brito-flamande, à l'occasion de la sortie d'une anthologie de nouvelles en langue bretonne, traduite en néerlandais par Jan Deloof : « Nouvelles du bout du monde ». Au

programme : musique de rue par le Bagad d'Ergué-Armel, conférence de presse avec présentation de la situation de la langue bretonne par Per Denez, Exposition Lalaisse et Jan Brito, soirée Poèmes et Musique.

Calvaires

Deux calvaires bretons ont été érigés en Belgique pour commémorer le sacrifice des Bretons morts à la guerre 14-18.

A Maissin (Luxembourg belge) se trouve la croix de Kroaz-Ti-Ruz (XVI^e) venant du Tréhou, inaugurée le 21 août 1932.

A Boezingue (Flandres) le calvaire de Louargat près de Guingamp, et un dolmen d'Hénansal près de Lamballe ont été transportés en 1929, pour commémorer la première attaque au gaz asphyxiant de l'Histoire, le 22 avril 1915 sur le front de l'Yser. Les réservistes des régiments de Guingamp et de Saint-Brieuc (« Les Pépères ») étaient en première ligne.

8) Deloof Jan

Traducteur de deux anthologies du breton en néerlandais: « Bretagne est poésie » en 1980 et « Nouvelles du bout du monde » en 1988. Il a organisé à Bruges le 3 septembre 1988 les premières rencontres brito-flamandes « Devezhioù ar Brezhoneg » à l'occasion de la sortie de son livre.

9) Expo Bretagne Flandres : été 89.

En préparation au Musée Breton de Quimper. Elle veut faire un premier point sur nos connaissances des relations politiques, commerciales, culturelles et artistiques entre les deux pays. Seront exposées notamment des œuvres d'art d'origine flamande ou inspirées d'artistes flamands en Bretagne.

10) Flamand.

Dialectes néerlandais parlés historiquement dans le comté de Flandres. En Belgique, les Flamands utilisent « néerlandais » pour désigner leur langue.

En France, le terme langue flamande désigne le dialecte néerlandais du Westhoek et par extension, il est employé à tort pour le néerlandais parlé en Belgique.

11) Flandre(s).

Région géographique comprenant les provinces belges de Flandre orientale et occidentale, la Flandre française, la Flandre zélandaise aux Pays-Bas.

Historiquement, le comté de Flandre était, pour sa plus grande partie, fief du roi de France.

12) Jeanne la Flamme.

Fille du comte de Flandre, Louis de Nevers, elle épousa Jean de Monfort, duc de Bretagne. Par son rôle important dans la Guerre de Succession de Bretagne, elle est considérée comme la « Jeanne d'Arc » bretonne (cf. Marcel Kervran, « Les grandes heures de Jean de Monfort et de Jeanne la Flamme »).

13) Kerdevot 89.

Pour le 5^e centenaire de cette chapelle d'Ergué-Gabéric près de Quimper, on fêtera la présence du seul retable anverso du XV^e siècle en Basse-Bretagne: concerts, exposition et 2^e rencontre brito-flamande en perspective.

14) Kuypers Willy.

Député flamand de la Volksunie (Parti fédéraliste flamand de centre droit) au Parlement Européen. A donné son nom à la résolution Kuypers sur les langues et cultures des minorités régionales et ethniques de la Communauté Européenne adoptée par le Parlement Européen le 30 octobre 1987.

Contact: Belliardstraat 79. ARD 3-01.
1040 Brussel.

15) Néerlandais.

Langue d'origine germanique parlée par 20 millions d'Européens:

14 millions dans les Pays-Bas,
5,5 millions dans la région flamande de Belgique,
300 000 dans la région bruxelloise bilingue de Belgique et 100 000 dans le Westhoek français.

16) Ploemeur-Diksmuide.

Ploemeur, près de Lorient, est jumelée depuis 1965 avec Diskmuide, haut-lieu de la guerre 14-18. Deux monuments aux Bretons sont érigés à Diksmuide.

Le monument aux Fusiliers-Marins de Lorient en l'honneur de l'Amiral Ronarc'h qui s'est illustré lors de la bataille de l'Yser en 1914, et le monument aux Bretons du 241^e régiment, tombés en 1940. Le jumelage Ploemeur-Diksmuide est un exemple de dynamisme et servira de pivot en 1990 pour la commémoration du 50^e anniversaire de la mort de l'Amiral Ronarc'h.

17) Westhoek.

Région du département du Nord où est parlé un dialecte néerlandais.

Cette zone a été annexée à la France entre 1659 et 1678. 100 000 personnes sur 350 000 parlent le néerlandais dans cette zone frontalière.

Comme les autres langues moins répandues de France, le néerlandais n'a pas de statut et l'enseignement est organisé de façon anarchique comme pour le breton.

Disparition

Jean-Malo-Renault (1900-1988)

La vie est un grand livre ouvert que la mort referme...

Celle de Jean Malo-Renault aura été tout entière consacrée aux livres, aux arts et aux lettres.

Né en 1900 dans une famille malouine, fils du graveur Emile-Auguste dit Malo-Renault qui illustra de nombreux ouvrages de bibliophilie, le livre fut pour lui une longue et durable amitié.

Ses études d'histoire à la Sorbonne, complétées par un diplôme de l'École du Livre soutenu sur la sculpture bretonne, le conduisent à choisir la carrière de bibliothécaire.

De Toulouse à Montpellier, il se livre à des recherches érudites sur les collections de manuscrits médiévaux, travaux qui ont ensuite inspiré bien des études sur l'art décoratif du Moyen Age. Son « Art du livre » fut longtemps considéré comme un classique. De retour à Rennes en 1937, il se voit confier la direction conjointe de la Bibliothèque universitaire et de la Bibliothèque municipale, lourde charge qu'il assume pendant 17 ans et qu'il sut mener en favorisant déjà la coopération entre les bibliothèques.

Il fut en effet un pionnier de la politique de développement des bibliothèques en Bretagne.

N'est-il pas le fondateur du Bulletin des Bibliothèques de Bretagne, bulletin d'informations professionnelles et bibliographiques, paraissant quatre fois par an dès 1945?

Grâce à ce Bulletin, les bibliothécaires bretons vont disposer d'un organe de liaison, d'un moyen d'information et de formation tant sur les méthodes administratives que sur l'histoire et la technique du livre, le développement de la lecture publique et l'enrichissement des fonds anciens.

Mais ce dont tous les bibliothécaires et les chercheurs bretons lui sont le plus redevables, c'est de sa très célèbre Bibliographie rétrospective de la Bretagne.

Esprit précis, il recense sans relâche toute la documentation publiée sur la matière de Bretagne depuis cinq siècles. Il a fallu attendre cette année pour que cet incomparable instrument de recherche soit mis à la portée de toutes les bibliothèques et les centres de documentation grâce à la microreproduction de ces 145 000 fiches...

C'est désormais le monde entier qui va accéder aux résultats de son travail.

Une dernière œuvre récemment publiée (*Le Dictionnaire des pseudonymes bretons* dont il révèle la véritable identité), vient parachever ses travaux et procurer à la recherche un excellent outil de référence et d'investigation.

Peu ont autant consacré d'intelligence et de cœur à la connaissance de la Bretagne et à la protection de son patrimoine.

La Bretagne est un grand livre dont il a écrit et illustré de nombreuses pages.

Bibliographie

L'Art du Livre (1931)
La Lettre ornée au Moyen Age (1934)
Le Malouin Jean Le Cudenec, roi de Madagascar (1948)
Les Monuments français en péril en Bretagne, (1932)
Le Calvaire de Tronoën (1930)
Les Sculpteurs romans de St-Benoît-sur-Loire (1927)
Sur quelques documents inconnus de la Faculté de médecine de Montpellier (1934).

Fondateur et animateur du *Bulletin des bibliothèques de Bretagne* de 1945 à 1950.



Abonnement 12 numéros :
100 F

le peuple breton

B.P. 301 - 22304 LANNION Cedex

Les Bretons en Andalousie aux XVI^e et XVII^e siècles

par Anne Pennanquer

C'est en lisant l'article de Alan Le Cunff sur la présence bretonne à Sanlucar de Barrameda (Dalc'homp Soñj n° 6) qu'un mémoire de Maîtrise intitulé : *Des Bretons en Andalousie aux XVI^e et XVII^e siècles* est devenu petit à petit une réalité.

Pourquoi *Des Bretons en Andalousie* ?

On connaît l'importance du commerce breton en Espagne du nord, mais peu d'études concernent l'Andalousie, où pourtant les Malouins, les Vitréens, les Morlaisiens, les Nantais... y faisaient commerce de sel, de blé, de vin et surtout de toiles. On trouve trace il est vrai dans les registres paroissiaux de l'abbé Paul Paris Jallobert, de Bretons qui sont nés, ont vécu, sont morts dans cette partie de l'Espagne et notamment à Séville, Cadix, Sanlucar, Puerto Santa Maria, Alicante, et ces mêmes noms, nous les retrouvons dans les documents des archives espagnoles, dans des contrats de vente, des recensements, des listes des membres du consulat français d'une ville...

Ce mémoire se présente donc en deux parties : la première, définissant les relations commerciales Bretagne-Andalousie et si il y transparait un travail de recompilation (réf. A. Girard *Le Commerce français à Séville et Cadix au temps des Habsbourgs*, Paris, De Boccard, 1932; M. Mollat, *Quelques aspects du commerce maritime breton à la fin du Moyen Age*, Rennes, S.H.A.B., 1948; A. de Wismes, *La vie quotidienne dans les ports bretons aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Hachette littérature, 1973...), d'ailleurs indispensables, des documents importants et peu exploités permettent de mieux comprendre ces relations et leurs difficultés tout en servant de transition à la deuxième partie : je veux parler des lettres du Vitréen Hévin, publiées en 1898 par Edouard Frain de la Gaulayrie. Ce Hévin vint à Sanlucar en 1610 et y mourut vingt ans plus tard après s'être enrichi du commerce des toiles, malgré les pirates et les conflits politiques France-Espagne, présents dans ses lettres ou dans celles de Jean Ebrard, seigneur de Saint-Sulpice, ambassadeur en Espagne de 1562 à 1566.

Si Hévin commerçait et résidait à Sanlucar, d'autres Bretons devaient aussi y vivre, ainsi que dans d'autres villes, d'où la deuxième partie : la colonie bretonne

d'Andalousie, celle de Puerto Santa Maria, Cadix, Séville et Sanlucar. Michèle Moret (*Aspects de la société marchande de Séville au début du XVII^e siècle*, Paris, M. Rivière et Cie, 1967) avait déjà défini les activités des marchand étrangers de Séville ; des études d'auteurs espagnols, non exploitées chez nous, ont complété son travail et m'ont permis de suivre les Bretons dans leur vie de tous les jours et de m'apercevoir que si certains n'étaient que de passage comme le voyageur de commerce de Morlaix en 1530 (D. Templer, *Bulletin de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord*, tome XLI, 1903), d'autres représentant les maisons négociantes de leur ville d'origine, résidaient pendant de longues années dans leur propre quartier avec des privilèges spéciaux.

J'ai donc analysé le commerce breton à Puerto Santa Maria, Cadix, Séville et à Sanlucar, Sanlucar qui méritait un chapitre particulier. En effet, j'ai pu étudier deux documents inédits cités par Alan Le Cunff : la Chronique de Pedro Barrantes Maldonado datant de 1540 qui prétend que le premier des Guzman (dont les descendants deviendront non seulement Maîtres de Sanlucar mais aussi Ducs de Medina Sidonia) serait né de l'union de Doña Hermisenda avec Guillem frère d'Hérispoé (et donc fils de Nominoé) lorsque celui-ci vint aider le roi Don Ramiro de Leon à guerroyer contre les Maures au IX^e siècle. Plus tard en 1309 le duc Jean III qui allait épouser l'infante de Castille passa par Sanlucar où il fut reçu avec beaucoup d'honneurs de par la parenté qui l'aurait uni aux Guzman, et c'est après cette visite que les Bretons qui commerçaient en Biscaye vinrent s'installer à Sanlucar dans un quartier qui existe toujours, avec une rue qui porte leur nom « Calle de los Bretones ».

Le deuxième document est un recensement daté 1645-1647 où l'on retrouve par rue, leurs noms ainsi que leur profession : une représentation des différentes catégories socio-professionnelles de l'époque et, lorsqu'on lit leur correspondance on se rend compte que le commerce avec l'Espagne devient un prétexte à leur présence, car un autre marché beaucoup plus prometteur s'offre à leur convoitise : le marché américain, même si il

n'est réservé qu'aux sujets du roi d'Espagne. Mais qu'importe, on fraude, on propose un commerce interlope, car, les barres d'or et d'argent, c'est la fortune que l'on espère, ou on essaye même de se faire naturaliser Espagnol.

Et puis, qui retrouve-t-on dans ce recensement ? Un Hévin, un Frain, un Malherbes (cités par Edouard Frain de la Gaulayrie alors que ses sources restent introuvables) et la boucle est bouclée quant à l'attestation de leur présence en Andalousie. On ne pourra plus dire maintenant que le mot « breton » ou « berton » ne représentait que les gens du Nord en général, et, qu'il était donc fort peu probable que les Bretons eurent un quartier à Sanlucar dès 1466... Mais il reste tant d'archives à consulter en Espagne pour poursuivre cette étude, non seulement au niveau des relations Bretagne-Andalousie mais aussi Bretagne-Amérique via Séville : décidément là où le soleil passe, le Breton passe.

ETUDES ET RECHERCHES - N° 2

LES BRETONS EN ANDALOUSIE AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

Anne PENNANGUER



En vente à Dalc'homp Soñj au prix de 55F
franco de port.

Le Clos d'Orange, Le Verger de Liesse, par Anne-Claire Déré, Ed. CID, 268 pages, 95F.

Étonnant périple que celui de cette jeune et charmante romancière qui, après de solides et sévères études de pharmacie puis de psychologie, moins austères, s'est évadée à travers les vastes espaces d'une histoire romanesque qui puise à la double source de la chronique de ce début du XVI^e siècle et des visions et des rêves de cette littérature chevaleresque issue de la tradition celtique la plus lointaine qui, tout autant que les souvenirs des événements du passé, est une part de la mémoire collective de notre peuple.

Roman historique appuyé sur une très forte érudition où nous voyons revivre sous nos yeux, avec une grande vérité, la noble et fière figure de la Duchesse Anne, celle qui reste à travers les siècles l'image de notre nation indomptée, celle de Louis XII, l'ancien compagnon d'infortune, l'ancien allié de St-Aubin-du-Cormier devenu son époux de part les caprices et les contraintes de l'Histoire.

Mais surtout grand roman d'amour, riche de poésie, de flamme et de tendresse, tel que seule une femme pouvait l'avoir conçu.

Nous y retrouvons les personnages que nous avions quittés avec regret à la fin du premier tome de cet ouvrage, et dont nous conservions la nostalgie, dans un nouveau cycle de leur existence, avec quelques autres : le preux Tanguy, la douce Mélisende, Vince l'aventurier aux cheveux de cuivre roux, Lucas le trouvère et la figure pathétique de Maître Guît'Helme le premier époux de la belle Ermeline dont les yeux verts nous ensorcelleront jusqu'à la dernière page : personnalités complexes traversées par les passions mais soulevées par le grand souffle chrétien en dépit de leurs faiblesses et de leurs chutes.

Saluons avec ce livre la confirmation d'un grand talent : une sorte de joie créatrice !

Yann Bouëssel du Bourg.

Galériens des Brumes, par René Conventant, Ed. L'Ancre de Marine.

Ressort premier de l'Histoire, l'homme en est trop souvent le grand oublié. Histoire des hommes, certes, mais de l'Homme dans son anonyme dimension collective, l'Histoire ne laisse guère entendre le battement de cœur de l'homme en son individualité. Dans l'Histoire, l'homme n'est-il pas, en règle générale, un terme générique, une abstraction éthérée, un être multiple dominé et englouti par les remous de l'événement qu'il a suscité ? C'est qu'en effet l'historien, dont l'ambition est d'atteindre au niveau de généralité qu'exige l'esprit scientifique, n'a guère le loisir de se placer au niveau de l'homme singulier, tentative, du reste, problématique vu l'infinie pluralité de l'Un. Et encore le tenterait-il, qu'il serait peu en mesure de rapporter fidèlement ce qu'il n'a pas lui-même vécu et senti.

Ce préambule, tout simplement pour mettre en relief la profonde originalité d'un livre-témoignage dans lequel l'homme, être de chair et d'esprit, sensible et souffrant, occupe la place qui devrait lui revenir dans

l'histoire, la première. Dans le livre de René Conventant « *Galériens des brumes* », c'est le marin, jouet d'un implacable destin, meurtri dans son corps et dans son âme par la violence d'un métier de parias, qui est au centre du récit. René Conventant est peut-être le premier marin-pêcheur à s'être fait écrivain pour décrire le sort terrible du marin de la grande pêche à la morue sur les voiliers terre-neuvas, dont la particularité par rapport à la pêche en Islande était l'utilisation de barques appelées doris, équipées par deux hommes, qui de ces frères esquifs tendaient leurs lignes, proies faciles offertes au vorace Léviathan.

Acteur authentique des événements qu'il rapporte, René Conventant est, de surcroît, un écrivain talentueux, apte à retracer d'une manière précise les faits qu'il a vécus, et à faire partager au lecteur les émotions intimes de ses compagnons d'aventure, leurs joies fugaces, mais surtout leurs souffrances, leurs révoltes intérieures face à leur destin de misère. Nous sommes loin d'un certain romantisme littéraire qui s'est complu à transposer dans une irréalité poétique une poignante épopée humaine dont le caractère épique tient plus de l'inhumanité des circonstances que d'un courage humain faussement assimilé à un mépris de la vie, loin d'une vulgaire naïveté, propre à une littérature infantilisée, qui fait des hommes, non point des êtres de souffrance, mais des surhommes insensibles à la douleur physique ou morale.

Pour notre auteur, la fidélité à la vérité ne peut se concevoir sans un réalisme total exempt de tout édulcorant. Son titre est un raccourci saisissant de son œuvre dans son aspect physique, événementiel, et dans sa pathétique dimension humaine : « *Galériens des brumes* ». Les souffrances endurées par les marins dans le froid et l'humidité salée, dans les veilles interminables, aux prises avec le plus pénible des métiers, la détresse morale engendrée par l'éloignement d'un foyer chaleureux, le risque effrayant dû à la permanente présence de la Parque aux yeux bandés, présence autrement plus réelle que celle de l'Ankou pour le terrien, la ténébrante douleur de l'incertitude matérielle du lendemain sujette aux aléas de la pêche et du cours du poisson, etc., bref, toute cette poignante réalité accablait le pêcheur terre-neuvas d'un sort plus effroyable que celui du galérien, hormis toutefois le sentiment d'une illusoire liberté et, ô mystère de l'âme humaine, le fier attachement à son métier en dépit de tout.

Embarqué comme mousse à quinze ans, nanti du certificat d'études, le cancalais René Conventant a fait douze campagnes de pêche, qu'il termine volontairement à vingt-sept ans, comme patron de doris, en étant titulaire du diplôme de capitaine de la marine marchande acquis brillamment au prix de volonté et de renoncement. Après une autre carrière dans la marine marchande qui le mènera au poste de commandement de navire, retraité, parvenu à l'âge de 81 ans, René Conventant conserve au tréfonds de son âme le souvenir indélébile de son premier métier : « *Quand la brise marine souffle sur Cancale et que mes yeux se ferment, ils sont là pour moi seul mes trois-mâts goëlettes* ». Ce souvenir prégnant

a fini par lui mettre la plume à la main. « *J'ai vu tant de souffrances, écrit-il, côtoyé et partagé tant de détresses qu'il me fallait en porter témoignage* ».

Ce témoignage suscite chez le lecteur une profonde émotion due certes à l'authenticité d'un récit rapportant des épisodes vécus d'une des aventures à la fois les plus inhumaines et les plus grandioses que l'homme ait eu à vivre, mais due aussi à une écriture simple et alerte dans la narration des faits, se faisant éloquente et poétique lorsque l'auteur veut faire partager une émotion. « ... le vent de mer sait se faire enjôleur qui berce les rêves des garçons nés sur son rivage. Ses effluves grisants murmurent la caresse des alizés, et les îles au sable blond qu'abordent les matelôts. Le vent de mer est un menteur. Il ne dit pas la bise aigre, la tempête hurlante, la lame traîtresse, le froid qui glace, la brume qui aveugle ». D'une phrase, il a l'art de recréer cette atmosphère dramatique qui étroit le marin : « *sans repos, sans hygiène, la rage au cœur ou la peur au ventre, trempé, saignant, pleurant, criant, maudissant le ciel autant que la mer quand le vent hurle sa colère, c'est notre univers de folie et de désespérance* ».

Félicitons Bertrand de Quénetain, l'éditeur malouin à l'enseigne de « L'Ancre de Marine » qui a pris le risque d'éditer ce premier livre d'un auteur inconnu, peu après avoir réédité un ouvrage du R.P. Yvon, l'aumônier des Terre-neuvas, intitulé « *Avec les pêcheurs de Terre-Neuve et du Groënland* ». Félicitons surtout René Conventant qui a écrit un livre auquel désormais devra se référer quiconque sera désireux de connaître la véritable histoire de nos marins bretons embarqués sur les voiliers terre-neuvas, ces « *pauvres gens, rudes et frustrés dans leurs manières* » qui « *n'avaient pas nés sous une bonne étoile, et n'avaient eu d'autre alternative que la mer avec ses dangers, ou la terre qu'il faudrait labourer pour d'autres, avec des revenus plus qu'incertains* ».

François Herry

L'île des Capitaines, chronique maritime et sociale d'une île du Ponant du XVII^e au XX^e siècle, par Jean Bulot, préface d'Olivier de Kersauson, Ed. Jean Bulot (9, rue des Hortensias, 56400 Auray), 248 pages, ill., 195F.

L'île d'Arz, dans le Golfe du Morbihan, est connue pour avoir fourni un fort contingent de marins à la Royale et à la Marchande à travers les siècles. Jean Bulot, lui-même, commandant de deux remorqueurs Abeille, retrace dans ce très bel ouvrage l'histoire de l'île et de ses habitants depuis les origines mégalithiques jusqu'à la seconde guerre mondiale. Outre l'intérêt du texte, ce livre est magnifiquement présenté et illustré (ce qui peut expliquer son coût relativement élevé).

Bretagne est Univers, par Charles Le Quintrec, Ed. Ouest-France.

« Bretagne est poésie », déclarait Marie de France, poétesse du 13^e siècle. La Villemarqué, lors de sa quête fructueuse des chants, ballades et légendes demeurés en la mémoire populaire de ses compatriotes,

était en mesure de noter à quel point la poésie avait jeté des racines profondes en l'âme du peuple breton. Cette veine lyrique n'a cessé jusqu'à nos jours d'être féconde. En constatant, à la lecture du récent ouvrage de Charles Le Quintrec *« Bretagne est Univers »*, que notre « poétique terre de Bretagne » n'a pas changé depuis les Taliésin et Hyarnion, bardes de jadis, l'on se prend à répéter d'enthousiasme ce cri de foi et d'espérance de nos ancêtres : « Non ! le roi Arthur n'est pas mort ! »

Ce livre est une vibrante louange adressée à notre « vieille terre d'éternelle jeunesse », une liturgique célébration dont, couplet après couplet, les hymnes chantent et exaltent une « Bretagne de renaissance », « une Bretagne de jubilation », une « Bretagne des saints, des poètes et des héros », mais aussi une Bretagne des puissances occultes, une Bretagne de lumière et de beauté qui fait dire à l'auteur : « chaque fois qu'un Breton regarde son pays, il a envie de se saisir d'une harpe pour la glorifier », et, par dessus tout peut-être une Bretagne du mystère et du merveilleux, car n'est-il pas vrai qu'« En Bretagne, la légende précède l'histoire et lui donne sa vraie dimension ».

Après avoir scruté le regard de « l'Homme breton », « regardez bien, assure-t-il, il y a des étoiles dans ses yeux », après avoir cerné l'âme bretonne du culte des morts, des Anaon, de l'Ankou, de l'attirance pélagique, telle qu'elle se dessine à travers l'histoire, la légende, la foi, Charles Le Quintrec nous fait partager sa chaude admiration pour ces poètes bretons connus ou méconnus qui tiennent une place de choix dans son panthéon personnel. Faut-il de ne pouvoir les citer tous, nommons ceux d'entre eux qui ont le plus retenu son attention : Tristan Corbière, cet « avorton gigantesque » à qui Verlaine rendit hommage, Chateaubriand, qui hante toujours les maîtres de Combourg, « d'où quelque chose de très exceptionnel est parti », le quimpérois Max Jacob, l'un des plus grands poètes de notre siècle, dont la vie « ne fut que Passion et passions souvent contradictoires », René-Guy Cadieu, ce « surromantique inspiré », pour qui la vie fut trop brève, Théophile Briant, qui « choisit la passion de remettre du mystère et du sacré dans la poésie ».

L'auteur marque une prédilection pour Théodore Hersart de La Villemarqué, cet « artiste incomparable... digne de s'asseoir à la table d'Homère, de Dante et de Shakespeare », qui avec le Barzaz Breiz a écrit « le livre de notre peuple ». « Il y a des hommes qui naissent pour participer totalement à la renaissance de leur patrie, La Villemarqué fut de ces hommes-là ».

Un chapitre dont le lyrisme est un pur enchantement, est intitulé « L'espace d'une île... le temps d'un songe ».

C'est le rêve échevelé d'un poète solitaire, notre auteur lui-même. Le temps d'un songe, en l'île de Vindilis, la Jeanne pétrifiée s'est animée pour se donner au poète en amoureux. En des accents hugoliens, il nous rapporte cette extraordinaire métamorphose, en revivant les transports sublimes et passionnés qui furent leurs des siècles durant. Jusqu'au jour fatidique où Jeanne fut à nouveau, et pour toujours désormais, replongée dans son « sommeil mémorial ».

Au fil des chapitres qu'il évoque, sa

patrie bretonne, l'âme bretonne, l'Arvor, l'Argoat, Anne la bretonne et Joachim, son Plescop natal ou les poètes bretons, Charles Le Quintrec ne cesse de révéler son essence poétique. A l'instar du jeune poète russe du nom de Brodski, futur prix Nobel, interrogé par un tribunal soviétique avant sa condamnation au bague sibérien, à la question posée : « Quelle est ta profession ? », l'auteur pourrait donner la même réponse : « Je suis poète », car pour tous deux l'espérance est le mot-clé de la vie.

Mais, en vérité, qu'est-ce que la poésie ? En réponse à cette question insondable, Le Quintrec invite le lecteur à le suivre dans un monde merveilleux réservé aux enfants de lumière, dernier vestige du paradis terrestre. Pour cet homme de grande Foi, la poésie n'est autre que la cantique des pèlerins sur le chemin du Ciel.

Ce livre dense d'une somptueuse écriture est l'œuvre d'un écrivain et d'un poète de haut parage : à l'étincelant diadème des lettres bretonnes, il vient d'ajouter une perle rare du plus bel orient.

François Herry.

« **Le rêve irlandais** » par P. Joannon, éditions Artus, 1988, 210 pages, 98 F.

Pierre Joannon est l'auteur de deux ouvrages sur l'histoire de l'Irlande, une « Histoire d'Irlande » (1973) et « Michael Collins, la naissance de l'IRA » (1978). Mais comme on aura peut-être deviné, « Le Rêve Irlandais » est plutôt un discours littéraire, voire romancé, sur le nationalisme irlandais qui est traité en tant qu'idéal mal défini, plutôt qu'en tant que doctrine politique articulée. Il ne s'agit pas d'un ouvrage basé sur l'analyse, le rapport de cause à effet dans l'histoire, ou de l'agencement des faits historiques. Le style et l'approche sont impressionnistes et la fin du livre tourne à la diatribe contre les groupes paramilitaires qui détournent ce rêve irlandais, selon l'auteur.

Ainsi, il ne faut pas s'attendre à des références précises et vérifiables quant aux citations. A la fin du livre, Joannon cite « des rumeurs » comme la source de certaines affirmations qui relient l'IRA provisoire à Kadhafi (p. 192). Ou encore « certains spécialistes du terrorisme » (p. 194), qui évoquent la fameuse internationale du terrorisme où l'IRA figure coude à coude avec tous les groupes semblables d'Europe et du Moyen Orient, toutes tendances confondues. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas précisé ses sources.

La démarche littéraire n'est pas sans intérêt lorsqu'il s'agit d'évoquer les vies des hommes illustres (aucune femme n'y figure), ou lorsque l'auteur saisit la mentalité d'une certaine frange de la communauté unioniste irlandaise au siècle dernier (3^e chapitre). Il manque à ce chapitre les événements-clés que furent le Disestablishment de l'Église d'Irlande (1896) et la législation agraire, deux chocs qui poussèrent la communauté dite « Anglo-Irish » à s'interroger sur son identité et à amorcer la renaissance celtique dans le bâtiment et la littérature. Toutefois, l'approche de Joannon ne mène guère à une description serrée et nourrie de faits telle qu'on l'attendrait d'un historien.

Pour la plupart, ce livre fait simplement défiler les grands hommes — Tone, Emmet,

O'Connell, Parnell, De Valera et d'autres. L'impressionnisme règne dans le premier chapitre, que l'auteur a tiré du Journal de Tone lorsqu'il était à Paris à l'époque révolutionnaire. L'on cite les descriptions du quotidien — le vin, les belles femmes, la tenancière du logis de Tone et autres bali-vernies. Il n'est pas question de faire ressortir l'idéologie de Tone, sa pensée et ses revirements, bref, sa contribution à la pensée politique irlandaise. Bien que le chapitre suivant effleure la vision de Tone, le tout intéressera davantage le lecteur français curieux de savoir comment un étranger observa les Français. Tout se passe comme si Joannon fut pris d'enthousiasme devant le journal pittoresque de Tone, mais après l'avoir cité en longueur, qu'il se soit rendu compte qu'il en aurait pour un volume entier à reprendre tout le texte. Alors, on abrège (p. 45), et Tone meurt effectivement 2 pages plus loin ! Les dernières lignes du chapitre le relient de façon assez maladroite et peu raisonnée au thème du livre, ce « rêve irlandais ».

Car c'est son titre qui donne toute latitude à l'auteur pour y décrire les agissements des uns, les phrases des autres, et d'ajouter une polémique politique contemporaine à la fin, comme se rapportant tous au rêve irlandais. Les démagogues O'Connell et De Valera y côtoient les idéalistes d'origine coloniale. Cette notion de rêve irlandais (pour ne pas dire national) est un attrape-tout. A force de varier les thèmes, les bords du rêve s'estompent. L'on ne sera pas surpris que la version 1988 du rêve soit l'entente paisible avec les Anglais.

Ce concept même du rêve n'est point éloigné du vocabulaire périmé où figurent « l'âme » d'une nation, « l'idée nationale » et autres entités. Selon ce système, les nations ont chacune des traits particuliers. Ainsi Joannon parle des Protestants, dont certaines vertus « étaient étrangères au tempérament national » (pages 68-69). Selon l'auteur, il y aurait eu deux communautés, (ou nations ?) en Irlande au 19^e siècle : les Irlandais de souche et les descendants des colons, les « Anglo-Irish ». Outre que cette vue de l'histoire est largement dépassée, inexacte et simpliste, le terme même de « Anglo-Irish » est contesté de nos jours, et semble être un autre attrape-tout, comme le « rêve ».

L'utilisation du terme de rêve a une autre conséquence, pernicieuse celle-ci, mais que l'auteur ne cache pas malgré ses efforts. C'est le sous-entendu bien connu que les Irlandais seraient des rêveurs. Ils sont Celtes, selon la doctrine des Celtomanes, et donc incapables de réfléchir, ou de raisonner comme d'autres nations. (En l'occurrence, les « grandes » nations, suivez mon regard...). Lisons l'introduction de Pierre Joannon :

« Au vrai, le nationalisme irlandais (...) n'a jamais été capable de formuler théoriquement ses positions. Ses écritures saintes forment un corpus de mémoires d'exil, journaux de prison, écrits poétiques, ballades populaires (...). Le rêve irlandais ne procède point d'une analyse doctrinale mais d'un attachement charnel » (p. 10).

P. Joannon évite de parler de James Connolly, il parle peu de Terence MacSwiney et ne cite point d'autres comme Georges Gilmore ou Douglas Hyde. Il le faut,

car ils démentent cette thèse comme quoi les Irlandais seraient de doux rêveurs qui deviendraient dangereux lorsqu'ils prennent le fusil pour défendre leurs idées. Connolly surtout a couché sa pensée par écrit, et analysé la situation passée de l'Irlande, ainsi que celle de son époque, d'une manière systématique. Vers la fin du livre, Joannon se voit obligé de le citer quand même, ainsi que MacSwiney (voir pages 157, 163). Nous avons déjà évoqué la manière dont la pensée politique de Tone est passée presque sous silence.

Evidemment, Connolly et Gilmore ne comptent pas pour ce notable conservateur et érudit qu'est Joannon, consul honoraire de l'Irlande sur la Côte d'Azur. Ces deux écrivains furent résolument de gauche, et lièrent les questions nationale et sociale irlandaises. C'est là un terrain où l'auteur ne s'aventure point et où son discours romancé aurait buté sur quelques dures réalités. Selon Joannon (page 74), les révolutionnaires et les réactionnaires se ressemblent, et voilà la fâcheuse question sociale évacuée.

On relèvera quelques inexactitudes historiques et des omissions significatives dans ce livre, mais est-ce bien grave lorsqu'on traite du rêve? L'IRA des années trente serait « la gauche » de De Valera. Il y eut un courant minoritaire de gauche, qui s'est exclu et qui a formé le Republican Congress, mais le gros des troupes n'était pas de gauche. Que l'on se souvienne de la célèbre réplique de Sean Russell, dirigeant militant de l'IRA, qui affirmait qu'il n'y avait pas de classes en Irlande!

Tone et les Irlandais Unis ne connaissent point la culture gaélique (p. 61). Comment expliquer alors que des Irlandais Unis organisèrent la célèbre fête des harpistes à Belfast en 1793, où l'on recueillit les airs traditionnels de harpe irlandaise, menacés d'extinction? De Valera, contrairement à ce que dit son admirateur Joannon (p. 129), n'avait pas une bonne maîtrise de la langue irlandaise, comme le montrent les événements de 1934. Il aurait été utile à l'auteur de se pencher sur De Valera d'une façon plus critique: nul homme n'a parlé aussi souvent de régler les deux questions clés de la nation — la langue et le Nord-Est — et fait si peu pour y arriver concrètement.

Plus grave — et plus nécessaire à la thèse que Joannon essaie de prouver — est l'affirmation que le terrorisme orangiste « est le symptôme exacerbé du refus de la communauté protestante ulstérienne (...) de souscrire à une réunification imposée à la pointe du revolver » (p. 183).

La déformation est grossière qui voudrait que la violence des paramilitaires protestants soit le résultat de la campagne de l'IRA. Elle l'a précédée, et remonte même à la fin du 18^e siècle. Elle n'est aujourd'hui que la force de relèvement qui remplace les B-Specials d'autrefois qui orchestraient les émeutes et les pogromes contre les quartiers nationalistes des grandes villes d'Irlande du Nord. Cette même violence est plutôt l'expression de la volonté d'une frange du peuple unioniste de refuser tout octroi de droits civiques et d'égalité à ceux qu'ils considéraient comme des traîtres.

D'autres épisodes sont passés sous silence. Par exemple, l'attitude scandaleuse d'un O'Connell, vieilli, en 1846, alors que

la famine commençait à prendre toute son ampleur épouvantable. Il réclamait du Parlement anglais « a little something for Ireland ». Voilà du rêve irlandais, des paroles de mendiant d'un grand dirigeant national qui ne dénonça pas l'hécatombe qui commençait, et qui s'occupa surtout de dérisoires problèmes de politique politicienne.

Le dernier chapitre du livre « Des combats de la liberté aux soldats perdus » se détache du reste. C'est le résumé d'un conflit à la fois séculaire et complexe, de sorte que Joannon fait des affirmations de plus en plus catégoriques. Ce résumé a une thèse à démontrer, à savoir, que l'IRA provisoire n'est pas l'héritier de l'IRA de 1916-21, ni dans les idées ni dans les méthodes, et encore moins des « rêveurs » généreux qu'auraient été les hommes célèbres que le livre a fait défiler devant nos yeux jusque-là. La suite ne fait que le démontrer, à coups de définitions du terrorisme tirées du « Que Sais-je » sur le terrorisme (si!).

D'abord, les violences agraires du 19^e siècle ne relevaient point du terrorisme, puisqu'elles étaient sociales! Affirmation qui fera sourire plus d'un Irlandais qui connaît les procédés peu scrupuleux dont usaient les sociétés secrètes agraires.

Les méthodes de l'IRA de la période 1919-21 étaient-elles au dessus de tout reproche, et approuvées par le peuple, comme l'affirme Joannon afin de les distinguer de celles de l'IRA? Il faudrait lire les journaux de campagne et certains autres comme le Irish Times et Independent, qui qualifièrent la guérilla 1919-21 de terroriste, de criminelle et bien d'autres choses. Joannon passe sous silence l'attitude impitoyable de Collins et ses hommes à l'égard des délateurs (des Irlandais moyens) ainsi que les attaques systématisées de 1919-20 contre la Royal Irish Constabulary, composée surtout d'Irlandais. C'est même Collins — et Joannon le sait qui a écrit sa biographie — qui fut le moins rêveur de tous, et qui articula la pensée militariste en 1917 en disant que la seule oraison funèbre qui vaille la peine sur la tombe d'un combattant irlandais mort, était le bruit du pistolet.

Joannon va jusqu'à poser l'IRA de ces années-là, en organisation de libération nationale, face aux terroristes des Black and Tans anglais. C'est une idée riche en conséquences, quant au terrorisme d'État, qui aurait donc existé en 1921. Qu'en est-il des B-Specials et des paramilitaires qui fusillèrent les 13 civils à Derry en 1972? Silence. Mais c'est qu'il n'y a qu'un groupe terroriste aujourd'hui, et il est en face...

Comme le terme de rêve ou de Anglo-Irish, le terme de terrorisme est commode et très chargé de sens. Joannon le reprend au sens habituel des agences de presses internationales et des condamnations gouvernementales, sans s'interroger sur son sens ni sur son usage comme un historien devrait le faire. Les hommes de l'IRA de 1920, les résistants français de 1940-43 et Robert Mugabe furent des terroristes à un moment donné. L'on objectera que les circonstances n'étaient pas les mêmes. C'est vrai, et elles ne sont pas les mêmes en Irlande du Nord non plus...

La fin de ce dernier chapitre est digne de France-Soir. Nous avons déjà cité certaines « sources » vagues sur le terrorisme international. S'y ajoutent les services secrets brit-

aniques (p. 191). Et l'internement arbitraire de 1971-5 devient l'internement « administratif » (p. 188). Les familles des innocents qui se sont suicidés par désespoir après avoir été libérés apprécieront!

Sur les racines du problème d'Irlande du Nord, Joannon prend pour acquis la connaissance des faits et ne revient pas dessus pour les examiner. Tout se résume à un banal problème sécuritaire, à une poignée de fanatiques qui tiennent en otage toute une communauté. En cela l'auteur se fait le porte-parole des gouvernements de Dublin et de Londres. D'où aussi la défense des accords anglo-irlandais de 1985, dont les résultats pour l'instant se résument à la collaboration totale des forces de police et de renseignements de Dublin avec celles du Nord, avec en contrepartie un bureau pour quelques fonctionnaires dublinois à Belfast.

Ce chapitre n'est donc pas sans intérêt pour des Bretons qui voudraient se renseigner sur l'attitude de Dublin face aux problèmes du Nord-Est d'Irlande. Les politiciens des grandes formations irlandaises font croire qu'il suffira d'éliminer l'IRA pour que tout rentre dans l'ordre. Mais quel ordre, puisque c'est le lent pourrissement de l'ordre nord-irlandais pendant 60 ans qui a donné naissance au mouvement des droits civiques; celui-ci a éclaté sous les violences policières, et a été remplacé plus tard par l'IRA provisoire qui dut d'abord défendre les quartiers nationalistes. Il y a là un risque de simplification, qui arrange bien le public partout en Europe, las d'entendre parler du problème.

Lisez

AL LIAMM

Direction: Ronan Huon

Revue culturelle en breton, 42^e année

Abonnement: 120 F

P. Le Bihan, 16, rue des Fours à Chauv,

35400 Saint-Malo

C.C.P. 16720 W Rennes

EDITIONS AL LIAMM

85 titres disponibles, catalogue sur demande:

R. Huon, 2, venelle Poulbriquen, 29200 BREST

AL LANV

Kelaouenn sokialour breizhek
Politikerezh, etrevroadel,
stourmadoù ar vro,
sevenadur, bandennoù treset.

Kourmanant bloaz: 70 lur
Skoazell: 100 lur

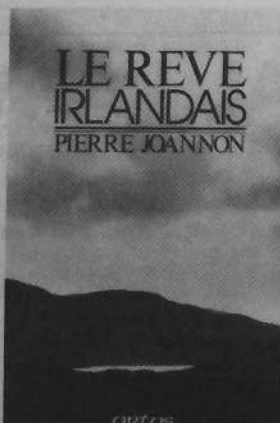
8, straed Ile de Batz
29000 KEMPER

P. Joannon se garde aussi d'évoquer les principes MacBride, que le lobby irlandais aux USA a imposé aux sociétés américaines désireuses de s'implanter en Irlande du Nord (-Est) ou d'y passer des contrats. Les premiers effets de ces principes se firent sentir l'année dernière à Shorts (Belfast), lors de l'embauche de quelques nationalistes de plus que le quota habituel (et dérisoire). Le bureau d'État britannique contre la discrimination ne peut pas se vanter d'autant de succès. Il est toujours deux fois et demi plus facile pour un Unioniste de trouver un emploi en Irlande du Nord que pour un Nationaliste. Et tant que subsisteront de telles réalités qui briment la population minoritaire tous les jours, il y aura un problème en cette région, qu'il y ait des bombes et des attentats ou non. Le gouvernement de Dublin, ou celui de Londres, ne font que très peu de choses pour réformer cet état de fait, qui pourtant crève les yeux.

L'impression que donne ce livre est d'être un recueil de portraits de quelques grands hommes du nationalisme irlandais. L'auteur lui-même avoue l'arbitraire de son choix dans l'introduction (bien que ce soit une explication un peu ingénue pour expliquer l'absence des grands penseurs et ceux de gauche). L'approche varie entre les descriptions impressionnistes et le réquisitoire politique, émaillée d'affirmations du genre « John A. Murphy a raison » (p. 153). (Ledit Murphy est un des révisionnistes cité dans l'introduction et dont Joannon voudrait se démarquer).

Quel public vise l'auteur ? Il faudrait être connaisseur de l'histoire de l'Irlande pour apprécier certaines de ses analyses et pour en goûter la provocation. Mais les initiés trouveront que l'auteur les prend pour des mal-informés, voire des moins qu'intelligents. Étudier l'idéologie nationaliste irlandaise n'est pas sans intérêt. Mais ici cette idéologie est très mal définie à travers les concepts et l'écriture. Un propos plus équilibré eût incliné les penseurs, et opposé les moments moins glorieux et les propos peu dignes, au « rêve ». Qui se souvient aujourd'hui de la fin sordide des milliards de dollars que recueillit De Valera auprès des émigrés irlandais aux USA juste avant l'indépendance ? Est-ce le même « père de la nation » que nous propose P. Joannon ? Nul n'est parfait, et le schéma manichéen de l'auteur simplifie l'histoire irlandaise (et les divisions du peuple) à l'excès, dans ce tableau à la fois partiel et partial.

Eamon O Ciosain.



● Souscription jusqu'au 1^{er} décembre : **Châteaux et manoirs du Léon** par Jean-Yves Le Goff (S.F.H.A., 4, rue du Palais, 29000 Quimper).

● Exposition du Nouveau Musée de Saint-Brieuc, jusqu'au 28 janvier 89 : **Joseph Savina**, l'art et le métier, meubles, sculptures, Le Corbusier, Savina.

● **Stages** en tout genre (musique, danse, etc.) au Centre Breton d'Art Populaire (37, bis rue Victor Hugo, 29200 Brest).

● **Ancenis** : de nombreuses associations bretonnes dont Dalc'homp Soñj sont intervenues auprès de M. Edouard Landrain, maire d'Ancenis, au sujet de la construction d'un immeuble près de l'entrée du château. La décision a été suspendue suite aux multiples réactions.

● **Europe et langues minoritaires** : Kuzul ar Brezhoneg (le Conseil de la Langue Bretonne), fédération de 18 organisations d'édition, d'enseignement et de formation en langue bretonne, membre de l'Union Fédéraliste des Communautés Ethniques Européennes, s'inquiète vivement de l'ajout d'une V^e partie au projet d'une « Charte Européenne des langues régionales ou minoritaires en Europe » (résolution 192, adoptée le 16 mars 1988). En effet, cette partie permettrait à chaque État signataire de la Charte, et notamment à l'État français, de refuser le bénéfice de la Charte à certaines de ses minorités, voire à toutes.

Kuzul ar Brezhoneg demande donc que soit purement et simplement supprimée cette partie V du projet de Charte.

De même, Kuzul ar Brezhoneg considère comme néfaste l'article 14 de la partie IV qui prévoit que le Comité d'experts chargé d'examiner les rapports des parties contractantes (i.e. des États) serait composé de membres nommés sur proposition de ces mêmes États.

Kuzul ar Brezhoneg demande que le Comité d'experts soit un organisme indépendant des États et une véritable instance d'appel pour les minorités.

● **CAPES** : On vient d'apprendre qu'un seul poste sera proposé au CAPES "option langue régionale" (breton + une autre matière) en 1989. Alors qu'une enquête rectorale (très partielle) de 1982 prouvait que près de 10 000 élèves étaient candidats à un enseignement de breton dans le secondaire, les effectifs des cours de breton dans le secondaire stagnent depuis aux alentours de 3000 élèves, faute de promotion de la langue bretonne dans l'enseignement ; faute également de postes mis au concours : 5 en 1986, 3 en 1987, 1 en 1988 et 1 en 1989. Ces chiffres sont scandaleux.

De plus, la formation des enseignants du secondaire n'est pas véritablement assurée : si une licence a été créée en 1981, il n'existe toujours pas de DEUG (diplôme sanctionnant les deux premières années du cursus universitaire) de breton.

Kuzul ar Brezhoneg réitère (et Dalc'homp Soñj s'y associe) sa demande de création d'un cursus universitaire complet pour la langue bretonne (DEUG, licence, concours du CAPES et de l'Agrégation), afin d'assurer la meilleure formation aux futurs professeurs de breton.

● Jusqu'au 20 novembre, au Musée des Jacobins, à Morlaix, exposition **Roland Doré, un sculpteur au cœur des enclos paroissiaux**.

● **Le bicentenaire de la Révolution française sur télématique** : à la demande du Comité Régional du Bicentenaire de la Révolution Française en Bretagne, le programme des manifestations prévues en Bretagne est désormais consultable sur minitel grâce au magazine Kelaouenn.

Il suffit de faire le 36 15, code TC, puis KELA pour obtenir cette nouvelle rubrique.

● Jusqu'au 6 décembre, au Musée des Beaux-Arts de Rennes, exposition **Témoins silencieux : photographies de Ginette Bouchard**.

● **STUMDI**, organisme de formation recruté secrétaire ayant connaissance de la langue bretonne (expérience souhaitée) et TUC comptable, connaissant dactylo et langue bretonne (contact : 98.04.08.31).

● Le 10 septembre dernier a été inaugurée à Dinard, une plaque en mémoire de **Camille Le Mercier d'Erme**, en présence de diverses personnalités dont Lord Cledwyn of Penrhos, ancien secrétaire d'État aux affaires galloises.

● **UPBE 88** : près de 80 personnes ont suivi le stage organisé cet été par Dalc'homp Soñj sur « La Bretagne et la Révolution française ». Accueillis par le Service Historique de la Marine, à Lorient, les stagiaires ont pu suivre des communications de qualité sur l'histoire économique, culturelle, politique de la Bretagne sous la Révolution. En 1989, le stage portera sur le XIX^e siècle. Durant le Festival Interceltique, Dalc'homp Soñj a aussi organisé des conférences portant sur la culture celtique qui ont attiré au total plusieurs centaines de personnes.

● **Saint-Aubin-du-Cormier**, autre ouvrage paru à l'occasion du V^e Centenaire de la Bataille. **Les Geais de Moroval**, récit historique de Philippe Mouazan (Ed. Herault), qui a donné lieu cet été à un jeu scénique durant la commémoration de la Bataille.

ar Soner

BODADEG AR SONERION
ASSEMBLÉE DES SONNEURS
DE BRETAGNE

Une musique
pour la Bretagne
d'aujourd'hui

Tous les deux mois : vie des bagadoù
articles sur les musiques bretonne et celtique,
partitions, interviews, disques...

Abonnements pour un an :
France : 80 F
Etranger : 120 F
Abonnement de soutien : 100 F
C.C.P. Rennes 331 48 C

« Ar Soner »

13, Louis de Montcalm

29000 QUIMPER Tél. 98.95.76.13

Dalc'homp Soñj, association historique bretonne

Dalc'homp Soñj est aussi une association qui :

- soutient et diffuse la revue tout en contrôlant la gestion ;
- organise à partir de comités locaux de multiples activités (conférences, visites, concerts...) dont le but est de participer à la vulgarisation de l'histoire de Bretagne et à faire connaître l'association et la revue.
- chaque adhérent peut participer à la vie de l'association soit à travers les comités locaux, soit en distribuant la revue, soit en aidant à l'administration, etc...
- chaque automne a lieu l'assemblée générale rassemblant tous les adhérents et qui exerce un contrôle sur la gestion, les orientations, etc...
- l'association comprend actuellement 350 adhérents.
- Présidente : Pascale Guillou.

Comités locaux

Le but des comités locaux est de contribuer à vulgariser l'histoire de Bretagne au niveau local : tout en restant dans cette ligne générale, ces comités décident eux-mêmes de leur action, des activités à entreprendre et la plus large autonomie leur est laissée par rapport à la revue et à l'association au niveau national ; ils contribuent à faire connaître la revue et l'association au niveau local. Pour les personnes intéressées, prendre contact avec :

Cornouaille : Iwan Kaloneg, 2, rue de Béarn, bât. M3, numéro 54, 29000 Quimper, tél. 98.53.70.54.

Pays de Guérande : Jakez Gaucher, Ti Waroc'h, La Madeleine, 44350 Guérande, tél. 40.61.93.66.

Pays de Léon : Alan Prigent, 40, rue du Mur, 29210 Morlaix, tél. 98.62.17.54.

Pays de Lorient : Pascale Guillou, 4, Philippe Vannier, 56100 Lorient, tél. 97.64.12.76.

Pays Nantais : Olivier Gralon, 107, boulevard des Belges, 44300 Nantes, tél. 40.49.14.46.

Pays de Redon : Loik Camus, rue Candré, Rochefort-en-Terre, 56220 Malansac.

Pays de Rennes : Guillaume Béchard, 2, allée de Cancale, 35000 Rennes.

Port-Louis, Riantec : Philippe Le Squer, 6, rue des 4-Vents, 56670 Riantec, tél. 97.33.85.30.

Région Parisienne : Arnaud Viez, 23, rue Général Gouraud, 78220 Viroflay, tél. 30.24.01.35.

Vannes : Thierry Lescop, place de Requierio, bourg Pol, 56190 Muzillac.

Belgique : Jean-Pierre Conan, Kerdraon, rue du Vallon 107, 13200 Genval, Belgique, tél. (02)235.83.43 - 653.52.42.

A LA DÉCOUVERTE DE L'IRLANDE

du 31 mars au 9 avril 1989

organisé par Dalc'homp Soñj, ce voyage abordera l'histoire, la culture, la musique, la littérature, l'économie et la politique irlandaises à travers visites, excursions, conférences, rencontres et débats.

Renseignements

et

inscriptions :

Dalc'homp Soñj, 36, rue Emile Zola, 56100 Lorient

Université Populaire Bretonne d'Été

à Lorient du lundi 31 juillet au samedi 5 août

• Histoire de Bretagne

La Bretagne au XIX^e siècle

— Histoire politique, économique, sociale, culturelle par les meilleurs spécialistes de cette période.

— conférences, visites, excursions, débats.

— stage organisé par Dalc'homp Soñj

• Autres stages : langue bretonne, musique celtique, gastronomie, danses, langue galloise.

Renseignements : U.P.B.E., Festival Interceltique, place de l'Hôtel de Ville, 56100 Lorient - Tél. 97.02.40.00

Cette rubrique est ouverte à tous ceux qui recherchent des ouvrages, des revues, des cartes postales, des gravures... etc, neufs ou anciens, ayant un rapport avec la Bretagne et les pays celtiques, ainsi qu'à ceux qui désirent vendre ou échanger de tels objets.

- N° 84 : recherche tout numéro de **Buhez Breiz** (1919-1924 ?).
- N° 85 : recherche tout numéro de **Feiz ha Breiz** de 1900 à 1906, 1912, 1921.
- N° 87 : recherche **les revendications des paysans de la sénéschaussée de Ploermel d'après les cahiers de doléances de 1789**, par E. Corgne, Rennes, 1938.
- N° 811 : recherche : **Le Paradis breton** de J. Corlay et R. Micheau, Ololé, 1944.
- N° 812 : recherche **Au temps où les bêtes parlaient breton** par Benjamin Rabier, Ololé, 1944.
- N° 90 : recherche **Les vicissitudes du domaine congéable en Basse-Bretagne**, tome I, par Léon Dubreuil, imprimerie Oberthur, Rennes, 1915.
- N° 93 : recherche **La Vicomté de Rohan**, Du Halgouet, Prud'homme, Saint-Brieuc, 1921.
- N° 94 : recherche **le Duché de Rohan et ses seigneurs** par Du Halgouet, Prud'homme, Saint-Brieuc, Paris, 1925.
- N° 95 : recherche **Mœurs et Coutumes de Bretagne**, par Frain, 3 volumes, Rennes, fin XIX^e.
- N° 96 : recherche **Sturier Yaouankiz et Sturier Bleimor**, d'août 62 jusqu'à la fin.
- N° 97 : recherche toute affiche de politique bretonne (entre deux-guerres, après-guerre) plus particulièrement Breiz-Atao et MOB.
- N° 102 : la société historique "Sauvegarde du patrimoine culture du Mené" désire retrouver tous documents photographiques ou manuscrits, cartes postales anciennes, relatifs à l'histoire de cette région, pour achat ou prêt.
- N° 105 : collectionneur breton recherche insignes militaires bretons, toutes armes, y

- compris FFI, gendarmerie, police, pompiers.
- N° 110 : recherche **Quiberon, la bataille et le martyr** (1895) par le chanoine Le Garrec, Ed. Lafaye et J. de Lamarzelle.
- N° 112 : recherche cartes postales même modernes sur les **mégalithes bretons**.
- N° 141 : recherche **Le revenant du tertre Feuillet**, par André Reuze, Ed. Colbert, Paris, 1942.
- N° 142 : recherche **Les Bretons migrants**, par Pierre Berruer, Presses de la Cité, 1977.
- N° 143 : L'archiviste de la Fédération de Gouren recherche tout document rare ou inédit sur le **Gouren** (lutte bretonne) : cartes postales, affiches, textes, vieilles photos, etc. pour achat ou prêt.
- N° 152 : recherche ouvrages de Maurice Duhamel **Musiques bretonnes** (1913) et **Chants populaires de la Basse-Bretagne** (1913 ou 1914).
- N° 153 : recherche **Histoire militaire de Redon** par J. Trevedy.
- N° 155 : recherche **l'Irlande dans la crise universelle 1914-1920** (Paris, Librairie Félix-Alcan, 1921), par Yann Morvan Goble (Louis Tréguiz).
- N° 156 : recherche cartes postales anciennes et modernes sur **Hennebont et Pont-Scorff**.
- N° 158 : recherche tout ouvrage sur la **broderie bigoudenne**.
- N° 159 : recherche **Plomodiern en Porzay**, par Jacques Thomas, Imprimerie Cornouaillaise, 1966.
- N° 161 : recherche cartes postales anciennes sur **les chevaux en Bretagne**, trait, postier (étalons, poulinières, attelages).
- N° 192 : recherche **Nomenclature des hameaux, écarts et lieux-dits** du Morbihan, des Côtes-du-Nord, d'Ille-et-Vilaine, de Loire-Atlantique, publiée par la direction régionale de Rennes de l'INSEE.
- N° 193 : recherche **ouvrage traitant des lieux d'inhumation des grands personnages de Bretagne**.

- N° 194 : recherche tout document, livres, photos, cartes postales sur **Huelgoat et son canton**.
- N° 201 : recherche **le numéro 58** des Mémoires de la Société d'Émulation des Côtes-du-Nord (1924).
- N° 202 : recherche tous documents sur les communes suivantes : **Plouezec, Lanloup, Tremeven, Pléhédel, Lannebert et Gou-delin**.
- N° 211 : recherche l'ouvrage **Ar C'hembraeg hep poan** édité par Preder.
- N° 212 : recherche tout document relatif aux origines de l'**idée fédéraliste en Bretagne**, de la commune de Brest (1871) à la disparition de la Ligue fédéraliste de Bretagne (1935).
- N° 213 : recherche tout document sur **Hennebont et le cabotage**, le trafic maritime sur la côte sud de Bretagne fin XVII^e siècle, début XVIII^e siècle.
- N° 214 : recherche carte postale ancienne représentant **le lavoir de Tréfaven** en Kérentrec'h (Keryado en Lorient).
- N° 215 : recherche carte postale ancienne représentant **l'If millénaire de Ploërdut** en Morbihan, aujourd'hui disparu.
- N° 220 : recherche **Peau de Grenouille**, histoire d'un soldat allemand à Guenrouët.
- N° 221 : vend série complète de **Ar Vro** (N° 1, Pâques 59, à n° 44, novembre 67).
- N° 240 : collectionneur de cartes postales et affiches à caractère politique et plus spécialement sur le mouvement communiste et révolutionnaire.
- N° 241 : échange tome I des **Oeuvres d'Auguste Brizeux** (Ed. Lemerre, 1860) contre tome II.

Nous conseillons vivement aux personnes intéressées d'adhérer à l'association des « Multicollectionneurs de Documents bretons et celtiques », 2, allée de Cancale, 35000 Rennes. Tél. 99.63.22.60.

Courrier des lecteurs

Lecteur de Dalc'homp Soñj depuis le premier numéro, j'ai été très intéressé par l'article sur la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, et je voudrais faire part d'une remarque qui pourrait sembler étonnante : la fameuse carte de La Borderie, que vous reproduisez en page 5, est fautive !

Je ne parle pas de la disposition des troupes, mais de la simple topographie. Cherchant, voici quelques temps, à comprendre sur les lieux mêmes le déroulement des événements, j'eus quelque difficulté à me repérer, jusqu'à ce qu'une comparaison précise avec les cartes IGN fasse apparaître l'erreur : deux routes distantes de près de 1 500 mètres sont confondues en une seule.

En effet, la route qui monte plein nord, juste à droite de la cote 121 où La Borderie place le centre de l'armée bretonne, n'est pas la route de Mézières et St-Ouen : il s'agit à présent d'une toute petite dépar-

tementale. Le château de la Giraudais se trouve à l'ouest de cette route. La route de Mézières (la D 23) se trouve bien plus loin, à la verticale des actuels bâtiments militaires.

La carte de La Borderie se trouve donc bizarrement « tordue », l'étang de la Rousière semblant se trouver au bord même du champ de bataille... Il est assez amusant que toutes les publications traitant de cette bataille réutilisent imperturbablement une carte erronée !

Je remarque par ailleurs — sans vouloir critiquer le moins du monde les organisateurs des commémorations — que les deux chevaliers représentés sur la belle affiche du 500^e anniversaire sont nettement plus de la fin du XIV^e siècle que de la fin du XV^e. Ceci dit, il est vrai qu'ils correspondent à l'image que le grand public se fait des « chevaliers du Moyen Âge ».

Dans un autre ordre d'idées, je fais

actuellement des recherches sur l'organisation militaire et les tactiques de combat utilisées par les Bretons (et les autres peuples celtes) de l'Antiquité et du Moyen Âge, de nombreux joueurs de jeux de stratégie et de jeux d'histoire avec figurines étant intéressés. Cet aspect des choses a toujours été très négligé par les historiens français et bretons, mais une certaine documentation est disponible grâce aux travaux des anglosaxons ! Il est vrai que chez nous, celui qui « joue aux petits soldats » se fait vite traiter de militariste louche (ce qui n'est pas mon cas !).

Les conceptions et méthodes militaires étaient bien sûr très liées au mode de vie et à l'organisation sociale et culturelle, et devraient donc faire l'objet d'une attention accrue. Je serais heureux d'entrer en contact avec ceux de vos lecteurs que le sujet pourrait intéresser.

Patrice Meallier (Rennes).

ANCIENS NUMÉROS DISPONIBLES



N° 12 - 20F
Les Bretons autour du monde
(U.S.A. - Canada)
Les origines de la Bretagne
Grael (III)



N° 13 - 20F
Culture celtique -
culture orale ?
Pierre Landais
Port-Breton



N° 14 - 20F
La Chalotais
R.-Y. Creston
Le service B
en Bretagne



N° 15 - 20F
La femme bretonne
Bouestard de la Touche
Pierre Landais
Lorenzo Mercadante



N° 16 - 20F
La lutte bretonne
René Quillivic
Origine des sports
en Bretagne
Marine et fortification



N° 17 - 20F
Architectures bretonnes
Au temps des celtes
Morvan Marchal.
Jubés de Bretagne - Yann Poupinat



N° 18 - 20F
Les Bretons
de la Bretagne
de la Bretagne
de la Bretagne



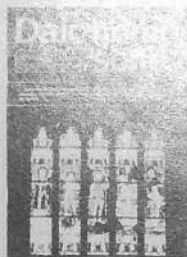
N° 19 - 20F
Arsonia de Bretagne
Arsonia de Bretagne
Arsonia de Bretagne
Arsonia de Bretagne



N° 20 - 20F
Guerre des Vénètes
Marie Stuart
Monnaies armoricaines
Juan Guas
La Veuve nantaise



N° 21 - 20F
Spécial enseignement
Bretagne, Irlande, Pays de Galles,
Bretagne et expositions universelles
Les Grèves de Fougères



N° 22 - 20F
Yann Ber Kalloc'h
Dihunamb!
Bretagne et Irlande.
Le Musée National du Pays de Galles



N° 23 - 20F
Spécial Bretagne
et Révolution française,
Saint-Aubin-du-Cormier,
les Gallois de Patagonie

Promotion: 15 F l'exemplaire à partir de 5 numéros commandés

(8 francs de port pour 1 exemplaire, 15 francs jusqu'à 4 exemplaires, franco au-delà)

Bulletin d'adhésion à renvoyer rempli à **Dalc'homp Soñj** (36, rue Emile Zola, 56100 An Oriant/Lorient) (l'abonnement de la revue est compris dans l'adhésion).

Nom Prénom

Adresse

adhère à l'association Dalc'homp Soñj et verse:

<input type="checkbox"/> 1 an (4 numéros)	120,00 F	Soutien
<input type="checkbox"/> 2 ans (8 numéros)	240,00 F	à partir de 150,00 F
		à partir de 300,00 F

préciser: * adhésion * réadhésion
* abonnement à partir du prochain numéro
* réabonnement

Date Signature:
(libellez votre paiement au nom de Dalc'homp Soñj):

Bulletin d'abonnement à renvoyer rempli à **Dalc'homp Soñj** (36, rue Emile Zola), 56100 An Oriant/Lorient) (l'abonnement compte 4 numéros).

Nom Prénom

Adresse

s'abonne à la revue Dalc'homp Soñj et verse:

(par avion, nous consulter)

<input type="checkbox"/> 1 an (4 numéros)	85,00 F	Soutien
<input type="checkbox"/> 2 ans (8 numéros)	170,00 F	120,00 F
		200,00 F

* abonnement à partir du prochain numéro
* réabonnement

Date Signature:
(libellez votre paiement au nom de Dalc'homp Soñj)



MAC LACHLAN